

The copyright of this thesis vests in the author. No quotation from it or information derived from it is to be published without full acknowledgement of the source. The thesis is to be used for private study or non-commercial research purposes only.

Published by the University of Cape Town (UCT) in terms of the non-exclusive license granted to UCT by the author.

ANALYSE THEMATIQUE DE :

NGEMENA

DE

PAUL LOMAMI TCHIBAMBA

PAR

Arthur Ngoie Mukenge

Student Number : MKNART001

Cette thèse a été réalisée sous la direction du **Professeur Jean-Louis Cornille**
du Département de Français de l'Université de Cape Town :

UCT en Afrique du sud.

Thesis submitted in fulfillment of the requirements for the award of the degree
of

Master of Arts in French Literature

French Departement

Faculty of Humanities

University of CapeTown

December 2003

This work has not been previously submitted in whole, or in part, for the award of any degree.
It is my own work. Each significant contribution to, and quotation in, this dissertation from the
work, or works, of other people has been attributed, and has been cited and referenced.

Signature.....

Date.....

Remerciements

Nous remercions du fond de notre cœur **Dieu** pour nous avoir prêté la force de terminer ces études de Maîtrise.

Nos remerciements sont aussi adressés au **Professeur Jean-Louis Cornille** pour avoir supervisé cette thèse.

Nous remercions également notre chère épouse **Viviane Ngoie**, toute notre famille, nos collègues, frères, sœurs et mon neveu **Patrick M.** pour tous les sacrifices consentis...

Abstract

Several reasons motivated me to choose the subject: *THEMATICS ANALYSIS OF NGEMENA*.

Ngemena is a novel by Paul Lomami Tchibamba, published at first in 1960.

However, in comparing all the literatures of the time, *Ngemena* is one of the books of the 1960, which was awaiting a place in the history of literature. It does not hide its intentions to seek a place in francophone literature of liberation struggle. It also claims to question the mission of civilization.

The author is trying to relate events that have taken place in the Africa continent, particularly in Congo (DRC). He gives a concise and precise picture to show what happened from 1950 to 1960 under Belgian rule.

This study consists of an analysis of the themes present in the book of Paul Lomami Tchibamba: *Ngemena*. This analysis allows us to assess and understand some social and political problems during the colonialist occupation in Congo (DRC).

The novel relates the story of Paulo. In the boat in which he travels, there were separated compartments according to race, meaning that, Black and White people were allocated compartments that were far from each other.

In some instances segregation would seem to be circumvented by assimilation – that is when a Black person changes his/her behavior and imitates White behavior. But Tchibamba shows that by losing his/her roots, this Black person becomes a real slave.

During the same period, large number of Western missionaries arrived on the African continent. It was said that this period heralded the birth of Christian faith. The Black people adopted Christian principles, and rejected their culture

and traditions. In this way, they found it easier to accept the presence of White people. This invariably led to their dissociation from their roots.

There was also the Exploitation of a Black by a Black: This form of exploitation took place in families where some members adopted the White culture and started treating their fellow Black brothers and sisters as inferior to them. These people become more dangerous to their Black folks.

The story told by Paul Lomami T. gives a full picture of things as they were and can be analyzed follows:

I will explore the history of colonialism by reading relevant literatures; I will attempt to explore all the themes of the novel in order to come to an understand of the ideas of the author.

My aim is not to advance a comprehensive condemnation of colonization, nor to be apologetic about it. The objective is: reading, understanding, interpreting, and finally comparing the situation as it was before and after colonization.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1: THEMES POLITIQUES.....	6
CHAPITRE 2: THEMES SOCIOLOGIQUES.....	35
CHAPITRE 3: THEMES PSYCHOLOGIQUES	68
CHAPITRE 4: THEMES STYLISTIQUES	86
CONCLUSION GENERALE	100
BIBLIOGRAPHIE.....	104

INTRODUCTION

1. CHOIX DU SUJET

Nous avons choisi ce sujet pour plus d'une raison. Dans cette partie, nous tâcherons d'énumérer les principales raisons qui nous ont poussé à effectuer ce choix tant de l'auteur que du roman même.

Paul Lomami Tchibamba est un écrivain, né au début de la deuxième décennie du vingtième siècle. Il a connu une existence troublée, marquée par une souffrance atroce. Il se trouve non seulement au beau milieu de deux évènements de haute charge historique : la fin tragique des empires et des royaumes et la vie coloniale ; mais aussi il est témoin oculaire et auriculaire des faits dont il retrace le contour avec précision et finesse.

Toujours est-il que l'œuvre que nous allons étudier, *Ngemena*, est un roman au contenu engageant, de lutte et de révolte pour une littérature d'engagement. Cette œuvre, à l'instar d'autres d'ailleurs, s'attèle à se tailler une place de choix dans cet espace littéraire, domaine réservé aux écrivains initiés à l'école des Blancs, comme le soutient Guy Tyrolien dans son recueil de poèmes, *Balles d'or*, et surtout à travers son sous-titre original : *Je ne vais pas aller à leur école*.¹

La littérature engagée qui, en traduisant les luttes de l'Africain pour s'adapter au monde occidental qui l'a asservi, a suivi les péripéties de l'histoire coloniale. Dans la curieuse tranche de 1930 à 1960, le Congo présente au monde une histoire fort riche en rebondissements. Des sujets brûlants parsèment cette période d'histoire coloniale. A titre d'exemple, nous citerons la victoire éclatante des soldats de la Force Publique lors de la deuxième guerre mondiale. Au cours de ce travail, nous ne passerons pas sous silence la campagne militaire de la même Force Publique dans la corne de l'Afrique, la mutation des partis tribaux en partis politiques, le phénomène de la décolonisation et toute sa kyrielle d'affrontements...

¹ Guy Tyrolien, *Balles d'or*, 1960 : 80

Les chroniqueurs, les philosophes, les historiens de tout bord ont exploité suffisamment l'histoire du Congo. Ils ont minutieusement examiné cette épopée, et ils n'ont jamais fini leur travail, étant donné sa complexité.

En ce qui nous concerne, par cette analyse, nous ne prétendons pas épuiser tous les aspects de l'exploitation littéraire ; néanmoins, le présent travail ouvrira de nouveaux horizons, de nouvelles pistes de recherche pour l'avenir.

Ainsi donc, l'analyse littéraire et thématique de *Ngemena* exige une sorte particulière de travail dans une voie originale, propre. Ce travail est aussi une contribution au chapitre des nombreuses exploitations littéraires déjà enregistrées jusqu'à ce jour.

2. INTERET DU SUJET

Le présent travail consiste en une exploitation thématique de l'œuvre *Ngemena* de l'écrivain Paul Lomami Tchibamba. L'ouvrage dont il est question, retrace les mésaventures à Ngemena de Pualo Mopodime ; un « évolué » du Congo Léopoldville, rédacteur de la revue mensuelle paraissant dans la capitale congolaise : *La Voix du Congolais*.

Le récit commence lorsqu'il se rend à Libenge, une localité située dans la partie nord du Congo pour revoir sa chère tante Ndawélé, de qui il était séparé depuis sa prime jeunesse. Par malheur, ce voyage sera entrecoupé par des épisodes de lutte entre le héros, Pualo et les Blancs : le Colonisé et les Colons. Beaucoup de controverses sont à la base de ce déchirement. Cette escale à Ngemena non seulement coïncide avec la fin de son congé légal mais aussi constitue d'une manière surprenante le terminus de ce long parcours d'à peu près dix jours.

Parti par bateau de Léopoldville, il atteint Ngemena au moyen d'une fourgonnette postale de la Cotonnière du Congo. Jamais, il n'arrivera à Libenge, jamais il ne reverra sa chère tante Ndawélé. Toutes ces querelles de clocher l'en empêcheront et retarderont son périple.

Outre cette belle histoire de « l'évolué » citadin retournant au village, ce livre révèle la mission civilisatrice de l'Occident colonisateur, les conséquences

heureuses et malheureuses de la mission même. Ainsi, ce livre recèle un bon nombre de thèmes qui feront l'objet d'une analyse littéraire.

Loin de nous l'idée de dégager « in extenso » tous les thèmes contenus et de les soumettre à l'analyse appropriée dans le cadre du présent travail; nous nous occuperons des thèmes les plus évidents qui parsèment l'ouvrage. Nous ferons passer au crible de l'analyse littéraire tous les thèmes qui apparaîtront en gros plan.

Il faut mentionner aussi qu'au moment où *Ngemena* paraît, les traditions africaines s'affrontent aux valeurs nouvelles survenues avec la colonisation. Ce choc a fourni à plus d'un chercheur une matière d'analyse.

Dans le but de ne pas perdre de vue l'objectif que nous nous sommes assigné dans le présent travail, nous essaierons aussi d'énumérer les points faibles et forts du régime colonial tels que retracés dans le roman.

3. METHODOLOGIE

L'œuvre de Paul Lomami Tchibamba retrace à certains égards la réalité vécue en cette période de pré-indépendance. Aussi cette œuvre révèle-t-elle quelques entorses du régime colonial et des comportements prétentieux des Colonisés « les mindele ndombe » (les Noirs de race aux masques blancs) enviant tout ce qui appartient à l'homme blanc. Toutefois, *Ngemena* ne tait nullement les apports multiples, significatifs du régime colonial au Congo dans son ensemble et dans les provinces en particulier. Pour atteindre notre objectif, nous userons de la méthode historique afin de bien appréhender tous les phénomènes qui ont façonné l'histoire coloniale congolaise.

Mais avant tout, ce travail sera une analyse littéraire. Point n'est besoin ici, assurément, de tracer une marge de divergence entre ces deux approches. Il n'existe pas à mon sens une analyse pure sans une vision historique qui l'illumine. Nous nous emploierons donc à dégager les traits constitutifs et collectifs de la période coloniale.

Partant de l'analyse thématique, littéraire, peut-être ces thèmes pourraient servir de lumière aux événements multiformes que connaît la République Démocratique du Congo, de nos jours. Le passé explique mieux l'avenir, dit-on.

La problématique sera d'isoler les séquences jugées pertinentes dans l'ouvrage. Ensuite viendra un examen judicieux et rigoureux dans le but de palper la dite réalité à l'image même du roman. Enfin, le tout sera ponctué par une explication (de l'idée ou de l'image) à la lumière de *Ngemena*.

Dans ce travail, il ne sera pas question de faire le procès de la colonisation ni son apologie d'ailleurs. Néanmoins, ce travail consistera à analyser des thèmes : politiques, sociologiques et psychologiques.

Nous nous emploierons aussi à faire ressortir une analyse des discours des personnages clés. Ce sont les propos teintés de colère, d'arrogance ou de mépris, parfois d'amour, de douceur et de bon sens que nous trouvons parsemés dans ce roman.

Ainsi par une analyse rhétorique, nous pourrions comprendre l'élan du langage, ses différentes formes et variétés, à travers l'histoire de la République Démocratique du Congo.

A ce propos, Alain Michel préfaçant *Les yeux de l'éloquence*, disait :

La parole, lorsqu'elle est parfaite, est d'abord un regard, une contemplation qui se communique. Les yeux brillent, ils savent rire et pleurer, se fixer, s'élever, s'abaisser comme était incliné le visage de Didon voyant Enée, avec pudeur, avec douceur, avec mystère.²

² Perryne Galand Hallyn, 1995 : 9

CHAPITRE : 1

THEMES POLITIQUES

1. LA COLONISATION

Nous n'envisageons pas dans ce chapitre de revenir sur la définition du mot « colonisation ». Toutefois, retenons que ce vocable est polysémique et son exploitation sémantique, pourrait nous entraîner sur un terrain glissant. Nous tairons donc ses formes de dérivation, ses diverses entrées sémantiques implicites et explicites pour ne nous attaquer qu'au principal.

La vie de l'auteur dans sa majeure partie a été influencée par le phénomène colonial étant donné qu'il est né et a grandi durant cette période même. Ainsi, le vocabulaire du roman est amplement lié à la réalité de ce temps (colonial). Témoin privilégié de tous ces événements, Lomami Tchibamba les narre avec redondance, force et vie.

Ceci étant, l'ouvrage en question est le reflet du petit monde colonial dont l'apparition remonte à une période lointaine.

De surcroît, dans *Ngemena* l'auteur dépeint les hauts et les bas de l'occupation territoriale effective ; entre autres faits, l'arrivée en un temps record du géant « Eendracht » à Lisala et l'entretien très tendu qu'a eu Pualo avec le Belgo - allemand Otto-Fritz von Lorrach à propos de la feuille de route pour « évolué ». Ces images sont quelques-unes des exemples de l'occupation, que renferme cet ouvrage.

De prime abord, eu égard au tableau négatif de la colonisation, l'ouvrage révèle le comportement teinté du paternalisme du « capita » de bord aussi bien que celui du capitaine du bateau Otto-Fritz von Lorrach.

Etant parti porter l'accusation auprès du chef de territoire de Lisala, Mopodime s'exprime ainsi :

Le *capita* des manœuvres du bord avait refusé de me loger dans la cabine de 3^e classe – pont pour évolués alors que j’y avais droit ainsi que vous le voyez précisé sur ma feuille de route. Devant ce refus injustifiable, je suis allé me plaindre auprès du capitaine tout en lui présentant ma feuille de route pour justifier ma réclamation. Eh bien ! monsieur l’Administration en chef, savez-vous ce qu’a fait ce capitaine ? Non seulement n’a même pas jeté un coup d’œil sur ce document officiel, mais tout en se moquant du gouvernement général et le traitant de *con*, il se prit à me faire de violents reproches et des injures parce que je suis un évolué ; pour finir, il s’offrit le plaisir de m’humilier en m’administrant des gifles et des volées de ses gros souliers par derrière et au ventre, et cela en présence du *capita*. Après cette mise en scène inattendue et douloureuse pour moi, il m’a chassé de la dunette et obligea le *capita* de me contraindre, sous la menace, de me jeter au fleuve en cas de refus de ma part, de séjourner à côté de la chaudière durant tout mon voyage à bord de son bateau. (Ng, 54).

De ceci, il ressort que le point négatif du paternalisme est l’humiliation qu’il produit.

Pualo se trouve pris en tenaille par le *capita* de bord d’une part et le commandant-chef du bateau d’autre part. Le premier n’hésite pas à le chasser inélegamment de la dunette, en revanche le deuxième lui lance bien des propos discourtois qui frisent les injures.

Etant dans une position d’extrême faiblesse, Pualo se conforme à leur décision et accepte malgré lui d’effectuer le voyage dans des conditions inimaginables, juste à côté de la chaudière. Ce faisant, il considère cet acte comme un « *casus belli* » (une déclaration de guerre) ; c’est ainsi qu’à l’escale de Lisala, il se dirige vers le chef du territoire de la bourgade pour lui rendre compte des faits et espère bien une réparation.

Capita Mbenga a agi à cause de la jalousie qu’il éprouve car Pualo est un « évolué » de Léopoldville. Il peut bel et bien montrer à qui le voudrait « les armoiries impériales », signes de passage à la classe vivement enviée « des évolués ».

Il est vrai que la colonisation constitue la toile de fond de ce livre. Elle en est le fondement même et aussi l’avant-garde des thèmes en jeu.

En effet, d’une manière ou d’une autre, la colonisation semble motiver le comportement du Colon. *Ngemena* souligne cet aspect une fois de plus avec force détails quand l’auteur parle de l’arrivée des missionnaires à l’aube de l’occupation effective et de leurs atrocités.

Il suffit de nous rappeler – pour nous consoler - que de 1444 à 1848, tous ces « grands chrétiens » hollandais, espagnols, français, portugais, flamands, anglais...qui s'acharnèrent à dépeupler les côtes d'Afrique en pratiquant à grande échelle le florissant commerce d'esclaves nègres, agissaient conformément aux principes de la catholicité chrétienne. (Ng, 89).

C'est sous cette même lancée qu'à l'occasion de l'ouverture officielle de la conférence internationale de géographie au palais Royal de Bruxelles en septembre 1876, le roi Léopold II disait aux nombreux invités constitués de voyageurs, explorateurs, politiciens, et autres financiers : « L'objet est d'ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait point encore pénétré.»³ Ainsi, il fallait créer des stations hospitalières, selon l'esprit de ces assises. Le ton est lancé pour justifier l'occupation d'abord et la colonisation ensuite.

Par ailleurs, pour les Colons, cette entreprise est un simple élan d'aventure. Elle est une aventure fortement individuelle, disent les uns ; c'est à dire la belle entreprise personnelle et privée du roi Léopold II. Par contre, pour Brunshwig : « Ce mouvement est l'apanage de petits groupements ou groupuscules commerciaux, religieux, militaires... ».⁴

Ceci reflète aussi bien l'idée de l'auteur de *Ngemena* quand il parle des agissements de certaines autorités belges à l'occasion du règlement des conflits surgissant ci et là dans le Territoire de leur juridiction. Par exemple, l'administrateur en chef du territoire de Ngemena décide de son propre chef d'élargir quelques relégués politiques. A cet égard, *Ngemena* rapporte ceci :

C'est à n'y rien comprendre ! Personne n'ignore ici à Ngemena que le Territoire, par la bouche du précédent Administrateur en chef, avait élargi tous les relégués politiques depuis plus de trois ans et bien avant la Seconde guerre mondiale. (Ng, 101).

De fil en aiguille, Lomami Tchibamba met en exergue des critiques troublants, acerbes même vis-à-vis de la colonisation et de ses acteurs.

³ Pierre Halen, 1993 : 153

⁴ Henri Brunshwig, 1929 : 48

Cette évocation a toute la force d'une déposition devant le tribunal de l'histoire. Au-delà des aventures malheureuses du jeune héros, l'auteur critique avec véhémence la noble mission civilisatrice de l'Occident colonisateur. Pour lui, la colonisation est un phénomène qui est loin d'être une œuvre bienfaitrice.

Se penchant sur le problème, Lomami dit ce qui suit :

Selon un journal quotidien belge, l'avenir colonial belge, les indigènes de ce pays étaient encore très primitifs et sauvages, cannibales par surcroît ; que naturellement ils étaient fort dangereux et que par conséquent, il ne fallait en aucun cas se permettre des privautés avec eux. ; qu'enfin créatures dégénérées, ces indigènes avaient encore une queue tout comme des singes (...). Combien humiliante est l'image démontrant que le Noir est primitif, sauvage, cannibale. Une expédition américaine occupant la bordure du terrain de *Ndolo*, aéroport militaire à Léopoldville (Kinshasa), s'offrait un beau spectacle à la tombée de la nuit. En effet, les soldats s'engageaient à attraper de jeunes indigènes mâles, les dévêtir et examiner leurs postérieurs, telle était la mission curieuse de tout un régiment militaire. Cette belle parodie arrête son parcours au moment où le gouvernement de la colonie fait cerner le terrain d'aviation par un double cordon de policiers et de gardes territoriaux, les uns armés de fusils, les autres de gourdins. » (*Ng*, 5).

Ainsi donc a-t-on fait l'apologie de « messieurs les Colons ». Ils sont investis de tous les droits découlant de la plus grande volonté de Dieu, le Père tout-puissant. A contrario, les Colonisés sont pareils à des créatures faunesques. Cette image si choquante a constitué « le cheval de bataille » de Lomami Tchibamba à travers *Ngemena*.

Voulant corroborer la thèse négative de la colonisation, Lomami déclare une fois de plus ceci :

Aussi, tout en se couvrant de principes humanistes, ne se gênaient -ils cependant pas pour fouler aux pieds ces mêmes principes lorsque, sur le plan du commerce social humain, ils nous faisaient brutalement comprendre qu'égaux aux créatures faunesques, nous devons nous tenir à bonne distance et vivre dans une peur perpétuelle et à genoux devant eux. (*Ng*, 6).

Par voie de conséquence, les Colons et les Colonisés entretiennent une relation ressemblant à celle d'un roi et ses subalternes. Vexer, brutaliser, humilier constituent les vocables les plus usités en cette période d'occupation. Un climat malsain, de méfiance commençait à régner en ce temps-là entre les uns et les autres. Pire encore est la situation de *Ngemena* où le concept « évolué » est à peine connu de la majorité de la population. La cause est bien simple : « *Ngemena* serait un centre où se malaxèrent des éléments ethniques hétérogènes » (*Ng*, 91).

Pour justifier l'occupation territoriale, comme le signale Pierre Halen, les autorités n'ont pas hésité à prendre diverses mesures:

Il fallait donner au Nègre les moyens de développer son intelligence. C'est à quoi se sont attachés les Pères blancs en créant les écoles. Le Congo deviendra une terre d'expérimentation, mais aussi sans qu'on l'énonce explicitement une terre de ressource où se rendaient les Blancs, après avoir perdu leur virginité originale.⁵

Des années se succèdent, le colonialisme perdure, prend une nouvelle peau et se mue en néocolonialisme. Les nouveaux rois martèlent les nouveaux pauvres. Nos gouvernants et nos bourgeois de fraîche date se baignent dans cette nouvelle belle vie en oubliant le sens du travail qui libère l'homme de toute forme de servitude et en fustigeant les principes humanitaires de droits de l'homme.

René Dumont et Marie-France Mottin battent en brèche ce nouveau comportement qui est contraire à toute idéologie de développement. Dans leur ouvrage, *L'Afrique étranglée*, ils disent : « l'homme doit être fier du travail et honteux de l'oisiveté, de la paresse, de l'ivrognerie. »⁶

Par ailleurs, en observant bien cette nouvelle optique de vie, Fanon ne s'empêche pas de déclarer à l'instar de Lomami Tchibamba : « Les paysans ont toujours une méfiance à l'égard de l'homme de la ville »⁷ étant donné que l'homme de la ville a trahi la cause « noble » (le sens de l'engagement de la lutte coloniale).

A vrai dire, c'est une forme de colonisation « interne » que Lomami cherche à décrire sous un aspect de déchirement entre le Congolais de l'intérieur (Congo profond) et celui de la capitale Léopoldville. Ce dernier était souvent mal vu par les autres surtout quand il était « évolué ». Pualo Mopodime, le commis de première classe du gouvernement général au Service de Budget-Contrôle a vécu cette ambiance morose (déchirement entre évolué et population de Ngemena) tout au long du parcours vers Ngemena et à Ngemena même.

⁵ Halen, 1993 : 153

⁶ Dumont et Mottin, 1982 : 129

⁷ Frantz Fanon, 1961 : 150

Au début de son séjour le conflit était ouvert, mais peu après, la tension s'était étouffée.

Quant à nous, nous ajouterons que le nouveau riche est souvent traité à tort ou à raison d'apprenti bourgeois. Assurément Pualo en tant qu'évolué de Léopoldville fut traité avec moins d'égards.

Une satisfaction, tout à fait platonique, pour le Colonisé qui vient de bénéficier de la liberté d'expression ; particulièrement à Léopoldville, cette ville où la revue, *La Voix du Congolais*, bénéficie de la plume des Noirs, entre autres celle de Pualo Mopodime (le héros de *Ngemena*).

Toutefois, H. Brunshwig souligne que l'expansion coloniale présente quelques intérêts pour le peuple colonisé.⁸

En ce qui concerne le tableau positif de la colonisation, nous y reviendrons avec beaucoup plus de détails dans d'autres chapitres notamment celui ayant trait au bateau « Eendracht ».

Disons que dans « *Ngemena* » Lomami n'a pas pu effacer du revers de la main, les grandioses réalisations implantées au Congo. Nous pourrions citer des constructions colossales disséminées dans les villes congolaises, des cultures intensives comme celles de la Cotonco (la cotonnière du Congo) à Ngemena.

Nous ajouterons aussi la promotion du Noir sous toutes ses formes ... peut-être aussi, la civilisation, malgré que ce mot ne semble pas faire l'unanimité. A cet égard, les points de vue se croisent, se confondent parfois. Ce phénomène de civilisation est foncièrement relatif.

Nous voyons ci-dessous ce qu'avance Lomami à travers un entretien tendu entre Pualo et le capitaine de « l'Eendracht »:

- Ha ha ha...môssieu l'évoluéé commis de l'Etat de première classe est très courageux, parbleu ! C'est bian ça ! Mais, môssieu, avant d'arranger avec équité ton droit volé par *capita* Mbenga, dis-moi d'abord comment tu sais que tu as réellement évoluéé(...). Tu as été à l'école ?

- Oui, monsieur le capitaine. (*Ng*, 41).

⁸ Brunshwig, 1929 : 50

Effectivement, la colonisation a largement contribué à l'instruction du nègre, à proprement parler celui du Congo belge qui s'est vite vu gratifié du statut d'Évolué. Dans *Ngemena*, Pualo ne contredit pas l'idée car lui-même se retrouve dans le processus.

Cependant, dans un ouvrage collectif (une histoire générale de l'Afrique), il est affirmé ceci : « La colonisation a tracé la voie de la décolonisation. La colonisation est synonyme de l'impérialisme. »⁹

Assurément, le rapport entre Colon et Colonisé est de type vertical ; il se fonde sur une relation de haut en bas entre un roi et ses sujets ou ses subalternes. Ceux-ci agissent conformément aux ordres venant d'en haut.

La chaude empoignade ci-dessous entre le capitaine et Pualo est bien révélatrice, des propos durs résultant d'une discussion dans la dunette de commande :

- Oh ! non, monsieur le capitaine. Je n'ai pas du tout le droit de voyager dans la cabine réservée aux Européens. Ma feuille de route me renseigne seulement ceci : cabine de 3^e classe-pont pour évolués. (Pualo)
- Bien ! Mais pourquoi ta feuille de route ne renseigne-t-elle pas que les pirogues indigènes disposent aussi de cabine de 3^e pour loger les intellectuels-singes-évolués ? (le capitaine.). (Ng, 43)

Cette brouille trouve comme fondement un complexe de supériorité qui engendre la violence : point négatif de la colonisation. De là vient que la décolonisation a été considérée pour beaucoup comme une panacée.

Ainsi, affirme Frantz Fanon, dans son ouvrage *Le Damné de la terre*, la décolonisation est effectivement un des phénomènes violents ; elle est très simplement le remplacement d'une espèce d'hommes par une autre espèce d'hommes ...A ce propos: « Le Colon et le Colonisé sont de vieilles connaissances. C'est le Colon qui a fait et qui continue à faire le Colonisé. Le Colon tire sa vérité, c'est à dire ses biens du système colonial. »¹⁰

⁹ Une histoire générale de l'Afrique ; 1960 : 46

¹⁰ *Ibid.*, 1961 : 65-66

Néanmoins, Ilunga Kabongo s'accorde avec Lomami pour dire que la colonisation pourrait connaître une subdivision en deux volets ¹¹:

A. LA COLONISATION DANS L'ART MILITAIRE

La colonisation n'a pas épargné une des branches sensibles de son maintien. : la branche militaire. Il s'est créé une forme de ségrégation raciale dans l'armée de la Force Publique. Celle-ci s'est plus ressentie dans la répartition des fonctions que dans d'autres parts.

En filigrane, Lomami retrace ce phénomène selon lequel l'administrateur du territoire envoie une convocation par un de ses sujets nègres pour procéder à l'arrestation de Pualo. Ce dernier, en effet, avait délibérément violé un espace interdit par la loi de *boula-matari*. Un simple entêtement qui a failli lui valoir une arrestation. Il reçoit une convocation avec mention « Urgent » au coin supérieur droit du billet de la « commune ».

Les agents d'exécution militaire sont des Congolais manipulant parfois des armes contre leurs propres frères au signal des chefs directs. Dans le fond, la grande armée de la Force Publique est une machine dont la commande revient aux officiers et sous-officiers blancs.

Avec un dépit compréhensible, il partit suivi du limier maussade (l'exécutant de la décision impériale, il tenait à démontrer publiquement qu'il venait d'arrêter le commis de l'Etat tant vanté dans tout Ngemena ; il n'eut pas cette satisfaction psychologique). (Ng, 93).

Le travail ici n'est pas de tracer toute la structure hiérarchique de l'armée de la Force Publique ; mais de considérer l'aspect de la colonisation dans cette même armée en rapport avec *Ngemena*.

En définitive, ce point fera l'objet d'une exploitation approfondie dans le deuxième chapitre ayant trait aux thèmes sociologiques, spécifiquement dans le rapport Blanc- Nègre.

¹¹ Ilunga Kabongo, 1958 : 20

Les historiens congolais brandissent toujours l'exemple de la fameuse date du 4 janvier 1958 où il y a eu plusieurs victimes suite à un affrontement sérieux entre les fantassins de la Force Publique et la population de Léopoldville à la place « YMCA ». Cette date est demeurée mémorable.

Le fond du problème est le meeting manqué de l'ABAKO : Association des Bakongo (un parti politique). Ce tableau est comparable à celui relatif au septième jour de l'arrivée du commis de Gougal à Ngemena : l'événement de son arrestation incendie les relations entre les Colonisés de la bourgade et leurs chefs. Voici repris les propos tirés de *Ngemena* expliquant ce fait : « Mais enfin, quel est ce goût étrange qu'éprouvaient ces coloniaux de la Territoriale en s'amusant à contrarier les indigènes à tout propos et trop souvent mal à propos ». (Ng, 94).

La tension est en train de monter d'un cran dans tout Ngemena à cause de la nouvelle se rapportant à l'arrestation de Pualo. Personne ne peut tolérer ce que la bourgade qualifie d'une « bêtise. » résultant de l'arbitraire.

B. LA COLONISATION CIVILE

Les colonisateurs, comme pour « désarmer » une bombe, créent une structure tampon : la « branche » des évolués. Cette notion est uniquement connue dans les colonies belges où la politique paternaliste consiste à « promouvoir » non seulement les habitants du Congo mais aussi ceux du Rwanda et du Burundi (anciennes colonies belges).

Concernant la politique paternaliste belge, Pierre Halen lance ceci :

L'esprit du paternalisme qui domine l'époque est une apologie du colonialisme. Les Belges doivent amener le Nègre, éternel enfant, vers une maturité que lui-même représente.¹²

C'est ce que Lomami appelle « sortir » le Nègre de l'état d'enfance.

¹² *Ibid.* 1993 : 38

Sur ce point, la pensée de l'auteur est aussi radicale que le cri de revanche de William Du Bois dans *Souls of Black* : « I am a negro, I glorify of this name and I am proud being a negro which its blood runs in my veins. »¹³

Lomami, à travers son ouvrage, même si cela n'est pas dit d'une manière claire et distincte, souhaite vivement une décolonisation rapide ou non précipitée ou sûrement pas violente.

Une décolonisation rapide, Pius Ngandu Nkashama la condamne en lançant ce qui suit :

Les malheurs et les misères de nos jours dans la plupart des pays africains sont tributaires de fait des indépendances ratées. Les commandements, les réquisitions, les épidémies, les sécheresses sont exactement les enfants de la même souche.¹⁴

Nous ajouterons les luttes fratricides (ethniques, régionales, etc.) qui sont à la base de la déstabilisation des pays africains.

De même que dans *Les Damnés de la terre*, un vade-mecum d'un peuple assujetti ; on voit comment Fanon défend foncièrement la cause des Colonisés. L'auteur se fait leur porte-parole. Il devient le chantre « des damnés » ; et fait entendre haut et fort leurs voix. C'est aussi le cas de *Cahier d'un retour au pays natal*, *Orphée noir* Et de bien d'autres.

Fanon évoque la question de la dépersonnalisation et l'humiliation du Colonisé, cet opprimé qui n'appartient pas à la même essence que son maître. « Le colonialisme implique un univers manichéen où l'infériorité permanente du colonisé était tenue pour établie. »¹⁵

Cette situation, selon l'avis de plusieurs auteurs, réclame une certaine violence pour amener un quelconque changement ; Fanon nous le clame en ces termes eux-mêmes violents :

¹³ William du Bois, 1929 :54

¹⁴ Pius, 1970 : 60

¹⁵ Ibid. 1961 : 23

C'est un passage libérateur où le colonisé, en passant à la violence contre un ordre, rompt de façon radicale l'infériorisation dans laquelle il était tenu. Grâce à elle, il retrouve sa dignité et son identité obliérées par le colonialisme. Au fait, il voudrait rendre tout à fait évident que la violence révolutionnaire transforme les individus et leurs relations réciproques : attitudes à l'égard du colonisateur, relation entre père et fils et situation des femmes . . .¹⁶

Ceci a déjà été exprimé dans *L'an 5 de la révolution algérienne* du même auteur. Lomami Tchibamba par contre s'inscrit dans une thèse luthérienne de la « non-violence » en prônant tout simplement une prise de conscience. Il est hors de question de prendre les armes dans *Ngemena* et c'est une peine perdue de conquérir ses droits au prix du sang. Tout se résout par la persuasion, la discussion ou l'échange de points de vue.

2. L'AUTORITE DES CHEFS DE TERRE

Longtemps avant cette période de *Ngemena*, à l'époque des royaumes et des empires, l'histoire du Congo faite de prouesses, de succès, de conquêtes, de rivalités entre royaumes et empires était conservée par la mémoire humaine, les archives faisant défaut. Elle était transmise de bouche à oreille à des occasions bien définies pour la littérature orale : cela se passait lors de multiples séances quelquefois diurnes mais surtout nocturnes.

Le vieux Malien Hamadou Hampate Ba a raison d'affirmer qu'à la mort d'un vieillard, c'est toute une bibliothèque qui part en fumée.

La tradition orale en Afrique traditionnelle était pour l'histoire ce que vaut la tradition écrite aujourd'hui pour la même histoire. En effet, une seule catégorie de villageois était détentrice de l'épopée de tout un village. Quel privilège et quelle fierté!

Et pourtant tout ce pouvoir était l'incarnation du chef et du chef seul. D'après Léopold Sédar Senghor dans son ouvrage *Diogène* :

¹⁶ *Ibid.* 1961 : 24

La hiérarchisation de forces est telle que le chef coutumier est compris entre les vivants et les morts. Il est le chef traditionnel aussi une courroie de transmission entre les vivants et les morts.¹⁷

Cependant, les chefs, à eux-seuls, sont tout un symbole, toute une force, tout un village. Ils incarnaient tous les pouvoirs mystiques de ce dernier. Partant, ils jouissaient d'une crainte et d'un respect inconditionnel.

Ce fait n'est pas différent de ce qu'évoque Lomami au sujet des autorités coloniales à Ngemena où ils entretiennent et conservent le pouvoir de domination.

Colonisation-civilisation dans l'hinterland, c'est une révélation pour moi (Pualo). Il m'a quand même fallu quitter Léopoldville pour avoir une idée exacte de cette mission de domination pour asservir et tyranniser (Ng, 28).

Effectivement, à Ngemena comme dans les Empires ou Royaumes de l'époque, la moindre incartade entraînait une punition sévère pour éviter une quelconque récidive. Pire que cela, une erreur d'un des villageois pourrait provoquer une avalanche de malédictions, qui auraient des effets néfastes à long ou à court terme sur l'individu ou toute sa lignée.

Lomami décrit ce fait très alarmant pour les partisans des racines africaines, les défenseurs acharnés du pouvoir ancestral. Ceux-ci ont vu toutes leurs forces anéanties par l'autorité du *boula-matari* :

(...) A cette époque, les Ngbaka Minangéndé virent de leurs yeux des colonnes d'individus enchaînés, hâves, décharnés, déguenillés, poussés comme du bétail, brutalisés jusqu'au sang par des soldats sous la conduite et l'exhortation cruelle de leurs impitoyables chefs blancs armés de revolver ; ceux des malheureux, qui n'en pouvaient plus, tombaient exténués, étaient abattus et leurs dépouilles abandonnées sur place, offertes aux bêtes carnivores. (Ng, 85)

Les chefs de terre coupés de toute puissance communicationnelle avec leurs sujets deviennent, après avoir malheureusement perdu leur fond de pouvoir, de simples chefs médaillés. Le Colonisateur les déplume ; parfois en récompense, les dits chefs reçoivent des médailles de mérite. Ils deviennent alors de vrais « coopérants » du chapiteau colonial.

¹⁷ Senghor, 1971 : 33

Les Colons demeurent les seuls à tenir le levier de commande. Quelques fois, les chefs médaillés trahissent sur fond d'accusation leurs compatriotes. Ils ne sont chefs que par le nom. Cette idée rejoint foncièrement la politique coloniale de la création de la structure tampon : Branche des évolués.

Autrement dit, c'est une force intermédiaire avec qui le Colon espérait collaborer par moments. C'est le cas du commis de Gougal de qui *Ngemena* parle en ces termes :

Le commis de l'Etat (Pualo) venu de Léopoldville est un personnage de qualité qui ne se voyait pas souvent à Ngemena. Tout le quartier Chic avait d'ailleurs vite remarqué ce Grand Evolué. Affable et sympathique, il ne tarda pas à se faire vite des amis autour de lui. On l'entoura, on l'admira, on l'envia même. Et tous les employés du bureau, pour avoir déjà lu ses articles dans la voix du Congolais, le conviaient à leur parler du fameux « Statut des évolués », cette antichambre de la civilisation européenne (...) Il était considéré comme un super-indigène, un noir enfin de la classe des étrangers. Aussi s'honorait-on déjà d'être ses amis. (*Ng*, 78).

En toute évidence, nominalement « évolués »; pratiquement ils sont des subalternes, « valets des Blancs ». Ils sont de vraies caisses de résonance des décisions émanant de la Haute Hiérarchie européenne. Les véritables acteurs, peut-être, les héros dans l'ombre, ne sont rien d'autres que les Colonisateurs. Parfois, il se dégagait des divergences de vue entre les deux forces en présence à savoir : les Colons et leurs « produits », les Evolués ou élèves dociles.

Pour corroborer cette thèse, voyons ce que dit Ferdinand Oyono.

Ce dernier explicite clairement cette épopée dans son livre, *Le vieux nègre et la médaille*.¹⁸

En fait, le vieux Meka, après une bonne préparation de la fête mémorable (1789), découvre que la médaille, couronnement de l'indépendance française est une récompense vide de sens pour un Nègre : aucun avantage matériel ni moral, aucune immunité n'en découlent pour lui.

Ceci vaut autant pour le statut « d'évolué » qui confère, selon Lomami, moins d'avantages que ne l'indique l'expression.

¹⁸ Oyono : 1956

Dans *Ngemena*, aucune hésitation ne s'est produite pour procéder à l'arrestation de celui-là même qu'admire tout Ngemena. Par ailleurs tel est le spectacle qui succède à l'arrestation de Pualo.

Poignantes et pathétiques, en effet, éclatèrent des voix sanglantes (...). Mis en émoi par cette lugubre chorale, tout le quartier chic se réveilla en sursaut et, pris d'une inquiétude qui se malaxait déjà à la peur et à la tristesse, hommes, femmes, enfants et les gens du quartier s'amassèrent rapidement devant la maison du pilote, l'hôte de Pualo Mopodime (. ..). Un silence macabre musela les bouches cependant que des larmes coulaient de tous les yeux, car tous avaient compris : le sympathique commis de Gougal de 1^{ère} classe allait connaître la peine de « relégation politique ». Un Ngemena de plus pour le seul cruel plaisir du Germain flamandisé von Herman Schlechting, commandant –chef-territoire (Ng, 107).

Ngemena, le titre même du roman annonce à coup sûr la couleur. Il signifie déraciné, déporté, rejeté, banni dans la langue vernaculaire. Probablement, la mission noble du Colon était de couper au raz du sol la soi-disant culture nègre de cette partie nordique de la République Démocratique du Congo, et de tout le pays par voie de conséquence.

Le roman nous fait savoir qu'à Ngemena, il se trouve un lieu qui est pris pour un domaine réservé aux réfractaires des décisions impériales d'une part ; aux guerroyeurs de tout bord d'autre part. Le peuple de cette partie du Congo a le mérite d'être connu comme une communauté guerrière. Voici comment l'auteur décrit la dite région :

Une étendue désertique du pays où ils étaient confinés étant érigée en Zone interdite à la circulation, parce que remplie de « maladies dangereusement contagieuses », il était aussi sévèrement défendu de se hasarder de ce côté-là, quelle que soit la ou les circonstance (s) (...). En direction de Karawa, tout autour de Ngemena, un site bien veuf de toute présence humaine, de toute animation ; même les oiseaux, rares et silencieux, ils volaient haut, filant droit vers les cieux plus sociables et riants.» (Ng, 79- 86).

Ce domaine situé aux abords de la bourgade cotonnière devient une petite nappe interdite aux visiteurs.

Comme peuplade ressortissant de ce coin, nous trouvons les braves «Mbunza », les « Ngbandi » qui ont constitué l'ossature de l'armée de la Force Publique devenue un peu plus tard, la grande machine : Force Armée du Zaïre (FAZ).

De peur de transformer cette partie nord du pays en terrain de guerre interminable, laquelle opposerait les Colons aux Colonisés, voilà qu'une fois de plus un spectacle de terreur, qui pis est, de désolation est créé à Ngemena, dans l'unique but de démanteler le pouvoir traditionnel et ses corollaires.

Pualo, semi-lettré, intrépide Kinois, journaliste de *La Voix du Congolais*, revue de la capitale Léopoldville, voulant assouvir sa curiosité, se rend dans cette « insula ». Son passage dans cette zone interdite a soulevé un grand tollé au point de diviser la communauté de la bourgade de Ngemena en deux camps : les Nègres, en majorité, se dressent contre l'existence réelle de la dite zone interdite d'autant plus que les Colons avaient déjà une main mise directe sur cette bande de terre.

A l'arrestation de Pualo, un climat malsain règne dans la bourgade. Se rapportant à l'ouvrage, la vive tension se traduit par cet extrait annonçant la liberté provisoire de Pualo:

L'apparition de l'homme qu'on attendait avec anxiété aéra le climat (...). Avec effusion, on embrassa l'homme de Léopoldville tout en lui demandant la signification de la convocation à laquelle tout le monde faisait allusion en affichant une mine dramatique. (Ng, 101).

La partie minoritaire dans la bourgade de Ngemena est constituée des Blancs. Ces derniers luttent pour la sauvegarde de leurs intérêts. D'un côté la cité indigène, de l'autre le quartier « européen », cette structure rappelle bien la disposition de la ville de Tanga au Cameroun, tel qu'écrit par Eza Boto (son vrai nom, Alexandre Biyidi) : « Deux Tanga...deux mondes...deux destins.»¹⁹

La ville de Tanga comme celle de Ngemena connaît une subdivision en deux, une partie est occupée par les autochtones et une autre partie occupée par les étrangers. Aux heures de travail, la partie étrangère vide l'autre partie de sa substance humaine, tous les autochtones se ruant vers le centre commercial, pôle de production.

¹⁹ Biyidi, 1954 : 60

L'auteur n'emploie pas en vain des expressions telles que Gemena-Territoire et Gemena-Cotonco, le quartier Chic et le « Azu ti Hévéa » parfois « Azu ti Coton » pour distinguer les deux parties de Ngemena.

Le triste sort qu'ont subi des tenanciers de la pharmacopée africaine se trouve décrit dans l'optique de lutte entre les Colons et les Colonisés. Lomami les énumère : ce sont les devins, les guérisseurs et les apprentis-sorciers. Ceux-ci étaient réduits au seul dénominateur de « Féticheurs ». C'est pourquoi, ils ont dû connaître un sort pire que celui réservé aux chefs coutumiers lorsqu'ils furent détrônés.

Ici, les cases sont incendiées ; là, toute la pharmacopée détruite. Cet acte de vandalisme prend des proportions inquiétantes et va jusqu'à la profanation des figurines, des masques consacrés aux usages rituels. Des danses, taxées de représentations obscènes, scandaleuses sont prohibées avec menace de sévères punitions. (Ng, 30).

Pour tout dire, le pouvoir traditionnel a volé en éclats sous les soubresauts de la colonisation. Serait-ce le point de vue de Lévy Bruhl catégorisant le mouvement de civilisation en trois étapes : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation même. Laquelle des trois aurait pris l'avant-scène? Certes, la suprême autorité des chefs coutumiers était considérée sous un angle péjoratif. Voilà la raison d'exister de tout un arsenal de destruction.

L'ÉVEIL DE LA CONSCIENCE NATIONALE

Avant d'aborder la question de l'éveil de la conscience nationale, commençons par éclairer la notion d'éveil qu'elle comporte. Eveiller; c'est mettre en état d'alerte ce qui est encore latent, endormi. Ce verbe aurait une ramification avec un autre: « réveiller quelqu'un » c'est le secouer, l'agiter jusqu'à sa reprise de conscience.

Assurément, dans un état de sommeil, l'homme est inconscient du fonctionnement de son corps ; pour lui, tout semble s'arrêter, rien ne semble fonctionner.

En revanche, la conscience nationale est à interpréter de la manière la plus simple possible et non pas comme le feraient d'une manière complète, complexe et enrichissante les spécialistes des sciences politiques et administratives. C'est bien l'amour vis-à-vis de sa terre natale, de sa patrie, par extension de son compatriote, cet attachement aveugle à sa nation et la sauvegarde des intérêts nationaux ayant comme principale motivation : une mobilisation, on parlerait d'une prise de conscience surtout lorsque les intérêts communs sont en péril.

Là où la conscience nationale fait défaut, la trahison surgit et trouve son compte. En examinant de près cette situation, les exemples traduisant la dite réalité sont légion. L'éveil est souvent précédé d'une éventuelle prise de position, avons-nous dit précédemment.

Comment la température de la conscience nationale est-elle montée si vite à Ngemena ?

Tout commence par une promenade que Pualo organise dans la bourgade dans l'attente de son envol vers Libenge. Et d'ailleurs, à ce sujet, Lomami étant plus explicite déclare ce qui suit :

En attendant le jour encore incertain de son départ pour Libenge, Pualo Mopodime consacre ses loisirs à l'exploration touristique de ce village et de ses environs, en compagnie de son ami Ismaël Kongbo Dhè devenu son mentor.
(Ng, 78).

Le flair de la découverte du milieu est un sens que développe surtout un journaliste bien avisé dans la matière. Ici, Pualo voudrait enrichir « La voix du Congolais » des nouvelles du Congo profond, mais son but inavoué demeure celui d'éveiller la conscience « des dormeurs » de Ngemena en proie à la terreur du chef du territoire, von Schlechting.

Selon Lomami, la terreur est si grande que le chef de territoire ne se gêne pas de créer de son propre vouloir une police spéciale chargée de l'application de la loi dans toute sa rigueur.

Von schlechting pour des raisons inconnues de tous crut devoir restaurer le damné règne de terreur qui, bien avant la dernière guerre, découlait de la condamnation à la peine de « Relégation politique » (...). Il créa une police chargée de veiller au respect de cette impopulaire « loi ». (Ng, 80).

Tout ceci constitue un élément important dans la formation de la conscience nationale jusqu'alors en pleine gestation.

Afin de voir d'autres faits pouvant faciliter l'éclosion du sentiment national, faisons un recul dans le temps. Lorsqu'on ouvre le feuilleton de l'accession des pays à la souveraineté nationale et internationale, il n'y pas eu un seul réveil sans une mobilisation au préalable. Les deux faisant corps, sont intimement liés.

Lomami, quant à lui, insiste sur une « pré-mobilisation » c'est-à-dire une bonne préparation à une gigantesque mobilisation. Il faut comprendre les événements avant de se lancer dans n'importe quel mouvement. Tel le sens d'un extrait de l'ouvrage :

Bien entendu, la servilité à laquelle le *Boulamatarisme* était parvenu à ravalier la population du Congo belge d'alors avait atteint un niveau si bas qu'elle n'avait plus besoin d'une dose supplémentaire de fêrule pour que les Ngbaka Minangende aussi bien que les Mbanza, les Sango et les Mongwandi comprennent le redoutable péril que dressait devant eux la condamnation à la peine de Ngemena (...). Combien, en effet, parmi ces ngemena, terrassés par l'inanition et les maladies, ne succombèrent-ils pas aux affres de l'agonie et à une mort lente, sans la consolation d'une présence compatissante. Ils passèrent ainsi de vie à trépas dans la solitude complète ; privées de sépulture, leurs dépouilles mortelles servirent de pâtures aux insectes nécrophages.» (Ng, 86).

La pré-mobilisation à Ngemena est aussi comparable au mouvement de la diaspora noire à l'occasion de la lutte culturelle sans merci dans les années 1930 -1934 à Paris.

En effet, les étudiants noirs de la diaspora s'étaient ligués comme toutes les tribus de Ngemena presque à la même période ; les uns pour frayer la voie au mouvement de la négritude qui prônait l'acceptation du fait d'être Noir et la défense de la culture nègre ; les autres pour libérer Ngemena des décisions impopulaires par ce fait arbitraires pour aussi bien réclamer les droits les plus légitimes.

A Paris, surgit le triumvirat célèbre regroupant autour d'un même noyau Léopold Sédar Senghor du Sénégal, Aimé Césaire de la Martinique et Léon Gontran Damas de la Guyane.

A Ngemena, grâce à Pualo, le monde noir dispersé se réunit autour de monsieur Adalbert Bedel Kamalume, le chef écrivain agent de la bourgade.

Outre le combat littéraire, ces grands pionniers de la négritude ont aussi mené un combat politique de longue haleine qui a connu comme le premier d'ailleurs un éclatant succès.

Peut-être faudrait-il ajouter que tout cet élan des braves réclame une force organisatrice de grande envergure. Le manque de cohésion, voilà le tendon d'Achille qu'expose *Ngemena*.

En effet, à Ngemena, les groupes disparates nés au grand dam de l'organisation, se dressent contre le représentant du pouvoir colonial, pour rappeler leurs droits.

En évoquant une pareille désorganisation, Fanon explique la défaillance de la conscience nationale:

La conscience nationale au lieu d'être la cristallisation coordonnée des aspirations les plus intimes de l'ensemble du peuple, au lieu d'être le produit immédiat le plus palpable de la mobilisation populaire, ne sera en tout état de cause qu'une forme sans contenu, fragile, grossière. Les failles que l'on y découvre expliquent amplement la facilité avec laquelle, dans les jeunes pays indépendants, on passe de la nation à l'ethnie, de l'état à la tribu.²⁰

Dans *Ngemena*, la fameuse prise de conscience, soudaine, remonte à l'arrivée de Pualo en route vers Libenge.

²⁰ *Ibid.* 1961 : 189

Libenge est une localité située au nord de la République Démocratique du Congo, principalement dans la province de l'équateur ; laquelle province est voisine de la République Centrafricaine . La population de Libenge aspire à la conquête des libertés, des droits, au prix d'une lutte caractérisée par la « non-violence », méthode chère à Paul Lomami Tchibamba.

Piqué par une vive curiosité, Pualo reste en escale dans cette bourgade en attendant la suite du voyage entrepris en vue de rendre visite à sa tante maternelle, mama Ndawélé. Celle-ci s'est séparée de Pualo, alors âgé de six ans, quelque temps après la mort de sa mère. Voilà vingt-huit ans qu'il n'a plus revu la fameuse Ndawélé. Assurément, elle s'était dévouée dans la tendre enfance de l'orphelin, aux multiples soins délicats. Pualo nourrit cette pensée nostalgique.

En compagnie de son guide éclaireur, Ismaël Kongbo Dhe, il fonce dans la forêt de Ngemena et découvre la petite zone interdite, réservée aux seuls rescapés «Guerriers» Ngbaka de la deuxième guerre mondiale 1940 -1945, auxquels s'ajoute un certain nombre de relégués politiques de la même province. La rumeur dans le village faisait état de la naissance de cette zone interdite sur un fond d'injustice inique (Ng, 80).

Dans cette petite zone, les « parias », à qui l'accès au village était interdit, vivaient là, dans une petite léproserie. Ils étaient privés du droit d'entrée en contact avec leurs semblables. Cette partie est une bande de terre couvrant pratiquement Ngemena -Karawa.

Au septième jour de l'arrivée de notre héros Pualo, après cette curieuse découverte, une convocation le surprend pour rendre compte de son forfait dû à la violation de cet espace interdit.

De là vient une mobilisation, spontanée, de grande envergure des Nègres afin de s'opposer farouchement à cette décision d'arrestation de « l'évolué » de Léopoldville. Une subite prise de conscience en vue de défendre le jeune journaliste de Léopoldville voit le jour.

Ngemena n'est pas Léopoldville, la capitale du Congo où la liberté des Nègres était plus grande qu'en provinces. Toute une cohue, sans aucune arme défensive, se dresse contre l'administration centrale de Ngemena en bravant tout éventuel danger. Une réunion succède à une autre réunion pour préparer les idées.

Et les Nègres obtiendront gain de cause. Pualo ne sera pas arrêté ; par contre, il subira des menaces de la part de l'administration centrale. Cela s'est produit pour empêcher une quelconque récidive. Une pareille mobilisation est assurément le premier fait qui déclenche l'éveil de la conscience nationale.

La fin du congé surprendra Pualo à Ngemena. Pas question de retrouver sa chère tante Ndawélé à Libenge avec qui il s'est séparé dans sa prime jeunesse. Cet acte a sensiblement réduit les chances du pauvre héros de poursuivre son voyage.

En bref, Pualo a bien réveillé les consciences de Ngemena mais cela lui vaut l'incapacité de poursuivre son voyage vers la destination initiale, Libenge.

4. LA MISSION DE BOULA MATARI

Nous essaierons d'éclairer le mot «boula matari », avant d'examiner sa mission conformément à notre ouvrage de référence, *Ngemena*.

A coup sûr, ce mot : *boula matari*, serait d'origine kongo. Selon une certaine tradition orale, au pays des Bakongo, il serait la résultante des premières heures de contact tacite entre les explorateurs blancs et les autochtones (les Tandu), par le truchement du Mani Kongo ou Ne kongo, titre de la royauté dans la langue vernaculaire.

Le boula matari était doté d'un pouvoir si fort qu'il tenait à faire respecter l'autorité de l'Etat sur toute l'étendue du territoire du Congo-Léopoldville. Pour ce qui est du nord de l'Oubangui, Lomami ne s'empêche pas d'avancer ceci :

(...) Le boula matari n'avait plus besoin d'une dose supplémentaire de fêrulé pour que les Ngbaka Minangende aussi bien que les Mbanza, les Sango et les Mongwandí comprissent le redoutable péril que dressait devant eux la condamnation à la peine de ngemena. (Ng, 80).

Si nous faisons un recul dans l'histoire pour mieux saisir la notion du *boula matari*, Marcel Soret nous dresse un rapport aussi serein que bénéfique pour l'un et l'autre peuple. Et cette synthèse devient encore plus évidente et plus explicite que toute chose dans son ouvrage.

En bref, celui-ci affirme que le contact remonte vers 1645, date de l'arrivée des premiers missionnaires et de divers groupes religieux pour un séjour plus ou moins long, plus ou moins fructueux.²¹

Assurément, les relations entre les deux rois étaient au beau fixe. De ce fait, le traitement entre les deux «Etats» étaient d'égal à égal. Des maisons diplomatiques furent ouvertes de part que d'autre, à Lisbonne et à San Salvador, la capitale du royaume Kongo.

Il y a eu aussi échange de personnels diplomatiques entre le Portugal et le Royaume Kongo. Comme le confirme d'ailleurs Jan Vansina :

The Kongo embassy, after a stay in Lisbon of four years, came back with another fleet. Missionaries and artisans as well as explorers, whose mission it was to find the way to Abyssinia ; came with this fleet. Its commander, Rui da Sousa, baptized the chief of Soyo and then went with missionaries and the artisans to the capital. A church was built there and in June the king was baptized as King Joao 1^{er}, with the royal family and most of the nobility becoming Christian as well.²²

Du choc des idées jaillit la lumière, dit-on. Cela voudrait dire que des contacts similaires laissent toujours des traces, bonnes ou mauvaises, sur quelques aspects vitaux à savoir linguistique, culturel, technique, économique etc.

En ce qui nous concerne, nous verrons cela sous un angle linguistique. Ce contact, plus que toute chose, est un facteur d'enrichissement linguistique. Dans le cas du présent travail, le mot cible est : *boula matari*.

Ce vocable est loin d'être un mot d'emprunt, ni par sa morphologie, un mot hybride ; son origine est tout à fait locale. Il pourrait subir quelque nuance à cause naturellement du choc de deux cultures. Il désignerait un phénomène répandu alors dans cette contrée du Congo, chez les Bakongo. C'est un phénomène lié à l'escarpement du relief dans la province des Bakongo. Il n'est rien d'autre que l'action de casser les pierres dans cette région rocailleuse s'ouvrant sur la mer.

²¹ Soret, 1959 : 23

²² Jan Vansina, 1966 : 45-46

Ce fait rappelle bien le bon vieux temps de la construction du chemin de fer du tronçon : Matadi – Léopoldville. Tout se résumait en ceci : déblayer le chemin, casser les pierres...Enfin, construire. Cette opération réclamerait non seulement une grande force musculaire mais aussi un minimum d'intelligence, pourquoi pas de sagesse. En fait, qui est donc ce casseur de pierres ?

La réponse serait l'homme blanc, le Colonisateur, source de toute décision, super-machine de destruction de tout phénomène vil ; c'est bien lui, le casseur de pierres. Retenons circonstancielle que la pierre est synonyme de tout ce qui est «vil » ; selon le jugement de l'explorateur, par ricochet le colonisateur.

Bien entendu, la servilité à laquelle le *boulamatarisme* était parvenu à ravalier la population du Congo belge d'alors avait atteint un niveau si bas. (Ng, 86).

Serait-ce en réalité le fond de la mission du *Boula matari* ?

Lomami répartit :

Il importait donc à *Boula matari* d'étouffer des prétentions d'éveil de conscience. Certains ultras parmi ces Coloniaux surtout des Colons paternalistes dont la seconde nature était de mener les chefs coutumiers au doigt et à l'œil suggèrent de se défaire avec la dernière énergie de ces soi-disant intellectuels au demeurant une insignifiante minorité marginale dont la prospérité économique de la colonie n'avait que faire. (Ng, 15).

La mission consisterait à réduire au néant toute prétention possible comme précédemment annoncé la pharmacopée ...

Dans *Ngemena*, le pouvoir colonial, associé à l'homme blanc est appelé *boula matari*. *Boula matari* accepte dans la ville de Léopoldville de remettre à ce jeune voyageur la feuille de route en rapport à son statut d'évolué de Léopoldville. *Boula-matari* a pensé aussi renforcer la discipline dans la contrée de sa juridiction :

Aussi, sous le prétexte de renforcer la discipline (cette sacrée matrice de la civilisation des Seigneurs) les Coloniaux usèrent-ils jusqu'à l'abus de méthodes fortes : la chasse aux chômeurs et leur expulsion de tous les centres urbains ; la présence strictement ponctuelle au lieu de travail où l'absence n'est excusable que si elle s'explique par une maladie cliniquement justifiée par une autorité médicale (une religieuse infirmière blanche à défaut du médecin) et pour une durée aussi minimale que possible (point de repos de convalescence...); l'abandon ou le refus de travail pour quelque motif que ce soit, était passible de prison (trois mois de détention au minimum, ou six mois au maximum, et le rapatriement) également trois mois de prison à écoper par celui qui oserait protester contre le licenciement arbitraire ; pendant les heures de travail, interdiction d'aller aux « cabinets » sans autorisation préalable et pour moins de cinq minutes : passé ce laps de temps, on avait une demande d'explication comminatoire si on avait de la chance, mais le plus souvent on subissait la peine de retenue de la moitié de salaire de la journée sous l'inculpation de « désertion » ; silence absolu pendant le travail ; durant la période creuse il fallait toujours s'arranger pour faire semblant d'être occupé, et comme le patron se tenait toujours à l'affût, on s'ingéniait à présenter de brillants numéros de l'hypocrisie. Vingt heures passées, la présence de tout indigène était interdite en ville, sauf les sentinelles et les domestiques couverts par un laissez-passer à l'appui d'un carnet de travail (...). En cas d'attitude hostile, ce dernier, bien qu'agressé, était saisi et matraqué par un policier omniprésent et conduit au commissariat de police pour y tâter du « purgatoire » vingt-quatre heures d'affilée... (Ng, 16).

Conformément au statut juridique, l'intéressé conserverait son privilège d'évolué dans tout l'espace de la République Démocratique du Congo. Chose curieuse et paradoxale en même temps, sur le géant Eendracht, bateau courrier, ce même papier a tendance à perdre sa valeur intrinsèque, pour devenir un simple papier. L'autorité coloniale nie le fond de ce document de valeur pour le Nègre de Léopoldville et lui impose le voyage dans des conditions inhumaines. Ceci constitue le préambule de tout un voyage aux multiples revers.

Notre héros connaîtra de très durs moments tout au long de son parcours. Son statut d'évolué ne lui procurera que de maigres avantages.

En se dirigeant vers Libenge et en escale à Ngemena, le grand tournant de son périple, il fut logé dans un quartier digne de son rang. Au moins là, l'évolué de Léopoldville trouve un petit apaisement et une consolation.

Peu après, en attendant le dernier tournant de son voyage, il survient un violent accrochage avec le *boula matari*.

Notre héros visite une zone interdite à toute circulation. Il trouvera le salut grâce à une prise de conscience des Nègres de la bourgade de Ngemena, après une subite mobilisation.

Somme toute, *boula matari*, le pouvoir colonial avait une mission noble à remplir : celle de sauvegarder en tout lieu et en tout temps tous les intérêts des Européens.

Le statut d'évolué n'est qu'une aspiration vers quelque chose, pas forcément un état en soi. Moyennant ce statut, tout n'était pas rose. Tout avantage était subordonné à l'humeur, à l'analyse personnelle du dit *boula matari*.

Ainsi dans d'autres endroits, certaines faveurs déjà acquises perdaient leur vigueur ; tout simplement au gré de l'autorité coloniale assurant la protection de la dite province. Sur ce point, force est de signaler que les mêmes droits n'entraînaient nullement les mêmes avantages. Voilà qui rendait inefficaces les textes coloniaux. Les avantages d'ici (une province) pouvaient bien être sujets de doute ailleurs (une autre province).

L'exemple le plus frappant est celui de refuser les droits d'évolué à Pualo, qui est bel et bien un « évolué » avec sa feuille de route délivrée à Léopoldville.

Enfin de compte, nous dirons que le fameux statut d'évolué n'est qu'un leurre: il ne procure pas d'avantage concret, pas d'évolution telle que pourrait le prétendre ce document.

5. LA RELEGATION

La relégation est une opération punitive qui a connu un franc succès surtout pendant la période coloniale et même après celle-ci. Son succès, elle le doit à la suppression de la peine capitale intervenue à la fin de la deuxième guerre mondiale. Une suppression qui est jusqu'à ce jour assez controversée. De là est venue la remise en vigueur de cette peine de la « relégation ».

Au temps fort de la colonisation, tout Congolais, politicien ou non, était frappé par cette mesure s'il se montrait récalcitrant aux décisions du *boula matari* ; quand la faute était évidente ou en cas de récidive. Il serait bon de signaler que la plupart des décisions du *boula matari* étaient impopulaires et coercitives. Elles ne rencontraient pas l'assentiment de la majorité. La population remuait ciel et terre pour s'y opposer farouchement mais en vain. L'autorité coloniale était si puissante qu'elle n'hésitait nullement à faire usage de la force en cas de résistance.

C'est comme la punition de « bannissement » qui n'a pas rencontré du tout l'approbation de la grande majorité de la population de Ngemena. Condamnant cet aspect des choses, Lomami Tchibamba présente l'état précaire de quelques prisonniers frappés par une mesure disciplinaire :

Lamentables loques humaines, les prisonniers s'enfonçaient dans la grande forêt de *Karawa*, la traversaient et se perdaient dans la zone steppique de l'Ouest jamais habitée même par des taupes. (Ng , 85).

Autre mesure correctionnelle, c'était tout simplement le transfert contre le propre gré du retenu vers les grandes prisons du pays. A l'époque coloniale, il apparut que les deux prisons très renommées étaient celle de *Makala* à Léopoldville et la grande prison de *Buluwo* à l'entrée de Jadotville aujourd'hui, Likasi. Cette ville est située à 120 kilomètres de Lubumbashi, ex Elisabethville ou « E'ville » dans la province du Katanga. Au demeurant, Elisabethville est la ville principale de cette province cuprifère (le Katanga).

A ce petit nombre s'ajoutent d'autres dont la prison militaire de Thysville (Mbanza- Ngungu). Cette dernière tire sa réputation de la fermeté et de l'intransigeance des fantassins du camp de formation militaire portant le même nom. Plusieurs politiciens « véreux » étaient envoyés dans l'une ou l'autre prison conformément aux décisions de l'administration coloniale : *boula matari*.

Dans *Ngemena*, tous les rescapés de la deuxième guerre mondiale, au lieu d'être récompensés, comme cela a été le cas sous d'autres cieux, sont confinés dans une zone créée pour le besoin de la cause à Ngemena (autre *Buluwo*, autre *Makala*). Une zone interdite, a-t-on dit, non seulement à tout passant en villégiature à Ngemena ; mais aussi aux autochtones même vivant là. Une atmosphère de terreur règne dans la ville pour veiller au débordement.

Ils en arrivèrent à ériger despotiquement en infraction le simple fait de passer à proximité de « Mama akufa mopagano », menaçant les imprudents de la peine combien démesurée de relégation politique. (Ng, 86).

Ce fait s'apparente à une séquence illustrée dans l'ouvrage *L'Afrique étranglée* de Dumont et Mottin quand ils s'exclament : « On nous apprenait que l'Afrique était un immense continent couvert de forêts, avec des sauvages qu'il nous fallait évangéliser ». ²³

Effectivement, ces relégués selon Lomami Tchibamba sont « Des malheureux qui, n'en pouvaient plus, tombaient exténués, étaient abattus et leurs dépouilles abandonnées sur places, offertes aux bêtes... » (Ng, 85).

« Le chevalier de la plume », Pualo se décide un beau matin de son séjour d'escale à Ngemena de « crever l'abcès » et de découvrir le fond du problème dans cette contrée. Tout s'annonce comme suit :

L'information piqua au vif la curiosité du commis de Gougal qui, fort intrigué, supplia presque son ami Ismaël Kongbo Dhè de lui faire visiter ce coin de désolation. Avant d'accéder à cette prière, Kongbo Dhè marqua quelque hésitation (...) Von Hermann décréta une défense hérissée de sanctions graves contre quiconque serait pris en flagrant délit de promenade aux abords de la savane... (Ng : 80).

²³ Ibid. , 1980 : 14

En compagnie du guide perspicace, Ismaël Kongbo qui accepte de faire honneur au journaliste de *La Voix du Congolais*, Pualo s'en va dans la découverte de cette bande des relégués.

Dans cette partie de l'ouvrage, l'auteur donne le portrait, grandeur nature, de ces parias victimes d'une injustice inique.

Ils vivaient là-bas, bien que déjà amnistiés après la guerre mondiale de 1940-1945, continuaient ainsi à être privés du droit d'entrer en contact avec leurs semblables. Quand on voyait quelqu'un de ces bannis roder à la lisière des plantations de la COTONCO (Cotonnière du Congo), on se mettait à hurler comme des chacals et on leur lançait des bâches tout en les injuriant ignoblement. (Ng, 81).

Cette bande s'étend dans le sens : Est - Ouest, c'est à dire la partie Ngemena - Karawa à proximité des plantations d'hévéas de la société Cotonnière. A la porte d'entrée de cette zone, devant une hutte et au pied d'un palmier, un vieillard « perclus de pieds », originaire de Kwilu méridional vous reçoit. Sans balbutier un quelconque mot de bienvenue, ce paria, ce laissé pour compte, bien que capable de vous débiter les tenants et les aboutissants de l'histoire, inspire de la compassion par son état. Lomami le décrit de la manière que voici :

Kashidi Mwan Inzal tel était le nom de cet homme de souche noble, condamné à la vie de paria. La tête était brillante au sommet de la calvitie, et couverte d'une tempe à l'autre d'une bande de cheveux très blancs. (...) Dans le désespoir et la résignation définitifs où il vivait encore, la mort n'eût-elle pas été une bienheureuse délivrance ? (Ng, 83).

En effet, ce malheureux appelle la mort à son secours et elle sera une délivrance. Pour l'heure, elle croupit dans une vie sans lendemain rassurant.

Voilà une autre curieuse mission du *boula matari*, jointe à la mesure disciplinaire de la relégation.

Elle consiste à dépersonnaliser son « adversaire » par des souffrances de tout ordre dans le but de le maintenir dans un état de faiblesse extrême, qui pis est, l'emmener à une mendicité forcée. Tous ces relégués, Ngemena les appelle « les lamentables loques humaines » (Ng, 85).

Lors de l'avènement au pouvoir de la nouvelle bourgeoisie, cette même formule est devenue plus criante qu'à l'époque coloniale.

Une pareille situation fera que le faible «dérive», glorifie le vaillant *boulamatari*. D'où le sens du paternalisme.

Au regard de deux tableaux offerts par les deux grandes périodes : pendant et après la colonisation, nous sommes amenés à dire que pendant la colonisation, « les enfants colonisés » ont besoin de la fêrule pour grandir et après la colonisation du pain car les nouveaux gouvernants ont dû développer une autre arme de destruction celle d'affamer au plus haut point la population.

Comme toute politique a ses points forts et faibles, le paternalisme ne peut pas se soustraire à cette logique. Ainsi on ne peut pas méconnaître ses mérites ; néanmoins, sa faiblesse est fort bien la dépersonnalisation, l'humiliation de l'être humain, c'est à dire du Colonisé par le processus de la relégation.

Partant de cela, ce dernier comme un lion blessé, commence à développer des instincts de revanche, de lutte pour reconquérir ses droits légitimes.

CHAPITRE 2 :

THEMES SOCIOLOGIQUES

1. LA NOTION D'EVOLUE

D'après le dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, une personne évoluée est celle qui est indépendante, éclairée, cultivée, qui a de larges idées par opposition à ceux qu'on considère comme arriérés et primitifs, sauvages.²⁴

Dans les colonies belges : Au Congo - Léopoldville, au Rwanda et Burundi ; le paternalisme était calqué sur le « Pater Familias » comme à l'époque de la société romaine. Le dictionnaire Robert désigne *le Pater Familias* comme ceci : « un père de famille très autoritaire, tyran. Le Paternalisme fut une tendance à imposer un contrôle, une domination, sous couvert de protection .»²⁵

Si le paternalisme était une politique coloniale typiquement belge, en revanche, les colonies françaises pratiquaient la politique d'assimilation. Les deux tendances, néanmoins, ont laissé de part et d'autre des traces bonnes ou mauvaises en Afrique.

Le moins qu'on puisse avancer à ce niveau-ci est qu'en ces jours, les anciennes colonies belges posent un sérieux problème de développement socio-politique. Ces pays tardent à démarrer ou sinon ne démarrent pas du tout. Ils sont déchirés par des luttes interminables, sans merci ; des conflits internes, des conflits avec les pays limitrophes et consorts.

Dans *La Voix du Congolais* paraît un article intitulé : *Quelle sera notre place dans le monde de demain ?* Lomami Tchibamba y résume de la manière que voici la situation d'un évolué :

²⁴ Paul Robert, 1972 : 645

²⁵ *Ibid.*, 1972 : 845

Ballottés entre, d'une part, les mœurs et la mentalité des indigènes qualifiés de primitifs et, d'autre part, l'euro péanisme, nous ne savons au juste à quel saint nous vouer. De par le milieu où nous sommes nés comme aussi de par l'orientation de notre culture nous croyions avec conviction que notre assimilation complète avec nos bienfaiteurs constitue notre réelle destinée sociale. Mais hélas ! De jour en jour, en présence et même victime des faits, gestes, attitudes etc. de ceux auxquels nous croyions avoir été assimilés, notre âme ulcérée et aigrie nous fait douloureusement croire que nous avons dévoyé, ou mieux, l'on nous a sciemment mis hors de la voie qui doit nécessairement mener l'homme vers sa destinée sociale...²⁶

Quant à Kadima Nzujji, parlant des évolués congolais, il aborde les faits sous cet angle :

L'éveil de conscience des évolués, à en croire l'administration coloniale, est favorisé par la dégradation rapide du système colonial ; la situation socio-économique et même politique allait de mal en pis et favorisait les progrès du mouvement anti-colonial...A partir de 1945, un phénomène socioculturel apparaît dans la société colonisée du Congo belge : la création et la prolifération des groupements d'évolués souvent encouragés par le pouvoir colonial.²⁷

Le souci majeur qui animait le Belge en ces temps était d'avoir une main mise sur la petite portion d'intellectuels et d'évolués que pouvait compter le pays. Il fallait développer un mécanisme de contrôle pour éviter un quelconque débordement dans le territoire.

Lomami Tchibamba avance ceci en guise de soutenir l'idée :

En exécution de ces injonctions comminatoires, les chefs médaillés et les zélés « Basilansanza » sans oublier ces trop entreprenants mouchards qu'étaient les *Capitas* de village, toutes ces autorités issues de la fabrique coloniale veillèrent jalousement au grain « de débordement » (Ng, 86).

C'est ainsi que tous ces groupements d'évolués nés sous leur impulsion bénéficiaient d'un encadrement discret d'un sujet colonial. Par ailleurs, un malaise existait à définir l'évolué, que cela fut du côté des Européens ou des Congolais eux-mêmes.

Ce malaise allait se répercuter dans la constitution des cercles : à côté des groupements réunissant toute l'élite noire sans distinction aucune, il s'était créé une tendance, celle de se singulariser davantage au sein de la couche évoluée. En effet l'esprit du clan avait commencé à s'infiltrer dans les associations qui ne groupaient plus que les ressortissants d'une même ethnie ou les anciens élèves d'une même école missionnaire.²⁸

²⁶ *La Voix du congolais*, 1945 : 49

²⁷ Nzujji, 1984 : 32

²⁸ *Kadima Nzujji*, 1945 : 33.

De ce qui précède, force est de dire que la notion d'évolué vieille de 1945 peut être considérée comme une soupape de sûreté pour canaliser et bien contrôler cette élite montante qui risque d'intensifier le danger pour une population blanche qui ne cesse de s'accroître, va grandissant au Congo- Léopoldville.

De 35 000 à la fin de la guerre, cette population atteint 114 341 au début de 1959 ; chiffre avancé par Grawford Young, Dans : *Introduction à la politique congolaise*.²⁹

Examinons un moment la définition d'un évolué proposée par un ancien assistant médical de Lodga au Kasai-oriental en République Démocratique du Congo, Etienne Ngandu dans la *Discussion du Statut des évolués*, article paru dans *La Voix du Congolais*. Comme d'aucuns hésitent, cet assistant médical tente de proposer ce qui suit :

Le statut des évolués n'aura un sens que s'il est une salle d'attente où l'on reste avec l'espoir d'entrer d'un moment à l'autre dans le salon, un purgatoire où l'on souffre encore, avec l'espoir d'entrer un jour au ciel ; un stade de transition qui donnera un jour aux meilleurs de ses bénéficiaires l'occasion d'accéder à la catégorie supérieure l'assimilant complètement à l'Européen.³⁰

Tous ces essais définitionnels nous amènent à croire que l'évolué est surtout une étape intermédiaire entre deux sociétés, celle des Congolais et celle de la communauté blanche.

Il est aussi vrai que c'est un niveau de profonde aspiration : On tend vers... On voudrait être comme... On est dans l'antichambre de l'europanisme.

Néanmoins, cette étape est plus conflictuelle qu'heureuse. La lutte est à deux niveaux. D'une part, on est en conflit avec ses propres frères de race, de tribu et d'ethnie, qui vous voient sous un angle de traite. Pour eux, la trahison est grande lorsqu'on voudrait s'allier à un Blanc. Ceci n'est rien d'autre qu'un reniement de soi, de sa propre culture.

²⁹ Grawford Young, 1968 : 30

³⁰ *La Voix du Congolais*, No 4, Juillet- août 1945 : 40

Lomami revient là dessus en ces termes: « D'ordinaire, dans les rapports entre indigènes, les travailleurs dits *bangamba* (manœuvres) se comportaient avec une hostilité à l'égard des évolués pris par eux, pour des privilégiés sociaux, des frères des Blancs, gens détestables de prime abord ». (*Ng*, 37).

D'autre part, on est en conflit avec l'homme blanc lui-même, qui ne semble pas ouvrir une grande brèche à cette élite montante dangereuse pour sa survie, son maintien au Congo.

Et c'est ainsi que Pualo, le héros de *Ngemena*, a eu de la peine à se faire accepter en tant que tel, c'est à dire « évolué » de Léopoldville dans le bateau en partance vers Libenge. En plus, l'entretien qu'a eu le commis de Léopoldville avec le capitaine du bateau constitue une preuve tangible :

L'ingratitude qui noircit votre cœur à vous autres indigènes soi-disant évolués n'a d'égal que le ridicule orgueil qui vous gonfle bêtement la tête et vous pousse à oublier que c'est de notre propre volonté que les portes de notre civilisation vous sont ouvertes petit à petit. Cependant, vous impatientez déjà, comme si notre largesse était un droit absolu pour vous autres et une impérative obligation pour nous qui, de plein gré, avons pris la généreuse initiative de vous civiliser gratis ! Vous avez tous immensément tort de vous cramponner à des revendications insensées et de croire que notre générosité est devenue une obligation légale pour nous en votre faveur. (*Ng*, 44).

Notons qu'à bord de ce bateau, il passe tout son voyage à coté de la chaudière dans des conditions inimaginables. En outre, la feuille de route lui conférant pourtant les « privilèges » d'évolué de Léopoldville, n'a pas été prise en compte. Le capitaine du bateau Eendracht rejette tout d'un trait. D'où ces dures conditions de voyage lui procurent ennui et rancœur. Tout au long du parcours, loin d'être un évolué, il a été pris pour un simple indigène de Léopoldville ; sauf à Ngemena où il a été quelque peu relevé surtout grâce à ses articles de la mensuelle «*La Voix du Congolais*» suffisamment lus dans cette bourgade.

Les habitants de Ngemena voulaient voir, de *visu*, celui dont les articles non seulement retenaient une attention soutenue mais aussi faisaient l'objet d'une analyse approfondie.

Ainsi, notre journaliste de *La Voix du Congolais* devient la coqueluche de Ngemena. Les invitations fusent de partout. Chacun veut l'honorer en le recevant dans sa concession et surtout en lui offrant de la bonne nourriture. Ainsi, il est entouré d'une grande sympathie.

Aussi s'honorait-on déjà d'être de ses amis. Dès lors, les casseroles de sa femme n'eurent point de soucis, tant affluer des victuailles offertes par chaque ménage ami. Sans compter les dîners qu'à tour de rôle les bureaucrates organisaient en son honneur. Le commis de Gougal était bien à l'aise. (Ng, 78).

La notion d'évolué, comme certains l'ont avancée d'ailleurs est une préparation volontaire ou involontaire de la montée d'une nouvelle bourgeoisie nationale. Cela a été prouvé un peu plus tard par le cours de l'histoire.

De ce fait, nous avons vu les nouveaux bourgeois se vêtir de la peau des Colons. Ils prennent l'allure des Colons. Cette bourgeoisie est, à coup sûr, celle que les partisans du socialisme ont dénommé la bourgeoisie dite « comprador », qui consiste à transférer de fonds et à investir à l'étranger. Autrement dit, la bourgeoisie « comprador » développe une caractéristique tout à fait particulière, s'enrichir fabuleusement au détriment de la majorité du peuple.

Pour avoir fait chemin commun et confectionné l'histoire coloniale dans son ensemble, les Colons et les Colonisés se connaissent fort bien. Ils demeurent de vieilles connaissances et n'hésitent pas à se faire des cadeaux pour resserrer les liens d'amitié ; laquelle amitié remonte aux heures de l'occupation territoriale.

Ainsi, la nouvelle bourgeoisie nationale constitue la dernière phase de transformation des évolués d'hier. A ce titre, Frantz Fanon constate :

« Que la bourgeoisie colonisée prenne le pouvoir, le nouvel Etat en dépit de sa souveraineté formelle reste aux mains des impérialistes. »³¹

Cette thèse corrobore l'idée que la nouvelle bourgeoisie naissante et montante a été pire que les Colons. Si les derniers ont construit, les premiers ont détruit, pillé, ravagé et incendié.

³¹ Ibid. 1961 :42

La nouvelle génération congolaise se permet sans vergogne de donner aujourd'hui raison au professeur de nationalité belge, Van Bilsen qui avait proposé en 1959, un plan de 30 ans de préparation (pour l'indépendance).

Mutatis mutandis (en changeant ce qu'il faut changer), le Congo serait indépendant le 30 juin 1989.

En citant une fois de plus Fanon, force nous est de dire avec lui ceci à propos de la montée sans retenue de cette nouvelle bourgeoisie, résultat direct du cheminement des évolués :

Enfants gâtés hier du colonialisme, aujourd'hui de l'autorité nationale, ils organisent le pillage des quelques ressources nationales. Impitoyables, ils se hissent par les combines ou les vols légaux : import-export, sociétés anonymes, jeux de bourse, passe-droits, sur cette misère aujourd'hui nationale. Ils demandent la nationalisation des affaires commerciales, c'est-à-dire la réservation des marchés et des bonnes occasions aux seuls nationaux. De manière doctrinale, ils proclament la nécessité impérieuse de nationaliser le vol de la nation...le succès de leurs rapines provoque la colère et la violence du peuple, ce peuple misérable et indépendant.³²

La notion d'évolué a suffisamment charrié de conséquences négatives, lesquelles conséquences ont lourdement pesé dans le cours de l'histoire de la République Démocratique du Congo.

³² Fanon : 1961 : 42

2. LE PHENOMENE EENDRACHT

Eendracht est le nom à résonance belge (flamand) du paquebot qui assurait la liaison maritime entre Léopoldville et Stanley-ville en passant par tous les sites importants longeant le fleuve congo.

A vrai dire, le tronçon de Léopoldville à Stanleyville constitue le seul parcours entièrement navigable du fleuve Congo et a connu une exploitation de grande envergure à l'époque coloniale : des bateaux-courriers, des vedettes montaient et remontaient le cours du fleuve avec des missions particulières.

Lomami Tchibamba décrit la belle aventure de l'« Eendracht » sur la surface de l'eau. Cette embarcation « royale » s'éloigne petit à petit de la tumultueuse ville de Léopoldville et offre un merveilleux spectacle.

« (...) Sur la terre ferme, rares se montrent les habitations des hommes ; une solitude altière se prélassait en s'étirant comme si elle avançait de concert avec « Eendracht » imperturbable. » (Ng, 50).

Son plein élan sur le fleuve Congo pique à vif la curiosité de découvrir le fleuve même. A cet effet, parlant du fleuve Congo, Caputo Robert déclare : « The Congo river system is a crucial commercial and communications lifeline for people of Equatorial Africa. »³³

Encyclopedia of Africa, South of the Sahara à son tour fait l'apologie du fleuve Congo: « The Zaïre (Congo) River is the most prominent geographical feature of the country, serving in large part to demarcate four distinct biogeographical regions. »³⁴

Aussi bien que le fleuve, le bateau Eendracht revêt une importance non négligeable. Eendracht, en flamand signifie « l'union ».

³³ Caputo, 1991 : 20

³⁴ Encyclopedia of Africa, South of the Sahara, 1984 : 396

Ceci rappelle fort bien la devise : « L'union fait la force » du Royaume de Belgique. Cette devise est celle dont s'est servi maintes fois le peuple congolais pour justifier certains comportements frisant la barbarie.

C'est le cas, à titre d'exemple, de violentes destructions aux premières heures de l'indépendance, occasionnées par les soldats de la Force Publique mécontents du *statu quo* dans l'armée. Pareille violence équivaldrait à certains égards aux tumultes des « Evolués » de Léopoldville qui voulaient obtenir : « l'eupéanisation complète de la fameuse loi de leur statut par le Grand Bwana de Kalina (*le boula-matari*). » (Ng, 55).

Assurément, le paquebot joint tous les points vitaux le long du fleuve : partant de Stanley Pool, il atteint Tchumbiri, Bolobo, Lukolela, Linanga, Lisala... Coquilathville...enfin Stanleyville.

Pualo, renchérit *Ngemena* :

Il allait pouvoir débarquer à l'escale de Lisala d'où partaient régulièrement les camions de la COTONCO vers Libenge via Businga, Karawa et Ngemena. Au Service du Personnel de Gougal (à Léopoldville) où il était allé retirer ses titres de voyage, il fit consigner l'itinéraire ci-dessus sur sa feuille de route officielle. (Ng, 28).

Non seulement, Eendracht dessert ces lieux, mais aussi il les rend proches les uns des autres ; comme pour les unir et ne faire qu'un seul point. Tout compte fait, la navigation de ce bateau sur le fleuve Congo est à aligner dans le rang de nombreux aspects positifs de la colonisation. Dans le fond, ce mouvement de monter et remonter le fleuve influence largement la vie sociale du peuple congolais.

C'est ce qui s'appelle le désenclavement d'une localité ou d'une province. Voilà un autre rôle positif joué par Eendracht. Dans la même lancée, Lomami Tchibamba fait découvrir tout un marché ambulant se déroulant sur le fleuve et autour du paquebot en mouvance vers la ville de Stanleyville (Kisangani).

De temps en temps, des pirogues chargées de denrées venaient droit au bateau. (...) Aussitôt éclataient des discussions tumultueuses entre bateliers, passagers et piroguiers ; un marché flottant tout en chamaillerie s'animait alors, agrémenté d'éclaboussement d'écume, et de jets de vapeur brûlants giclant de l'étrave du bateau...Eendracht ne ralentissait pas son allure de croisière malgré l'essaim de pirogues virevoltant à tribord et à bâbord (...). Intéressés, tous les passagers s'agglutinaient sur le bastingage du pont supérieur pour contempler ces spectacles hauts en couleurs exotiques. (Ng, 50)

Le bateau traduit fort bien le niveau technologique atteint par le monde européen. Assurément, il est un géant sur le fleuve en train de dompter tout le pouvoir aquatique. Ce phénomène est si important qu'il dépasse tout entendement humain. Par ceci, le mot, colonisation, est utilisé à juste titre. Elle est aussi morale que matérielle.

Dans une certaine mesure, l'extrait ci-haut nous décrit la notoriété et la supériorité dont jouit le bateau Eendracht par rapport à toutes les autres embarcations connues jusqu'alors. Dans le domaine pratique, il remplacerait la pirogue qui, *in illo tempore*, rencontrait beaucoup de difficultés à effectuer de longues ramées.

Une fois de plus, ce pas évolutif n'a pas laissé indifférent le capitaine du bateau. S'adressant toujours à l'intellectuel-évolué, commis de première classe, dans la dunette de pilotage, il s'exprime sur un ton manifestement coléreux. Disons qu'il vient incidemment d'être troublé dans sa quiétude au moment où toute son attention était focalisée sur le gouvernail.

L'évolution ne fait pas des bonds : elle marche lentement tout en produisant fraction par fraction, les éléments de la civilisation. Votre pirogue, poursuit le capitaine du bateau, à vous autre est demeurée toujours dans le même état rudimentaire où vos ancêtres l'avaient tronçonnée et creusée. Et tout évolués que vous êtes devenus, vous ne montrez aucune capacité de la modifier. Tandis que nous, d'une génération à une autre, avons amélioré et continuons à perfectionner le sommaire radeau de nos aïeux : il est devenu aujourd'hui une grande maison et même un village qui marche sur le fleuve. (Ng, 45).

Ce qui est sûr est que le montage de ce géant est le résultat d'un travail ardu et de longue haleine. Chose traduite encore une fois par le capitaine du bateau lors de l'échauffourée avec Pualo, qui réclamait une place dans la cabine de troisième classe-pont pour « évolués ». Il poursuit :

« Tu t'es fourré dans les bureaux de *Kalina* (*boula-matari*) pour te vanter d'être un commis de l'Etat, comme ça tu pourras exiger le droit de voyager dans les cabines réservées aux Européens à bord de nos bateaux. » (Ng, 43).

Aussi est-il vrai que la mutation ou le brassage de la population dans cette partie de la République du Congo, est à inscrire dans cette colonne de la réussite due à l'apport de ce géant, l'Eendracht.

Lomami Tchibamba a reconnu la force créatrice du Colon à travers cette grande réalisation. Et les choses vues dans une dimension comparative, l'Eendracht n'est nullement pas différent du paquebot, le « Colombie » dont parle Joseph Zobel dans : *Quand la neige aura fondu*.

« Ce paquebot, le Colombie, assurait la liaison entre Fort-de-France, en Martinique et le Havre, en France. En ce jour pluvieux de décembre, il y avait à son bord beaucoup de Blancs, des fonctionnaires coloniaux et des Nègres de Martinique et Guadeloupe.»³⁵

Au fait, le « Colombie », c'est l'autre Eendracht grandeur nature. Il est fort bien son image et son ambiance. Ce que Joseph Zobel avance à propos de la vie au sein du bateau est la suite de ce qu'Eendracht connaît.

Ce fut un peu comme le bal doudou du bord. Même les passagers de première classe, avec leurs dames s'y rendaient sous le couvert du petit air affranchi des gens très bien qui peuvent danser dans la rue à l'occasion d'une fête nationale. C'était bon d'emporter ainsi avec soi les résonances les plus chaudes et les plus claires des Antilles au fur et à mesure que le bateau s'approchait de l'Europe.³⁶

Tel est le reflet de la vie à l'intérieur de Colombie dont Eendracht n'a rien à envier. « Eendracht, c'est tout un monde, c'est toute une vie transplantée dans un bateau mouvant sur la mer ». (Ng, 56).

Cette mer, la mer qu'Abdoulaye Sadjì appelle : « la chose immense et bleue »³⁷, lorsque la petite Maïmouna la découvre pour la toute première fois en se rendant à Dakar. En effet, cette mystérieuse mer a déjà été domptée par le savoir-faire des Colons. Le devoir de l'impérial « Eendracht » n'est rien d'autre que celui de va-et-vient le long du fleuve Congo selon les zones navigables.

³⁵ Zobel, 1979 : 9

³⁶ *Ibid.*, 1979 : 11

³⁷ Sadjì, 1958 : 34

Le départ de Pualo pour Libenge en passant par Ngemena serait un fait quasi impossible sans l'usage de l'Eendracht. Parfois, étant à son bord, on semble oublier comme Pualo, tous les sacrifices consentis pour son montage, toutes ces transformations de la formule du mathématicien, physicien grec Archimède vers quelque chose de concret.

En effet, le condensé de la formule se trouve consigné dans l'ouvrage *Archimède* de C. Dikshoorn. Rapportant la découverte du mathématicien, physicien, il déclare ce qui suit à propos de « Floating Bodies » :

« Of solids one which is lighter than the fluid, when thrown into the fluid, will sink down until a volume of the fluid equal to the volume of the immersed portion has the same weight as the whole solid. »³⁸

En définitive, ceci voudrait dire : « Un corps solide est plus léger que le liquide, quand plongé dans le même liquide, il coule en profondeur jusqu'à ce qu'un volume du liquide égale au volume de la portion immergée, fasse en sorte qu'il flotte. »

C'est cela, la grande préoccupation de Pualo qui, oubliant tous les sacrifices consentis par l'homme blanc pour la réalisation de ce chef d'œuvre, s'empressait à prendre place à bord ; mais surtout à réclamer une place dans la troisième classe : cabine pour « évolués ». Naturellement, il a été rappelé à l'ordre. « C'est toi même qui as exigé de voyager en cabine de luxe ! » (Ng, 43).

Quant au capitaine, c'est un officier supérieur blanc avec qui Pualo avait eu des démêlées à propos de sa feuille de route (pour « évolué » de Léopoldville).

A ce propos, Pualo s'est rendu dans la dunette du capitaine espérant obtenir gain de cause, vu que le « capita » des manœuvres du bord, Mbenga, ne pouvait pas lui offrir une place conformément à son rang.

³⁸ Dikshoorn : 1987, 376

L'hostilité entre Congolais « évolués » et « non-évolués », c'est à dire entre indigènes, est évidente. Le rapport entre eux est fondé sur les querelles, les brouilles, les interminables conflits. Cette dichotomie est traduite dans *Ngemena*.

Le narrateur explicite le manque d'harmonie entre Pualo et le « capita » Mbenga : le chef de manœuvre à bord de l'Eendracht. Pour mieux comprendre le récit de cette brouille, voyons un peu ce que l'auteur avance à propos du « statut de l'indigénat » vers le statut d'évolué :

C'est toute une école polytechnique, d'une étonnante civilisation européenne qu'il fallait satisfaire pour être immatriculé et enregistré au fichier du « Statut des évolués », pour sortir enfin de cet humiliant statut de l'indigénat. Aussi les intellectuels qui aspiraient à vivre dans la communauté des Européens devaient-ils commencer par se dépouiller de tout jusqu'aux caractéristiques ataviques de leur race et renier les coutumes de leurs sociétés originelles ; de plus ils devaient être indemnes de toute maladie même de gales, de plaies, de cheveux mal peignés ou mal coiffés. (Ng, 20).

Lomami ne s'empêche nullement pas de décrire cette lutte intestine entre indigènes en des termes mi-voilés. Au fait, les « évolués » sont victimes d'une haine viscérale de la part des autres « non évolués ». Ceux-ci découvrent chez les autres toutes les potentialités requises pour exercer, dans un avenir proche ou lointain, les travaux intellectuels moins répugnants et vivement enviés. L'expression « évolué » donne à plus d'un titre une dose de supériorité au concerné. Toute la communauté noire ou blanche, de ce temps-là, le savait très bien.

Malheureusement, dans la dunette du capitaine, la froideur de l'accueil tournera très vite en une bagarre dans laquelle Pualo sera réduit à sa plus simple expression. Il sera contraint de quitter le lieu sous la poussée des coups du vaillant capitaine. Enfin de compte, malgré sa qualité d'évolué de Léopoldville, Mopodime passe ce voyage dans les pires conditions.

Peu avant que l'Eendracht ne lève l'ancre, voici « l'ambiance » sur le quai :
«Le couple Pualo place quelques effets de première nécessité constitués de matelas, chaise longue, malles etc. en attendant la clé de la cabine de troisième classe-pont pour « évolués », classe à laquelle il avait droit et un droit officiel marqué noir sur blanc sur sa feuille de route administrative.» (Ng, 33).

L'Eendracht, il fut un moyen par lequel transparaît le fond de toute la brouille entre les Colonisés.

Au soir de ce jour dans un bruit très strident, le géant quitte le port et s'éloigne des barges, grues, entrepôts et le quai où étaient amassés des indigènes de toutes catégories. Le tout se transforme au loin en points lumineux pour s'anéantir dans les ténèbres.

C'est bel et bien le départ de l'Eendracht qui amène l'évolué de Léopoldville vers Libenge en passant par Lisala, Bandaka et Ngemena, tout en ouvrant une nouvelle épopée sur le fleuve Congo.

University of Cape Town

3. MISSION CIVILISATRICE DE L'OCCIDENT

Le déplacement des Occidentaux vers l'Afrique se résumait aux rôles que ceux-ci entendaient jouer dans cette partie du monde. Pour l'heure, il ressort que « exploiter » le sous-sol, « civiliser » le peuple qui a longtemps vécu dans des conditions inhumaines, inimaginables étaient parmi les préoccupations nobles de la métropole, des Colons. Toutefois, le principal but fut de sortir ce peuple ruiné par des us, des coutumes et des traditions réfractaires de sa misère noire, due au manque d'un quelconque savoir-faire.

Dans le but de retracer la mission des Colons, Lomami Tchibamba refixe les points :

Pour être équitable, soulignons que dans notre « imagerie » de la population coloniale, nous n'affirmons pas que tous les coloniaux sans exception se comportaient en négrophobes vis-à-vis des indigènes, ni qu'à tout bout de champ nous indigènes ne connaissions que de la fêrûle. Non, nous ne versons pas dans une telle outrance. Car il existait bel et bien un certain nombre de coloniaux intègres, justes, sociables et affables, d'abord sympathiques et vraiment fraternels, point du tout formalistes, ni pointilleux.
(Ng, 23).

Au-delà de tous les propos « anti-coloniaux » parsemés dans l'ouvrage, la mission de « civiliser » aussi noble que bienfaitrice émerge comme un point lumineux dans une obscurité totale. La léthargie du peuple négro-africain a si lourdement pesé sur le continent qu'elle a charrié des conséquences néfastes pour l'avenir de cette partie du monde. En vue de mieux légaliser la présence coloniale en Afrique, un ancien président de la République française brave tous les événements et explique : « Mais en fait si vous jetez à terre le mot de civilisation, si vous minez, si vous sapez cette notion, au nom de quoi pourrions-nous justifier notre présence dans les colonies ? »³⁹

Ensuite voulant bien rendre explicite la mission occidentale en Afrique, le président Pierre Doumer poursuit :

³⁹ Dans 25 romans clés de la littérature Négro-Africaine, 1981 : 6.

Il ne faut pas que dans le mot de civilisation vous fassiez passer la notion de relativisme culturel, parce que nous ne pourrions plus justifier notre action en Indochine ou en Afrique Noire ; il faut que ce mot de civilisation reste comme un absolu et non pas que quelque chose de relatif et cela parce qu'il y va de la présence française dans les colonies françaises.⁴⁰

Voilà la teneur du mot « civilisation », d'après la terminologie occidentale. Cette idée rejoint absolument celle de Lomami Tchibamba qui qualifie le Colon de : « Tuteur chargé de la mission de civiliser » (Ng, 24) ou mieux un pater familias avec « la badine » et « du pain ».

En effet, une autre deuxième mission ressort de cet extrait de *Ngemena* : « Ils (les Colons) s'employaient efficacement à consolider l'autorité coloniale et à nous faire voir comme un idéal le régime de l'indigénat. » (Ng, 24).

Ces missions réunies ont apporté un résultat que Lomami qualifie de positif. Celle-ci consiste en ceci : la naissance des « Jeunes Nations africaines englobant les tribus naguère disparates et souvent en lutte pour la domination de territoires convoités. (Ng, 25).

En faisant une rétrospective historique, la conférence de Berlin de novembre 1884 en février 1885 contraint l'Afrique à un partage entre les grandes puissances d'alors. Par cette division, le Royaume de Belgique pèse fort dans le partage et obtient officiellement la partie correspondant à la République du Congo. Ajoutons que la Belgique lorgnait le Congo bien avant la période de la Conférence Géographique de Bruxelles. Et de ce fait, les historiens les plus avisés ont noté qu'il y a eu une multiplication des missions entretenues par le seul roi Léopold II à destination de ce pays. Toujours est-il que les raisons demeurent aussi fondamentales que celles élucidées dans *Ngemena*.

Ces nombreux voyages de conquête étaient l'œuvre des missionnaires « évangélistes ». A Lomami d'ajouter « Ceux-ci remplissaient très bien leur rôle partant de cela, il se produit une ouverture psychologique instinctivement refusée aux officiels de *boula-matari* (...). » (Ng, 24).

⁴⁰ Paul Doumer, président de la République française de 1917 à 1920 cité par Aimé Césaire dans : *Numéro spécial sur le congrès de Paris* No 8/9/10, juin-novembre, 1956.

Le roi Léopold II avait fait de ce territoire un bien personnel et privé, jusqu'en 1906 ; année pendant laquelle il cède malgré lui son E.I.C. (Etat Indépendant du Congo) au gouvernement belge.

Des sources concordantes et dignes de foi indiquent que la dette du roi dont le gros servait aux investissements de l'Etat Indépendant du Congo, avait atteint des proportions inquiétantes. Acculé, le roi lâche l'E.I.C. au profit du gouvernement belge, qui prend les rennes de l'organisation et débaptise le pays qui devient le Congo belge. Le gouvernement, par le truchement du ministère des colonies, s'emploie à civiliser la contrée sans atermoiement.

« L'évolution marche lentement tout en produisant, fraction par fraction, les éléments de la civilisation. » (Ng, 47).

Selon *Encyclopedia of Africa*, « peu avant l'indépendance, le Congo était le seul pays de l'Afrique noire sub-saharienne regorgeant des infrastructures d'un pays en plein essor. »⁴¹

Ainsi après avoir connu, bien sûr, quelques bavures du temps de l'E.I.C. (Etat Indépendant du Congo, une propriété personnelle du roi Léopold II), la mission civilisatrice a poursuivi son cours normal. En dépit de cela, tout concourt à la même motivation de la présence étrangère sur le continent africain. Cette présence aurait-elle apporté seulement des méfaits, comme l'ont prétendu plusieurs chroniqueurs ?

A coup sûr, ceux-ci n'ont pas, du reste, hésité à faire le procès du colonialisme. Dans les premières pages, Lomami attaque vivement le résultat de la mission coloniale à travers cette image :

Considérant tout ceci, nous nous rangeons à côté de la sagesse méfiante qui renseigne que rares sont des gens qui savoureraient avec délice une bouchée d'arachides broyées ensemble avec quelques graines pourries et amères. Les souvenirs laissés par les Coloniaux dans notre pays sont tellement contradictoires, voire embrouillés, que pour avoir une vision nette et positive, il faudrait le concours d'un courageux parti pris, lequel aurait d'ailleurs beaucoup de mal à arbitrer d'ailleurs impartialement l'affrontement entre le réalisme et la bonne foi, entre le manque de franchise et la réticence, entre l'ambiguïté, le faux-fuyant, et l'expérience vécue. (Ng, 25).

Tout compte fait, les premières pages de *Ngemena* semblent pamphlétaires. Le lecteur lirait aux premiers abords un récit moins tendre à l'égard du Colon.

⁴¹ Middleton, 396-397

Au fil de la lecture, il appartient au lecteur d'analyser minutieusement les faits et de comprendre que la mission coloniale regorge aussi des aspects positifs. Ceci étant, en répondant aux pourquoi et aux comment des événements, la version vraie des choses se dessine et s'impose. L'important, pour nous, demeure cette bonne manière de *Ngemena* de soupeser les méfaits et bienfaits de l'épopée coloniale.

Une pareille analyse équivaudrait à ce que Jacques de Lacretelle a déclaré dans *Silbermann* : « Souvent, il faut savoir briser sa coquille »⁴². Effectivement, « briser la coquille » signifierait tout simplement : ouvrir les autres dimensions de l'intelligence pour être en mesure d'inventer ; au cas échéant, faire disparaître la misère noire dans laquelle croupit le peuple africain en général ; en particulier le Congolais (dont le niveau de vie est au plus bas point, au seuil de l'intolérable).

Dans *O pays mon beau peuple* de Sembene Ousmane, celui-ci corrobore la thèse à propos de la misère vécue en Afrique noire par les Autochtones ; Et Lomami, à son tour, décrit une misère similaire vécue dans « *Ngemena des indigènes* ».

Oumar Faye, dès son retour de la France, se rend dans un village au Sénégal afin de demander la permission d'exploiter la terre. Il est reçu par la mère d'Itylima : une dame prématurément vieille à cause de durs travaux champêtres. Son corps est totalement buriné par de sacrifices consentis dans l'unique but de nouer les deux bouts.

Après avoir considéré la misère noire dans laquelle se plonge son hôte, la mère d'Itylima, Oumar Faye s'exclame : « Si un jour nous arrivons à sortir de cette ignorance, nous rirons de nous-mêmes. Pour le moment, il n'y a rien à faire. Mais devant la famine, nous comprendrons. »⁴³

L'Afrique est encore au stade de négociation pour son autosuffisance alimentaire. Cette étape n'est pas encore passée pour qu'elle prétende à d'autres luttes plus âpres que la première. Ainsi, il serait plus prétentieux d'envisager maintenant d'autres dimensions de luttes qui sont, à notre humble avis, superflues.

⁴² Jacques de Lacretelle (1936 : 98).

⁴³ Sembene 1975: 105.

C'est aussi l'idée de Faye, le héros de Sembene Ousmane. Toute sa préoccupation est de remettre en état les rizières abandonnées, rendre utiles tous les marécages de sa localité pour relancer enfin de compte l'agriculture.

Malheureusement, des conflits intrinsèques (entre indigènes) ont détourné l'attention des paysans qui trouvent que Faye est manifestement un traître.

Ces faits traduisent un tout petit peu les difficultés auxquelles était exposée la grande mission des Occidentaux. Si entre eux, les indigènes ne se mettent pas au même diapason, comment serait le degré de relation entre l'indigène et l'homme blanc ?

Probablement, cette relation sera en proie aux multiples controverses.

La relation difficile entre Colon et Colonisé pouvait compromettre la délicate mission occidentale. Lomami agréé la thèse ci-haut et présente une des raisons :

En attendant de connaître le regrettable dénouement du voyage nécessité par ce congé qui se termina en queue de poisson, accompagnons l'intempestif commis de Gougal dès son embarquement à Kinshasa jusqu'à son passage à Lisala, son arrivée à Gemena-Cotonco, sa comparution à Gemena-Territoire, et sa totale mise sous séquestre « par mesure préventive (...) ». (Ng, 22).

Autant que cela se passe à Ngemena autant que cela se passe ailleurs mais sous une nouvelle variante.

Hubert de Leusse dans *Heurts et malheurs d'une rencontre, Afrique Occident* parle d'une « hécatombe » dans un village après l'abandon des travaux de terre, résultat direct d'une rencontre où tout le monde voudrait aspirer à une liberté, une indépendance totale à la manière des indigènes congolais dans *Ngemena*. Ci-dessous l'opinion de Leusse :

Et tout était assez différent de ce que j'avais connu. C'était Samakoro, mais les hommes et les femmes valides étaient moins nombreux qu'à l'époque où je l'avais quitté...Et c'est pourquoi, sans doute, dans ce gros village, les paillotes ne se pressaient plus aussi nombreuses que jadis ; elles ne s'entassaient plus les unes contre les autres ; c'était maintenant un village à demi abandonné. ⁴⁴

Le résultat ci-dessus de Samakoro est l'image de la désolation de Ngemena dans un avenir lointain à l'échec éventuel de la mission occidentale.

⁴⁴ De Leusse, 1981 : 72

Dans Ngemena, la mission civilisatrice part de cette naissance du statut des évolués que nous avons suffisamment commenté. Néanmoins, la finalité de cette partie est de sortir le Nègre de la médiocrité et voir se tracer les contours de la civilisation par excellence, apothéose d'une colonisation humaniste dominée par la justice distributive. En attendant l'accomplissement total de la mission, tous les intellectuels ou semi-intellectuels, les « mindele ndombe » (les Noirs imitant les Blancs) se battaient au portillon de l'école de transformation.

Aussi dirait-on, pour revenir au vocable « évolué », que celui-ci était pourvu d'une certaine vertu de « Sésame-ouvre-toi » ; à peine prononcé, les bénéficiaires formulaient l'espoir de voir ipso facto, les attitudes changer à leurs égards.

Pour clore ce point du chapitre, nous nous servirons de deux idées de René Maran et Sembene Ousmane. Tous deux ont mené une bonne partie de leur vie en Europe et ont été témoins du résultat d'un travail âpre, de longue haleine.

Le premier, après avoir soupesé les différentes réalisations, s'exprime en ces termes : « Les Blancs n'étaient sûrement pas des gens comme tout le monde. Ils connaissaient tout et plus encore. Chaque jour abondait, du reste, en preuves nouvelles. Les uns apportaient de France de bien étranges machines... »⁴⁵

Dans la même lancée et dans des circonstances quasi analogues, Ousmane Sembene ajoute : « Les métropolitains ont mis trois siècles pour faire ce qu'ils ont fait chez eux. J'ai l'impression qu'à nous, il faudrait cinquante pour les dépasser. »⁴⁶

Tout compte fait, la grande machine de la civilisation est en pleine marche ; les écueils ne manqueront pas. Quelle que soit la longueur de temps, les résultats seront palpables.

⁴⁵ *Marran, 1921 : 38-40*

⁴⁶ *Ibid., 1975, 59*

4. LE RAPPORT BLANC-NEGRE

Avant d'examiner en profondeur l'aspect du rapport entre les deux types d'hommes, voyons d'abord ce que nous dit Lomami à propos du profil de l'un et de l'autre dans cette période de pré-indépendance.

Dans le roman, le Nègre du Congo belge reflète l'image d'une personne plus déclassée, encore que le Noir de l'Afrique occidentale : « parce que lamentablement complexé, vis-à-vis du régime de l'indigénat. Il vivait dans la religion de la blancolâtrie » (Ng, 100).

Ceci revient à dire que le Noir manifestait une peur « bleue » devant l'homme blanc quel qu'il soit ; Lomami ajoute : « N'importe quel premier venu, de race blanche se targuant du rôle de tuteur chargé de la mission de civiliser. » (Ng, 24).

Par ailleurs, toutes les visites de la veille du départ de Pualo, augurent un parcours vers Ngemena plein de ronces et d'épines. Naturellement, « l'évolué » de Léopoldville est un personnage dangereux, fauteur de troubles, surtout quand il se rend en provinces.

A ce propos Lomami dit ce qui suit : « L'assistance critique l'imprudence de ce commis de première classe qui semblait inconscient de la précaire garantie de sa médiocre condition d'évolué de Léopoldville mal vu. » (Ng, 35).

Que de paroles fusent de partout, à la veille de l'embarcation de Pualo pour démontrer l'intransigeance du Colon dans l'arrière pays.

Ce fut ainsi que les intellectuels de la capitale se taillèrent une très mauvaise réputation dans toutes les provinces de la colonie du Congo belge (...). Aux agglomérations des centres de l'intérieur du pays, les indigènes de n'importe quelle classe ne se mêlaient jamais des dissensions qui enflévrèrent leurs congénères de Léopoldville, qualifiés d'écervelés Kinois rejetons d'une certaine population flottante (Ng, 21).

Ainsi les indigènes de l'intérieur étaient bien protégés par les missionnaires catholiques ou protestants blancs. Lomami les appellent les « bons monpères » (Ng, 22) qui s'employaient à chasser avec de l'eau bénite les démons, ennemis de la civilisation.

Effectivement, Léopoldville demeurait une ville où la peur du Colon s'émoussait suite aux innombrables harangues des politiciens et pseudo-politiciens de l'époque. Les énervements, pour un rien, atteignaient parfois un certain degré de débordement incontrôlable. Et toute une cohue de gens se déversait dans la rue réclamant à cor et à cri des choses et des droits. Cette épreuve de force musculaire a été plus d'une fois, une machine destructrice du tissu économique du pays.

Pour Fanon :

Cette faute est imputable aux élites des pays colonisés ; [selon l'expression même de Fanon], ce sont des esclaves affranchis qui sont à la tête du mouvement, finissent par produire un ersatz de combat. Ils utilisent l'esclavage de leurs frères (...). Ils brandissent la menace d'une mobilisation de masse comme l'arme défensive (...). Il se trouve évidemment, au sein de ces partis politiques, parmi les cadres, des révolutionnaires qui tournent délibérément le dos à la farce de l'indépendance nationale.

⁴⁷

En revanche, pour le narrateur, le portrait du Colon correspond à cet homme que les indigènes prennent pour un surhomme, bien plus le vénèrent comme un dieu infaillible investi de tous les droits découlant de la suprême volonté de Dieu, le Père tout puissant. C'est bien lui, qui est porteur du flambeau de la civilisation, par excellence.

Une autre image du Colon est celle présentée par les missionnaires catholiques et protestants, à qui revenait de droit, le devoir d'évangéliser l'espace colonial. Cependant, pour ceux-ci, le champ d'exploitation demeure l'arrière pays où se traduit un respect inconditionnel de la politique coloniale.

« Les bons monpères exaltaient la servilité chrétienne pour échapper aux griffes de Lucifer, et recommandaient la soumission inconditionnelle au *boula matari*. » (Ng, 22).

En revenant au rapport entre le Colon et le Colonisé, nous pourrions dire qu'il est de prime abord en « dents de scie ».

⁴⁷ *Ibidem* : 98, 99

Ceci revient à dire que par moment, il est très tendu, à l'autre moment très flexible. Tout dépend du temps et des circonstances.

A Ngemena, Pualo s'imagine les scènes de ce genre. Voilà qu'à la descente il devient à la fois curieux et anxieux. (Ng, 52).

A cet égard, nous avons subdivisé le récit en trois grandes étapes : les préparatifs, le départ et l'arrivée.

Et à chaque étape, nous ferons correspondre le degré de relation entre Colon – Colonisé.

A. Aux préparatifs

La tension est ascendante, étant donné que les préparatifs commencent. Le récit correspondant à cela, se déroule au cœur même de la ville de Léopoldville. Cette métropole est connue comme un point chaud de la République du Congo.

Le jour du départ venu, Pualo reçoit la visite de ses innombrables amis. La similitude demeure dans les propos adressés à notre héros concernant son déplacement vers Libenge.

Il ressort de l'avis unanime que ce voyage vers le Congo profond est parsemé d'embûches. Renoncer à un déplacement dont l'aboutissement lui apportera malheurs et désolations est le souhait de tous ses hôtes. Néanmoins, ce dernier se trouve hésitant :

Le jour même de son départ, Pualo fut littéralement assailli de conseils démoralisants serinés par ses collègues commis de Gougal venus aux derniers bavardages amicaux accompagnés ou plutôt arrosés de quelques bouteilles de « Beck's Beer » en signe d'adieux ou d'au revoir (la première expression devait l'emporter) (Ng, 28).

Tous ces « fameux » conseils renforcent l'idée de manque d'harmonie, de franche collaboration entre les Colon et Colonisé. Etre en faveur du voyage, équivaut à accepter toutes les conséquences qui en découleront. Le contraire équivaudrait à une provocation pure et simple du *boula matari*, laquelle apporterait de la guigne. Entre le mal et le pire : Pualo choisit le mal en acceptant de se lancer dans une aventure vers l'inconnu.

En substance, telles sont les raisons évoquées par ses collègues commis de Gougal en vue de contrecarrer le voyage vers Libenge :

-Dans l'intérieur du pays, les rapports entre Européens et Indigènes ne sont pas au beau fixe.

-Toute la race blanche ainsi que la race jaune sont très mal disposées à l'égard des intellectuels venant de Léopoldville ; surtout à l'égard de petits rédacteurs, qui s'emploient à débiter même les futilités du Congo profond. (Ng, 30).

A ces mots, P. Mopodime voudrait annuler le déplacement afin de passer son congé dans la ville de Léopoldville. Toutefois, il évitera encore de présenter son ticket à *boula matari* pour un quelconque remboursement d'argent. Cet acte pourrait être passible d'une peine.

B. Au départ

Le jour « J », après un sérieux remue-ménage sur le quai, Pualo ne reçoit aucun « Honneur » dû à son rang d'évolué de Léopoldville. Et pourtant, ce statut d'évolué est notamment confirmé par la feuille de route ainsi que par la plaque dorée des armoiries impériales «l'union fait la force » accrochées à son casque colonial.

Cet évolué de Léopoldville subira les pires sorts sur le navire en partance pour Libenge. L'accrochage avec le responsable numéro un du bateau annonce un rapport malsain avec le représentant de *boula matari* sur le même bateau. Dans la foulée, il recevra des coups de poings pour avoir réclamé quelques-uns de ses droits (sur le navire).

Selon le capitaine de l'Eendracht : « A bord de ce bateau, point de cabine de troisième pour des fumistes commis de l'Etat de n'importe quelle classe » (Ng, 40).

Le contact avec le capitaine est si mauvais qu'il se termine par une bonne bagarre dans la dunette de commande, d'où Pualo sortira honteux et confus. Il est aussi à noter qu'à bord de ce même navire, aucun évolué n'a été dignement traité. Cela est plus imputable au *capita* de bord qu'au capitaine de l'Eendracht ; au fait, *capita* Mbenga est très allergique au vocable « évolué ».

Un peu plus loin, Lomami nous parle de l'accueil froid subi par un couple dont le mari est Noir :

Un honorable immatriculé promu colon ; la femme : une mulâtresse reconnue et de statut belge. En principe, le couple, selon *Ngemena* devrait voyager en seconde classe parmi les Coloniaux. Mais *Capita* Mbenga s'y oppose et ouvre l'accès à cette cabine à la femme, seule, qui restera séparée de son mari tout au long du voyage. (*Ng*, 38).

Serait-ce au nom du capitaine que le fameux *capita* agit de la sorte? La réponse à celle-ci constitue un mystère d'autant plus que le narrateur ne souligne nullement pas cet aspect de choses.

Toutefois, il est clair que le *capita* s'est décidé à mettre mal à l'aise tout indigène ayant la fameuse étiquette d'évolué. Il trahit son maître, le capitaine ; en plus, il lui fait endosser une responsabilité lourde de conséquence et fait subir aux indigènes un pire sort, presque impardonnable dans l'avenir.

Pendant la période coloniale, les indigènes manifestaient entre eux de la hargne, de la rancœur jusqu'à atteindre l'intolérance. Ainsi, force est de croire que le conflit est à deux niveaux : Au premier, il oppose les indigènes entre eux et au deuxième, entre les Colons et les Colonisés.

C. A l'arrivée

Presque huit jours après, l'Eendracht accoste à Lisala. C'est dans cette ville que Pualo se résout de porter la démêlée au chef de territoire ; avec comme chef d'accusation : « refus volontaire du capitaine et de son *capita* de bord de le traiter en tant qu'évolué de Léopoldville à bord du navire. » (*Ng*, 53).

Pualo ne se laisse pas facilement vaincre. Sitôt arrivé, il s'en va à la reconquête de ses droits.

Ses effets débarqués et déposés au hangar de transitaires sous la garde de sa femme, Pualo Mopodime se rendit au territoire, tout en invoquant avec ferveur du fond du cœur la protection et l'immunité qu'étaient censés lui conférer la feuille de route et l'important écusson consacré par les armoiries du Royaume de Belgique, Mère – Patrie, souveraine tutrice des indigènes. (*Ng*, 53).

Les relations deviennent très tendues, Pualo voit dans cette affaire la complicité de son frère nègre.

Tout commence par une bonne entrevue entre le chef de territoire et Pualo Mopodime. D'ailleurs, le premier lui offre un logement temporaire ; une belle occasion de demeurer à la « boyerie » de la case de passage pour fonctionnaires de la colonie dans la concession de l'Etat ; cela, en attendant la suite du voyage. Cette « boyerie », affirme le narrateur, n'est point une pièce quelconque. Elle est : « une maison spacieuse, inoccupée et dépourvue de mobilier. » (Ng, 63). « C'est un endroit où n'importe quel brillant domestique, même le plus ancien et le plus apprécié ne pouvait passer seulement une nuit » (Ng, 57).

Néanmoins, ce privilège devrait recevoir l'aval du commissaire de police de la bourgade de Lisala, monsieur Von Lörrach Otto-Fritz. Le commissaire de police rabroue le commis de Léopoldville en lui tenant un langage frisant les injures que voici : « Mécaque, yaka awa sasapi (Macaque, venez ici vite !) , ch' m'en fous des éfoloués de Léopoldville, moi, ce sont tous des basenzi, les éfoloués de Léopoldville, des indisciplinés, des bons-à-rien...Je fais t'apprendre à éfoluer à Lisala à partir d'aujourd'hui. » (Ng, 60).

Ce sont les propos du commissaire de police (compolice pour les indigènes) de Lisala, Von Lörrach.

Ce fait reflète, à coup sûr, le rapport assez tendu entre le Colon et le Colonisé. Par tout ceci, nous dirons que la situation devient encore plus chaude quand il s'agit du Colonisé-évolué de Léopoldville. Assurément les contacts entre les uns et les autres ne sont pas au beau fixe. A analyser la dure intervention du commissaire de police, le statut d'évolué est un fait trop controversé. Il est à la base de beaucoup de problèmes retracés dans *Ngemena*.

5. LA NOTION GREGAIRE

Le mot « grégaire » selon *le dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* proviendrait du latin : *grex – gregis*⁴⁸ et signifierait un troupeau.

En rapport avec le roman, Lomami insiste fortement sur la conjugaison de force des indigènes dans le but de revendiquer l'une ou l'autre chose, l'un ou l'autre soi-disant avantage ou encore protester quand on est enclin à être injuste envers eux. Néanmoins, à certains égards, les mêmes indigènes se retrouvent divisés sur un autre point : notre attention soutenue sera focalisée aussi sur la naissance intempestive des groupes dits de pression; leurs impacts positifs ou négatifs sur l'évolution de la situation coloniale en cette période de pré-indépendance.

Forcément, les éléments de l'ensemble (les piliers et la grande masse) sont des indigènes venus de toutes parts, issus de toutes couches sociales. Ceux-ci ont passé le plus clair de leur temps dans la ville de Léopoldville et dans les bourgades où Pualo a fait escale en partance pour Libenge.

Dans les premiers temps, l'ouvrage revient sur les noms des « moralisateurs » ou mieux « démoralisateurs » (selon l'expression du livre) que voici :

- Tapioca Akonzi, clerc-écrivain dans la société de construction « Trabeka » à Léopoldville.
 - Eliezer Gibbon Mpauni, commis de troisième classe aux Services postaux.
 - Putulu Canif Jean de Nivelles, écrivain au Bureau de la cité Indigène.
 - Kamwala Adrien, commis aux affaires économiques.
 - Lipapa Bokinga, simplement moniteur à l'école primaire de la mission catholique.
 - Kabata Aliboron, Maréza Jésus Pinto, auxiliaire des Travaux Publics.
- Et enfin, Wayawaya Macareux qui chronologiquement est le plus âgé de tous.
(Ng, 31).

Le rôle de ce groupe est perçu trop négativement par Lomami Tchibamba. Ils commencent par remettre en cause le projet de voyage de leur collègue, en alignant des arguments dénués de tout fondement.

⁴⁸ Paul Robert 1973 : 805

Ce long et périlleux voyage à l'intérieur du pays rapportera à l'intéressé selon l'avis unanime, une myriade d'ennuis. La raison majeure, même secondaire est contenue dans cet extrait :

Tu ferais mieux de passer tout aussi bien ton congé ici même, au lieu de te hasarder imprudemment dans un pays où les rapports entre Européens et Indigènes-évolués sont plein de risques...Et même des Libanais et des Portugais, tous sont mal disposés à l'égard des intellectuels venant de Léopoldville. (Ng, 28).

Au fait, cet extrait recommande la prudence. Et celle-ci consiste à décommander le déplacement qui apporterait de sérieux ennuis au commis de Gougal.

Pualo semble donner du fil à retordre à l'équipe de ses collègues, commis. Ses articles parsemés dans *La Voix du Congolais* lui ont apporté plus de malheurs que de bonheurs. L'occasion faisant le larron, « ses convives » évoquent les vieux et mauvais souvenirs liés aux martyrs de cet écrivassier. Ainsi voulant éveiller les consciences sur les martyrs endurés par Pualo, Putulu Canif Jean de Nivelles dit :

Chaque article rapporte à notre cher Pualo quelque dix ou quinze francs assortis de féroces coups de fouets quelques temps plus tard au Parquet Général. Telles sont les récompenses qu'a reçues l'émérite intellectuel Mopodime, en guise de l'admiration des agents de *boula matari* pour leur célèbre pupille qui sait écrire des articles comme monsieur Georges Caprasse (le rédacteur en chef du quotidien le courrier d'Afrique) (Ng, 30).

Certes, il est difficile d'accepter la combinaison de rôles de ce commis de Gougal dont les talents d'écrivain se sont réveillés dès sa tendre jeunesse. Comment ce Nègre, Pualo pourra-t-il parvenir à « pondre » des idées dans une revue de renom comme *La Voix du Congolais* ? De là est née la jalousie des Nègres de Léopoldville.

Et puis, l'arrière-pays est un espace imperméable aux Congolais de Léopoldville. La mauvaise réputation surtout des évolués de la capitale (Léopoldville) ne leur permet pas surtout de sillonner librement les provinces.

Toutefois, notons qu'en Afrique la notion de famille ou de société est perçue plus différemment que sous d'autres cieux. Ici (en Afrique donc), les membres de la famille, liés par le sang, fondent un groupe solide.

C'est la notion de la communauté qui prédomine, en contre partie, elle est moins ressentie ailleurs (Europe). C'est ce qui justifie l'arrivée massive des commis et de bien d'autres au domicile de Pualo à la veille et au jour du départ.

De ce fait, la température de la chaleur familiale a été évaluée aux heures fatidiques du départ pour Libenge, par la fréquentation assez exagérée du domicile de Pualo. Les différents commis débarquent chez leur confrère, commis de Gougal et lui font des ultimes recommandations.

Le narrateur rapporte que ces derniers bavardages amicaux sont arrosés de quelques bouteilles de « Beck's Beer », comme le veut la coutume africaine.

Soulignons que la séance de « réunion de famille », s'annonce timidement par l'arrivée d'un de ses collègues, *ex-voisin* de banc de classe à l'école de Kinshasa, Tapioca Akonzi (employé de *TRABEKA*) (Ng, 28).

A ce niveau, il importe de retracer que ce sont de pareils groupuscules aussi disparates qu'hétérogènes qui mettent souvent en péril l'organisation coloniale. Tout part du fait que la plupart des indigènes lorgnent les prétendus privilèges qui s'avèrent un peu plus tard être des « mirages ». La plus belle illustration est la grande réunion de Ngemena dont Kamalune Adalbert-Bedel (un Nègre du Cameroun) fut l'initiateur pour tirer Pualo d'un embarras. Voici les propos de Bedel devant une foule immense : « Mon impression est que cet administrateur doit avoir quelque secrète prévention téléguidée contre vous, Pualo mon ami. » (Ng,103).

Ceci est une introduction pour mettre « de la poudre au feu », c'est à dire susciter la colère de la cohue.

Les divers remous du moins durant cette période, sont parfois le fruit d'une imitation servile ou bien d'un besoin de revendiquer pour revendiquer ; on dirait une revendication déraisonnée. Tout se résume au besoin de s'accaparer des biens de l'homme blanc. C'est la loi du moindre effort qui se traduit sous peu en un certain élan de xénophobie. Et cette lutte a toujours voulu imposer un résultat : le remplacement de l'homme blanc dans l'espace de son pouvoir. Fausse alerte car le narrateur condamne cette « guéguerre ».

Le même phénomène est commenté également par l'auteur lorsqu'il établit le rapport entre Colon et Colonisé :

La persistance de ce phénomène dépersonnalisant (déjà mué en un irritant néo-colonialisme où baignent avec euphorie tous nos gouvernants nationaux et nos bourgeois de fraîches dates) ne peut que nous inciter à exhumer de temps en temps, sous forme de revues rétrospectives, des anecdotes véridiques, même fragmentaires, se rapportant à certaines situations marquées par des circonstances particulièrement intolérables, voire tragiques que nous avons connues et dont il nous est défendu de nous plaindre à haute voix. (Ng, 8).

Cette description eschatologique du narrateur évoque une scène analogue que nous rapporte un autre Africain (Charles Nokan). Certes, c'est le résultat d'une lutte orchestrée par un groupe quelconque contre le Colon, exprimé dans l'ouvrage, *Violent était le vent*.

Au sortir de cette lutte, que devient le Colonisé? Assurément, cette question vaut son pesant d'or. Sa réponse se trouve consignée dans l'ouvrage déjà mentionné. « On se faisait nommer député, ministre, ambassadeur, et on laissait la faim ronger le peuple. Dès lors qu'on est soi-même suralimenté, tout marche bien. »⁴⁹

Pour Lomami Tchibamba, le résultat de la lutte consiste en un gain d'une liberté même provisoire. « L'apparition de l'homme qu'on attendait avec anxiété aéra le climat. » (Ng, 101).

On voit réapparaître Pualo totalement fatigué par l'interrogatoire. Son entrée décontracte l'assemblée. Celle-ci s'ingéniait à libérer cet évolué de Léopoldville.

Quel maigre résultat après tant de bousculades et de destructions !

La finalité du combat fait malheureusement sortir de la masse un nom qui finit par décevoir les attentes de la grande majorité. Dans *Ngemena*, la lutte engageante des Nègres propulse Pualo au devant de la scène.

Toutefois, au fil de temps, des générations commencent à décrier cette façon probablement erronée d'agir ou de réagir.

⁴⁹ Nokan 1966 : 64

Faudrait-il dire que ce réflexe de groupe rappelle bien celui des moutons de « Panurge » au regard des réactions épidermiques dont fait montre le groupe des indigènes. Le narrateur nous le montre :

A Ngemena, l'assemblée (autour de Pualo) aux attitudes funèbres du début de la soirée se mua en une fête où le phonographe à large pavillon se chargea gaillardement de la responsabilité d'enfreindre les arbitraires ukases de l'Até-Chef-du Territoire-Propriétaire-de-Gemena. On but, on chanta, on dansa, et les voix libérées envoyèrent au loin jusqu'au Territoire le joyeux écho d'une cuite inattendue attirant des spectateurs (...) (Ng, 105).

Dans cette description, le narrateur exagère, déforme le fait. En le faisant, il veut montrer l'esprit de solidarité qui anime les Colonisés pour enfreindre la loi coloniale. Leur seul objectif est la libération de Pualo quel qu'en soit le prix. Pendant ces temps, le commis souffle le chaud et le froid. Ses amis lui démontrent le danger d'entreprendre un pareil voyage. Renoncer à ce voyage, déjà supporté par le service du personnel de Léopoldville, serait de l'utopie. Les innombrables points de vue des hôtes de Pualo profondément examinés, leur convergence est que toutes les interventions (des amis) souhaitent des ennuis au commis de Gougal. Serait-ce par jalousie, antipathie ou bien égoïsme...?

Tout compte fait, Charles Nokan dans une bonne partie de son ouvrage mentionné ci-dessus, a été aussi dur que critique vis-à-vis des dirigeants indigènes aux intérêts sordides et égoïstes. En réalité, ces derniers ont usé de la masse pour leur propre fin. La grande masse (indigène) leur sert d'échelle pour escalader et réaliser leurs multiples rêves. Ainsi, conduits comme les borgnes dans le royaume des aveugles, ils ont propulsé la gloire d'un seul au détriment des milliers.

Entre autres choses, Joseph Zobel le reprend en disant :

La plupart d'entre nous, souffrons du syndrome des préjugés de couleur. Nous nous croyons vulnérables à la plus légère pression et tout ce que nous pouvons posséder ou acquérir est susceptible de s'écrouler à la moindre épreuve. Même les caractéristiques qui devraient nous honorer le plus passent à nos yeux pour des indices de notre infériorité. ⁵⁰

⁵⁰ *Ibidem* ; 1979 : 77

Fustigeant pour terminer le comportement égoïste, Nokan monte aux créneaux et s'exprime avec véhémence :

J'avais à lutter contre moi-même afin d'éviter cette bassesse. Je ne méprisais pas le confort, mais l'idée que le bien-être matériel doit satisfaire tout le monde m'a toujours habité.⁵¹

En Afrique, rares sont les dirigeants qui se départissent du facteur de l'égoïsme. Pour assouvir leurs intérêts personnels ; généralement, ils prétendent parler au nom du peuple dont ils n'ont reçu aucun mandat de représentation.

Ainsi, la foule, loin de conduire les événements, les subit et en devient victime, enfin de compte.

La population a toujours été, pour l'homme politique, de la chair à canon. Elle est malencontreusement manipulée à la propre guise du politicien. De nos jours, les choses sont en pleine mutation. La population commence à comprendre la vérité « vraie » des scénarios des manœuvres politiciennes.

Malheureusement dans *Ngemena*, le regard de la foule converge sur la quête de la liberté de Pualo. « (...) Tous avaient compris que le sympathique commis de Gougal de première classe allait connaître la peine de relégation politique. Un Ngemena de plus ! » (Ng, 108).

Dans nos pays africains, la propagande des rudiments d'une excellente culture politique est vivement souhaitée. Les études de sciences politiques et administratives, à elles seules, ne peuvent nullement combler les insuffisances en cette matière. A cela, il faudrait ajouter la volonté des autorités locales ; celle d'œuvrer en vue de basculer l'ordre ancien des choses.

Dans *Ngemena*, de toutes ces visites, une seule semble être le vrai point de mire : celle du moniteur Lipapa Bokinga. Son intervention bat en brèche l'art d'écrire du héros. Voici ses propos tirés de l'ouvrage :

⁵¹ *Ibidem* ; 1966 : 65

(...)Il y a assez de livres qui nous viennent de l'Europe. Et c'est plein aux librairies évangéliques de B.M.S. et de l'Armée du salut, ainsi qu'à la bibliothèque des Pères à Sainte-Anne et à la chambre de commerce. Que veux-tu et que peux-tu faire de plus ? Avec une formation scolaire de degré primaire et même secondaire ou moyen, quel est cet intellectuel-évolué qui serait capable d'écrire un livre ? »
(Ng, 32).

Lipapa surnommé « Un décilitre », à cause de la médiocrité de sa taille, fait partie intégrante du groupe de « démoralisateurs ». A lire cet extrait, il voit tout en négatif : pas question d'être rédacteur. Les écrits de Pualo n'ont pas le mérite d'être publiés dans une revue de renom comme « *La voix du Congolais* ». Et puis, le niveau d'études de Pualo ne peut pas lui accorder ce privilège.

Au cours de cette période de pré-indépendance, que représente forcément le groupe ? Saisi d'une certaine appréhension, nous sommes quelque peu désemparé pour trancher net et ainsi donner notre opinion sur cette question. Néanmoins, pour Lomami, ci- dessous se trace une réflexion explicitant l'influence du groupe dans le roman.

D'entrée de jeu, son influence a été perçue négativement. A la fin, grâce aux actes de bravoure de Pualo, l'influence bascule et devient quelque peu positive. De là vient que la vision d'abord pessimiste, se mue en optimisme teinté d'orgueil vers la fin de l'épopée.

Au groupe des indigènes, Pualo s'exprime avec arrogance. « J'ai justement posé la même question à l'Até-chef (commissaire du territoire).»

Il répond à la question par une autre question : preuve d'insolence, d'arrogance. Cette intervention satisfait la foule.

En effet, contre vents et marrées, Pualo décide de braver le *boula matari*, l'autorité coloniale ; il est trop sûr de soulever la grande masse contre l'autorité du Colon à Ngemena. Pour avoir violé la zone interdite, convoqué au service de *boula matari*, en proie à la nervosité, il dit :

Adviennent que pourra ! On en a assez de ces tracasseries de l'autoritarisme et de l'intolérant *boula matarisme*. Il est temps d'ailleurs que soient tirées les sonnettes pour réveiller les consciences trop longtemps hibernées dans la poltronnerie en milieux indigènes : des évolués courageux doivent relever la tête. (Ng, 94).

Au demeurant, le préambule de la réaction est simplement la conscientisation. Réveiller les consciences reste la première préoccupation de tout meneur d'hommes. Le comportement de Pualo est, à quelque différence près, semblable au cri de révolte lancé par Kôtiboh, le héros de *Violent était le vent* en direction du Colon. Au fait Kôtiboh dans une ambiance similaire à celle de Pualo, s'écrie afin de susciter de l'agitation tumultueuse :

Libérez nos frères et sœurs. Nous désirons être les hommes libres qui n'auront plus peur des Blancs, qui les aimeront. Ce que nous voulons est simple : une bonne vie, la gestion de nos affaires.⁵²

En peu de mots, la notion de groupe a toujours été prise sous l'angle d'une menace potentielle que ce soit hier (période coloniale) ou aujourd'hui (période de l'après indépendance). Autant sa naissance est subite autant son action est aveugle et dangereuse. Un simple *déclat* suffit pour déverser une marée humaine dans les rues et les boulevards, pour tout réduire en cendre.

⁵² Ibidem, 1966 : 100

CHAPITRE 3:

THEMES PSYCHOLOGIQUES

1. LES MOUVEMENTS MESSIANIQUES

Depuis la nuit de temps, les mouvements messianiques ont été la cause de libération d'une certaine contrainte morale, spirituelle d'un peuple. A certains égards, les marxistes-léninistes affirment que ces mouvements constituent l'opium d'un peuple.

Certes, cette mouvance messianique a joué le rôle d'adoucissant dans mille et une circonstance de tourments dans la vie des gens, d'après *Ngemena*. Ces mouvements sont, sans nul doute, les œuvres des missionnaires de toutes les tendances dont l'arrivée au Congo, explicite Lomami, revêt une importance singulière.

Ayant condamné sous un certain angle, l'attitude de la majorité blanche dans le grand espace colonial, Lomami Tchibamba jette pourtant des bouquets de fleurs en direction de la communauté des missionnaires à qui revenait sans ambages la noble tâche d'évangéliser, de curer les âmes jusque dans les recoins perdus de la contrée.

En réalité, ce sont particulièrement les missionnaires catholiques qui foulent le sol congolais aux premières heures de la colonisation, à l'époque de l'Etat Indépendant du Congo (E.I.C.). Ils furent précédés par les Anglo-Américains. Les uns comme les autres ont, par voie de conséquence, aplani le terrain pour les nombreux pèlerins colons qui n'ont fait que suivre les sentiers battus.

« Les missionnaires protestants étaient à pied d'œuvre dans certaines régions de notre pays et faisaient des prosélytes indigènes avec doigté, sans violenter ni ennuyer les païens accrochés à leurs croyances et pratiques traditionnelles. Le climat était serein et calme. » (*Ng*, 87).

Le narrateur reconnaît l'influence positive des prédications rendues ça et là sur la population congolaise. Afin de jauger avec satisfaction l'œuvre bienfaitrice des missionnaires, recourons à un portrait pittoresque et savoureux peint dans *Ngemena* :

Les missionnaires catholiques belges remplissaient, en effet, très bien leur rôle d'évangélistes. Avec abnégation et générosité, ils se dévouaient aux œuvres caritatives de tous genres jusqu'aux villages perdus au-delà de grandes forêts où les commandants (Blancs) n'osaient même pas s'aventurer. Partant, ils gagnaient facilement la confiance des villageois, une ouverture psychologique instinctivement refusée aux officiels de *Boula matari* tenus à distance du fait du respect et soumission des indigènes. (Ng, 24).

Toutefois, l'évangélisation a commencé par une vaste opération de ratissage. Toutes les religions sectaires ou philosophies bantoues vues sous un angle d'infériorité sont à bannir à Ngemena ou ailleurs. Dans cette foulée, nous dénombrons, à coup sûr en rapport avec *Ngemena*, le kimbanguisme, le Ngunza, le Kitawala et bien d'autres minuscules sectes.

Pour mener à bien cette campagne de « *tabula rasa* » (table rase) et asseoir l'autorité métropolitaine, les autorités coloniales ont préféré d'abord couvrir le fond colonial par un masque d'évangélisation. C'est ainsi que le premier groupe de prêtres était plus « *boula matari* » que missionnaire. Voici retracé leur profil :

« Des prêtres catholiques belges embrassant la carrière d'agents politico-religieux dits missionnaires acceptèrent de s'expatrier (...). Pour rattraper leur retard sans doute, tous se comportèrent en conquistadores. » (Ng, 88).

Dans les premières heures de l'action, les autochtones ont souffert des douleurs de séparation, de nostalgie, de la cruelle dépossession comme ce fut le cas avec les déportés noirs victimes du commerce triangulaire dans le continent américain.

Il suffit, repartit le narrateur, de nous rappeler que de 1444 à 1848, tous ces grands chrétiens hollandais, espagnols, français, portugais...qui s'acharnèrent à dépeupler les côtes d'Afrique en pratiquant à grande échelle le florissant commerce d'esclaves nègres, agissaient conformément aux principes de la catholicité chrétienne. (Ng, 89).

Ces déportés devaient leur équilibre moral à l'exécution des notes moralisatrices : les Blues et les Nègro-spirituals lancés à tue-tête dans les vastes étendues de cannaie aux Antilles, dans les sillons des rizières aux Etats Unis, dans les sucreries un peu partout dans les îlots.

Cependant, la chasse aux prosélytes sectarismes commence par les partisans de la religion appelée « Ngunza ».

Essayons un peu de cerner la réalité de ce mouvement messianique. Le concept « Ngunza » signifie en kikongo, féticheur. A la différence des autres féticheurs de la contrée, celui-ci est particulier dans le sens qu'il est l'œil et l'oreille de la communauté. Il fait parfois la jonction mystique entre le monde visible des apparences et le monde magique ou invisible. En bref, il est au-dessus de la mêlée car plus mythique que réel.

La revue *Culture et Authenticité* tente ici de retracer le portrait de ce féticheur de Ngunza :

Dans la structure Manianga (Bas-Congo), Ngunza faisait partie de la prêtrise traditionnelle appelée kinganga (médecin). Personnalité importante, Ngunza assumait, *grosso modo*, plusieurs fonctions : il présidait entre autres à toute cérémonie de réconciliation entre les individus et les autres communautés ; il détruisait et apaisait avec l'aide des nkisi (petits féticheurs), tout pouvoir et toute technique d'envoûtement sectarismes d'un sorcier ou d'un magicien (...). Conseiller le plus digne et le plus doué, Ngunza était le messager du chef, lequel le déléguait pour n'importe quel cas de nécessité, pour le représenter. On disait de lui Ngunza o wanzumanga (le ngunza qui parle au nom du chef). Il commandait les guerriers d'un village, d'une région ou d'un Etat. Il était le héros doué d'un pouvoir d'invincibilité. Quand il sentait que l'équilibre social n'existait plus dans la communauté, il provoquait un mouvement qui avait pour but un changement dans la structure sociale. Il participait à la manœuvre de déposition d'un chef et à l'installation d'un nouveau.⁵³

En outre, il ressort ici que le Ngunza remplit plus de fonctions politiques que religieuses. En outre, son influence dans la contrée est prépondérante. Sa seule présence rassure le chef et ses sujets.

Néanmoins, tous les farouches partisans de cette secte religieuse ont subi le sort de relégation en Oubangui (au nord à la ligne frontalière entre le Congo et la République Centrafricaine, l'ancien Oubangui- Chari), principalement dans une petite bande artificiellement créée à Ngemena : zone interdite à la circulation. Les damnés subissent un de ces sorts :

⁵³ *Culture et Authenticité* - 1^{re} année, No 2, août 1975.

Ils furent séparés les uns des autres, jetés dans tous les coins et condamnés à vivre dans la solitude, sans qu'ils ne comprissent quel mal ils avaient fait au boula matari, quel crime ils avaient commis. En les jetant partout comme des bêtes malfaisantes, Mondélé mboka (une autre appellation des Colons) ne leur avait donné comme moyens de subsistance qu'une machette à chacun. (Ng, 82).

Par essence, le Négro-africain est profondément religieux. Léopold Sédar Senghor le démontre d'une manière très intéressée dans *Diogène*⁵⁴ ; quand il affirme que les faits sociaux sont liés aussi bien à la culture qu'à la religion. En outre, poursuit-il, les choses ne sont pas des choses : car il y a caché derrière elles des forces cosmiques et surnaturelles qui animent ces apparences en leur donnant rythme, couleur, vie et sens.

Au demeurant, les adeptes de toutes ces religions traditionnelles ont mal digéré leurs défaites ; ils ont expié, a-t-on dit, le crime de lèse-religion *judéo-catholique*. Non seulement, ils ont reçu de la nourriture spirituelle, œuvre des simulacres de prophètes ; mais aussi ils ont été partie prenante aux multiples conciliabules qui se sont avérés extrêmement dangereux aux yeux des Colons.

Et par ricochet, ces réunions secrètes nuisaient facilement à la noble mission coloniale, celle d'humaniser le milieu. C'est ici que l'on trouve le sens profond et caché de l'appellation « Ngemena » (Déporté).

En effet, la population de cette bourgade a vu de ses propres yeux l'affreuse chose désignée par ce mot. Que des gens réfractaires à la nouvelle religion : fruit de l'apport extérieur, furent déportés *manu militari* (mains liées) dans la zone interdite.

Ainsi, il était aussi organisé de grandioses missions de persuasion et dissuasion dans toutes les localités avoisinantes de Ngemena : Businga, Bosobolo, Karawa, le district principal de l'Oubangui, qui s'est vu vite déplumé en faveur de Ngemena ; et cela pour une raison religieuse évoquée par Lomami Tchibamba :

⁵⁴ Senghor, 1975 : 102.

Karawa était à cette époque-là le chef-lieu du district de l'Oubangui. Mais il avait le malheur d'être également le siège central des activités du protestantisme anglican (...). On manœuvra en Haut Lieu. Et l'hégémonie de l'administration de l'Oubangui échut à Ngemena, lequel devint le chef-lieu de district. Efficacement aidée par l'administration, une mission catholique s'y fixa et s'employa à consolider son fief (...). Tout l'arsenal de développement économique et social fut mis en œuvre pour éclipser le ci-devant prestigieux Karawa protestant qui n'a pourtant pas démerité. (Ng, 92).

Cette invasion religieuse est comparable au problème d'acculturation dont parle Cheik Hamidou Kane dans son roman : *L'aventure ambiguë*⁵⁵. Pour lui, la véritable question est de savoir s'il vaut la peine d'échanger les traditions africaines jugées par ailleurs essentielles.

Et même le révérend père Placide Tempels, l'abbé Mulago, Marcien Towa et bien d'autres philosophes se sont évertués à développer, chacun selon son savoir-faire, une pensée ou une philosophie bantoue dans le but d'appréhender le degré de religiosité du « Muntu » ou du Négro-africain.

Loin d'être animiste, le « Muntu » croit à une vie après la vie. Si à Ngemena, les uns étaient partisans de « Ngunza », les autres, ne juraient que par Simon Kimbangu. Les adeptes de cette dernière « religion » ont subi le même sort que les premiers : la relégation.

Ainsi, Mbelolo ya Mpiku dans le périodique «*Research in African Literatures* »⁵⁶ avance le fameux chiffre de 37 000 chefs de familles victimes de la dite relégation.

Entre temps, il sera impérieux de souligner dans cette partie le conflit opposant les deux confessions religieuses importées de la métropole.

Pour la petite histoire, les premiers à avoir foulé du pied le sol congolais, *in illo tempore*, étaient les missionnaires protestants Anglo-américains. Ceux-ci s'adonnaient à leurs œuvres sans anicroches. Ils avaient semé une telle sérénité que le roi Léopold II craignait leur influence galopante dans son espace gardé de l'Etat Indépendant du Congo.

⁵⁵ Cheik, 1975 : 84

⁵⁶ Mbelolo ya Mpiku, 1972 : 117-161

Léopold II multipliait des démarches diplomatiques pressantes au Vatican pour amener celui-ci à persuader les dignitaires du clergé catholique belge à l'épauler dans l'œuvre du progrès de la civilisation catholique dans son nouveau royaume africain. Car les autorités ecclésiastiques belges s'y refusaient systématiquement. (Ng, 90).

Cette intervention obtint gain de cause. Des congrégations telles les Jésuites, les Scheutistes, les Rédemptoristes, les Maristes, les Frères de Saint-Jean Baptiste débarquent sur le territoire congolais, s'adonnent à l'œuvre missionnaire pour rattraper le temps perdu face aux Anglo-américains.

Toutes choses étant égales, les prosélytes de « Watch tower » dit Kitawala ont dû subir les effets même du phénomène de ratissage. Partant de cela, le vent de la chrétienté commence à souffler sur toute l'étendue de l'E.I.C. Néanmoins sa venue fut précédée des brimades, des violences. La motivation fut le point de vue du théologien Sepulveda qui s'appuyant sur la Bulle du pape Martin V dit : « Les infidèles ne sauraient être possesseurs d'aucune partie de la terre. Celle-ci est la propriété du vicaire du Christ. » (Ng, 89).

Poncturons cette rubrique au moyen de la réflexion de Léopold Sédar Senghor tirée de *Négritude et Humanisme*, laquelle réflexion met en exergue l'aspect émotionnel ou culturel du nègre vivement détruit par le colonialisme :

Le noir perçoit surtout l'objet dans sa réalité concrète et avec une violence essentielle. Il est poreux et perméable à toutes les sollicitudes du monde. Même dans les idées, ce qui le touche c'est moins leurs qualités intellectuelles que leurs qualités sensibles et spirituelles. En ces décisions, les mobiles du sentiment pèsent plus lourds que ceux de la raison. Nous sommes vraiment très loin du cartésianisme occidental. L'émotion est nègre comme la raison est hellène.⁵⁷

Ceci revient à dire que même sans campagne de *tabula rasa*, le catholicisme pouvait bien passer par la méthode persuasive.

⁵⁷ Ibidem : 23-24

2. LA ZONE INTERDITE

A certains égards, cette question est une conséquence directe du point précédent. En des termes clairs, les sanctions appliquées contre les ténors des messianismes ont créé une zone qualifiée d'interdite, une zone imperméable à toute circulation régulière. Tout contrevenant à cette loi du *boula matari* est passible d'une peine. Encore faudrait-il ajouter que cette prétendue peine est un fait sacro-saint, un secret de « dieu » que seul peut connaître le *boula matari*.

Les relégués politico-religieux expient douloureusement leurs peines dans cette petite bande « d'Aouzou » à la lisière de la grande forêt. Elle est une parcelle de terre steppique s'étendant de Ngemena à Karawa : secteur Ouest-Est, autrement appelée « Mama akufa mopangano » (maman a rendu l'âme païenne) ou « Maudit pays des ngemena ». Pire que cela, cette portion de terre même est hostile à l'existence.

Un peu plus tard le toponyme, « Ngemena » par simple lapsus linguae des Colons non habitués aux sons labio-vélaires devient « Gemena ». Malencontreusement, seul le premier onomastique conserve son sens originel car dans le dialecte ngbaka, il (ici c'est une redite) signifie : rejeté, banni, chassé, déporté.

En outre, quelques pages de l'ouvrage évoquent un souvenir amer lié à une déportation incontrôlée d'innombrables indigènes capturés dans le nord Oubangui pour raison de foi. « Au nom de la civilisation chrétienne, ces malheureux innocents devaient aller périr misérablement loin de leur pays d'origine, loin de leurs foyers, loin de la communauté des hommes. » (Ng, 84).

Débarqué à Ngemena, Pualo Mopodime s'offre le grand luxe d'explorer le milieu et tous ses voisinages. A-t-il eu vent de la vie précaire des « Ngemena » ?

Il perce le mystère de la bourgade et apprend une fourmilière des choses sur la structure, l'origine, la population et enfin l'histoire dramatique de la zone interdite qui est pourtant un secret de polichinelle.

« Les Ngbaka Minangende subirent le sort de : ngemena, cette affreuse chose. » (Ng, 85). Ce fait révolte à plus d'un titre l'homme de Léopoldville.

Dans le fond, la structure de Ngemena plonge plus d'une personne dans une grande stupéfaction. Loin d'être une ville, Ngemena est un minuscule centre qui ne doit son nom qu'à l'existence de la Cotonnerie du Congo. La « COTONCO » accorde à Ngemena les attributs d'un centre productif. La société cotonnière est : « cette unique compagnie qui avait choisi de fixer dans ce coin retiré le siège de ses activités agro-industrielles, à savoir : plantations d'hévéas, de coton et une usine pour les traitements primaires. » (Ng, 78).

La subdivision de Ngemena est le prototype de toutes les villes coloniales dont la scission en deux branches est scrupuleusement respectée. Donc, Ngemena n'échappe nullement à la règle coloniale de l'urbanisme. En effet, sa première zone est bien « le quartier chic » où s'alignent de coquettes maisons de briques rouges, couvertes de tôles ondulées.

En revanche, le quartier commun est le domaine des *capitas*, plantons, domestiques et autres... Là vivent en bonne intelligence des « montagnes » de familles élargies avec les manœuvres de la « COTONCO ». Des cousins, des beaux-frères, des oncles de ceux-ci (travailleurs indigènes de la Cotonnière) y sont venus sans doute attirés par les activités lucratives de l'unique compagnie de la place.

Si la structure est étonnante, l'origine l'est encore plus car ce sont les guerriers Ngbaka, selon Lomami Tchibamba, qui lancèrent énergiquement ce vocable : « ngemena. » (Ng, 85).

C'est autant pour désigner tous ces « ngemena » : les *Mbanza*, les *Sango*, les *Ngwandi* dont la condamnation à la déshumanisante punition de bannissement pèse sur eux comme l'épée de Damoclès.

Cette querelle de foi dans le nord de l'Oubangui à l'époque de l'E.I.C. fut un portrait à petite échelle de ce que les côtes africaines ont connu au XV^e siècle.

Les périodes étant différentes, cependant les causes restent les mêmes : L'extermination pure et simple des « infidèles ».

Lomami Tchibamba repartit :

Bien entendu, certains « ngemena » sont recrutés *illico* sous forme des travaux forcés pour commencer la plantation de coton et d'arbre à caoutchouc (...). De nombreux villageois de Kungu, de Businga, de Karawa, de la chefferie de Boyasegeze et même les pêcheurs Sango des rivières Lua et Vindu, tous traversèrent librement « Mama akufa mopagano » (la zone interdite à la circulation) et furent mélangés aux équipes des ngemena pour travailler de concert aux nouvelles plantations et, petit à petit, ils furent suivis de leurs femmes, filles, et autres parasites « membres de la famille ». Dès lors, réhabilités de facto, les ngemena perdirent instantanément le stigmate d'heimatlos et le déshonorant état de bagnards « politiques » qui les avaient si longtemps diffamés, déclassés et diminués socialement (...). Ils devinrent des époux légitimes des femmes ngbaka, ngbandi, mbundu, yakoma, akula(...). Ayant ainsi acquis son titre de noblesse et devenu le point de gravité où n'ont cessé d'affluer des paysans originaires de tribus différentes, Ngemena a joué finalement le rôle actif de creuset où malaxèrent les éléments ethniques hétérogènes. Et il a rapidement grandi, Ngemena ! » (Ng, 90-91).

C'est sur cette histoire triste et dramatique que repose la genèse de la localité qui donne l'allure d'un centre important de cette partie de l'Oubangui. Bref, la population est le produit d'un métissage des « ngemena » dont le travail et la détermination ont aurolé cette bourgade.

Ainsi, Pualo sous doute piqué par la curiosité fonce en direction de la zone : *Mama akufa mopagano*, ignorant résolument tout le reste (Instructions de *boula matari* et consorts). C'est comme qui dirait qu'au Congo, les gens cherchent toujours à démystifier ce que Pius Ngandu Nkashama appelle la « radio-trottoir » (les on-dit), dans son ouvrage *Structure politique*⁵⁸, en allant à la quête de la source d'information.

Les Congolais eux-mêmes disent qu'ils mettent en pratique la théorie de : chercher, fouiller et bêcher de Jean de la Fontaine, auteurs des *Fables*, laquelle est extraite de : *Les laboureurs et ses enfants*.

Ainsi, pour Pualo, le forfait consommé, la justice ne tarde pas à le clouer au pilori. Le motif de la condamnation est plus clair que la lueur du jour :

« Avoir été sans autorisation et au mépris évident des instructions formelles du chef de territoire dans le site classé : Zone interdite à la circulation » (Ng, 93).

⁵⁸ Ibidem, 1970 : 250

En définitive, quelque profonde que puisse être l'analyse de cette partie, l'existence de la zone interdite semble être aux yeux de plusieurs observateurs un mal nécessaire pour faire cracher aux originaires « Ngbaka Minangende » leur rage guerrière.

3. LA MISSION MILITAIRE

Il va sans dire que nous prendrons en compte toutes les nuances riches et variées de la notion militaire. Dans ce contexte, nous analyserons plus la fonction que la forme. Il importe cependant de signaler que le *boula matari* était non seulement maître de tout l'espace territorial mais aussi était à la commande de tout système étatique depuis la période de l'E.I.C. jusqu'à l'avènement du Congo-belge.

En outre, la toute puissance de *boula matari* résidait dans la prise des décisions, aussi dans le respect strict de l'application de celles-ci grâce par ailleurs à la franche complicité de l'armée nationale. Voyons comment s'est comportée la « véritable » machine militaire en cette période de pré-indépendance. Dans les premières pages, Lomami commente largement les haut-faits militaires et les place dans la période de 1940-1945 : Epoque de l'apogée de l'administration coloniale belge. (Ng, 14).

S'il faut dire un mot sur la constitution des fantassins de la Force Publique (appellation de l'armée coloniale), il serait mieux d'avancer ce qui suit :

La Force Publique avait pour base des soldats indigènes de loin supérieurs en nombre par rapport aux soldats coloniaux dits officiers. Tous les Belges incorporés dans cette armée n'étaient que des officiers et sous-officiers, aucun n'avait le rang de simple soldat, ni de caporal, ni de sergent. (Ng, 9).

Dans l'unique objectif de compléter le succinct rapport de Lomami Tchibamba à propos de la constitution de l'armée, quelques manuels relatifs à l'histoire du Congo chiffrent à 1100 officiers et sous-officiers blancs dans la Force Publique. Le narrateur voudrait souligner le rapport inégal dont faisait l'objet l'armée nationale.

Toutefois, l'important serait à notre sens de souligner plus l'efficacité de la même armée qu'autre chose. Voilà qui traduit la hargne avec laquelle Lomami exploite le problème discriminatoire. Outre la mission de dissuasion pour parer à toute éventualité d'attaque extérieure, cette même armée remplissait d'autres petites missions secondaires aussi périlleuses que la première : entre autres, celles relevant du corps de police nationale. Quels que soient les avis discordants émis sur la constitution de celle-ci, l'armée de la force publique fut une armée redoutable, solide et bien bâtie ; aucune autre en République Démocratique du Congo ne l'a égalée. Les défunctes F.A.Z. (Forces Armées Zaïroises), F.A.C. (Forces Armées Congolaises) étaient des forces taillées à la mesure de leurs « fabricants ». Elles étaient plus gardes (gardes du corps) que fantassins. Leurs armes étaient de simples instruments dressés contre les opposants véreux à la politique en place. La déconfiture s'observait surtout quand celles-ci s'engageaient dans un réel affrontement militaire.

L'histoire nous apprend que la Force Publique est longtemps restée sous la férule du commandant général belge Emile Jansens. Ses éclatants succès sont constitués de victoires remportées pour le compte de la métropole dans des multiples campagnes africaines. Les noms tels Saïo, Abyssinie... sont demeurés frais dans les mémoires des Congolais. Pour appuyer la témérité des hommes en armes, Lomami les appellent : « Soldats de la glorieuse Force Publique » (Ng, 10).

A compter leurs victoires sur les ennemis, Lomami ne s'empêche pas de leur rendre hommage tout en condamnant la manière de recrutement :

Ce sont de nombreux exaltés, des chômeurs pour la plupart, enchantés d'échapper pour une fois aux fastidieuses arrestations et rapatriements de sans-travail qui se firent enrôler volontairement et eurent l'honneur combien insigne de porter des souliers, d'arborer un fez garni de couvre-nuque, et de défiler martialement derrière le drapeau étoilé jaune sur fond d'azur de l'Antique Etat Indépendant Léopoldien claquant altièrement le vent, tambours battants et clairons sonnants à travers les grandes artères pavoisées de Kinshasa, avant d'aller se ruer dans la boucherie moderne loin de la colonie dixième province belge, dans les contrées naguère interdites aux indigènes du Congo belge. (Ng, 10).

Si Lomami critique d'une manière acerbe les conditions « d'accueil » dans la famille militaire, il approuve quand même la qualité de la Force Publique.

Ainsi, la « gloire » de l'armée est visiblement retracée dans cette harangue d'un officier supérieur belge à l'occasion d'une causerie morale, préparant une riposte dans la guerre mondiale de 1940-1945 :

Valeureux soldats, vous êtes aujourd'hui dans l'obligation d'aller combattre des Blancs ennemis. Vous ne devez pas craindre ces *basenzi* (sauvages) d'Europe qui sont de sanguinaires amateurs de guerres intertribales entre des Blancs. Par bravoure militaire, tuez-les sans peur ! Capturez-les, faites-en des prisonniers que vous mettrez au bloc avec des chaînes au cou, car ces mauvais Blancs, qui n'ont pas honte de pratiquer l'esclavagisme en Europe, ont osé profaner l'honneur sacré du noble pays de votre Boula matari où se fabrique la civilisation si nécessaire au bonheur des indigènes du Congo belge. Soldats de la glorieuse Force Publique ! Aujourd'hui, vous avez la haute mission d'aller à la guerre pour sauver votre Patrie. Tachez de ramener notre drapeau victorieux comme vos aînés l'ont fait à Kigoma, Mahenge, Kigali, Tabora... Après la victoire, votre courage sera récompensé par Dieu et par *Boula matari*, tsheleka ! ... En avant, valeureux soldats ! ... A la guerre, et sus aux mauvais Blancs, ennemis de Boula matari. » (Ng, 10).

Telle est, d'après l'extrait ci-dessus, la phase préparatoire de la guerre et elle revêt à coup sûr un élan psychologique. L'harangue aiguise l'instinct belliqueux du soldat de la Force Publique, en brisant la barrière du complexe racial ou du tabou naguère imposé dans le culte du Blanc super Homme intangible. Ainsi, il ne leur (soldats de la Force Publique) reste que se jeter à bras-le-corps dans une bataille dont les enjeux sont négociés de l'autre côté de l'Atlantique. Il est impérieux de signaler que selon un principe qui unissait la métropole à la colonie ou vice-versa, il était stipulé ce qui suit : « La colonie doit assister la métropole en temps de guerre comme en temps de paix. » C'est en vertu de cette règle d'or que le Congo (considéré comme dixième province belge, c'est une redite) s'emploie de répondre à l'effort de guerre tant civilement que militairement.

Sur le plan militaire, l'assistance n'est rien d'autre que la participation effective à la guerre. A coup sûr, cette participation si fortement ressentie, a remporté un réel succès pour le compte de la métropole.

Dans les lignes suivantes, Lomami retrace le pèlerinage de la Force Publique :

Les soldats indigènes parcoururent de nombreux bleds du Sahel en Afrique occidentale sillonnèrent les confins de la Libye alors colonie italienne où devant l'opposition farouche des Anglais appuyés par les Français du général Leclerc, l'Afrika Korps du maréchal allemand von Rommel s'enlisa depuis la mer à El Gazal jusqu'à Bir Hakeim plus au sud. Ne pouvant participer aux engagements libyens par

suite du refus des Britanniques, le corps expéditionnaire de la Force Publique traversa en flèche le Soudan Anglo-Egyptien et fonça droit sur L’Ethiopie où il assaillit les mussoliniens et enleva successivement Asosa, Galla, Sidamo, Gambela...De là, il parcourut l’Egypte et, après un saut par la Grande-Ile-Rouge, un périple à travers l’océan Indien conduisit nos compatriotes en Indochine. Ceux-ci entrèrent en action en Birmanie qui faisait partie de l’Empire anglais des Indes. Bref, partout où il leur était permis de prendre part au baroud, leur intrépidité guerrière valut aux soldats de la Force Publique des éloges sans équivoque de la part des responsables des Armées Alliées. (Ng, 11).

C’est vraiment un parcours glorieux. Le narrateur use de l’hyperbole : une exagération pour démontrer la bravoure du soldat nègre.

Sur le plan civil, l’effort était exigé à la population civile de toutes les provinces. A cette fin, le narrateur rapporte ceci :

Quant à nous autres civils indigènes restés au pays, nous étions tous mobilisés pour la campagne intérieure baptisée Effort de guerre, outre l’intensification des corvées d’entretien des routes, en effet, nous fûmes harcelés sans répit pour la récolte de caoutchouc sylvestre, de sisal, de noix palmiste ; pour l’extraction suractivée, jour et nuit, de minerais stratégiques ; pour la production intensive de maïs, de riz, d’arachides, de sésame, de coton, de café, (...). Au nom de la solidarité humaine, la coutume indigène d’entraide communautaire se mit en branle pour venir en aide aux réfugiés jusqu’aux villages les plus reculés, toutes les catégories d’âge et de sexe de la population noire, y compris bien sûr les petits écoliers catéchumènes, vidèrent leurs cagnottes afin de pouvoir apporter leurs modestes oboles à ces souscriptions Effort de guerre, E.D.G. (Ng, 11).

En effet, dans tout l’espace territorial du Congo belge, l’ensemble des activités en cette période se résolvait en ceci : *Maneno ya vita* (expression swahili ; pour dire, à cause de la guerre). L’indigène de la Force Publique a étalé son courage; en contre partie, le civil congolais a fait preuve d’un certain élan d’amour du prochain et du patriotisme en temps de malheur. A fortiori, cette attitude d’assistance au Colon trahit le très fond du cœur de l’homme noir. « Les vrais amis, on les reconnaît dans les mauvais jours » dit-on.

C’est dans cette même lancée que s’exclame, Anca, une jeune roumaine fréquentant l’école de Louvre en France, section : metteur en scène; de surcroît, personnage secondaire dans le roman de Zobel, *Quand la neige aura fondu* :

Votre race (noire) possède des ressources artistiques inexplorées ! On a commencé par l'exploitation de votre endurance physique, et on s'est rué sur les richesses matérielles de vos pays, mais malgré les traumatismes qui auraient pu s'ensuivre, vos capacités spirituelles demeurent intactes. Il n'y a que vous qui puissiez les extérioriser, les mettre en valeur. ⁵⁹

Cette phrase lumineuse de Joseph Zobel nous sert de transition pour saisir une autre réalité liée à la fonction soldatesque dans notre ouvrage, *Ngemena*. Toutefois, Lomami traduit un prompt engagement du fantassin à respecter le mot d'ordre militaire. (*Ng*,13).

Le point culminant dans cette partie du récit est l'air grave et satisfaisant affiché par le commis-police porteur de la convocation, lequel sommit l'homme de Léopoldville (Pualo) de comparaître *hic et nunc* sur ce Territoire muni de toutes ses pièces. Pour ce commis-police, la grande joie est d'avoir participé à l'arrestation de celui-là même qui est admiré de tout Ngemena, et dont tout Ngemena parle. L'empressement de mettre fin aux ambitions démesurées du commis de Gougal, qui pis est, le contrarier, se profile dans la phrase ci-dessous : « Et ce message à peine remis au destinataire, le porteur tenant à l'amener *tout 'de suite* au *Bâtima*, s'impatientait déjà. » (*Ng*, 93).

Le moins qu'on puisse avancer sous cette rubrique est que la mission militaire est intimement liée aux multiples activités du Colon dans la région. Dans le jargon «militaire», l'ordre ne se discute pas mais plutôt il se donne. De là vient que la fonction du soldat est l'expression de la volonté du Colon en ce temps de pré-indépendance.

Ainsi, la conclusion de Zobel paraît logique et fondamentale dans cet ordre des faits. Ce point est au diapason de la période de temps et de l'esprit de temps.

« Ce n'est pas une affaire de sentiment ni d'intelligence, c'est un problème politique. Tout dépend des individus, Noirs ou Blancs. Tout dépend des circonstances, de l'enjeu. » ⁶⁰

⁵⁹ Ibidem, 1979 : 83

⁶⁰ Ibidem, 1979 : 87

4. LA NOTION DE LIBERTE

Lorsqu'on essaie de bien scruter la pensée de l'auteur, il ressort que l'aspect fondamental du roman demeure la conquête absolue de la liberté. Celle-ci, au regard de l'ouvrage même, est telle une soif atroce qu'il faudrait éteindre quel qu'en soit le prix. De là vient qu'une lutte ouverte contre le Colon est rendue dans l'ouvrage à travers de multiples actions d'éclat ou de revendication disséminées.

Partant de cela, il va sans dire que contre vents et marées, Pualo, l'intrépide évolué de Léopoldville, parcourt l'arrière pays sous prétexte de visite familiale, dans le but non avoué de fouiner les réalités du Congo profond, pourquoi pas libérer les consciences nègres de la « blancolâtrie ».

A ce propos, Franz Fanon, quant à lui, fournit une raison, à quelque différence près, similaire à celle qu'évoque le narrateur. Celle-ci se profile de la manière suivante :

Les paysans ont une méfiance à l'égard de l'homme de la ville. Habillé comme l'Européen, parlant sa langue travaillant avec lui, habitant parfois dans son quartier, il est considéré par les paysans comme un transfuge qui a abandonné tout ce qui constitue le patrimoine national. Les gens des villes sont des traîtres, des vendus qui semblent faire bon ménage avec l'occupant et s'efforcent dans le cadre du système colonial de réussir. C'est pourquoi on entend souvent dire par les paysans que les gens des villes sont sans moralité.⁶¹

Nous ne nous trouvons pas ici en présence de la classique opposition de la campagne et de la ville. C'est l'opposition entre le colonisé exclu des avantages du colonialisme et celui qui s'arrange pour tirer parti de l'exploitation coloniale.

Pour corroborer l'idée de libération planant dans l'esprit de notre personnage clé, Pualo, cernons une scène de Libenge où ce dernier prépare une échauffourée contre le *boula matari* de la section- Libenge.

⁶¹ *Ibidem*, 150

Négligeant son forfait, qui pourtant lui ouvre un dossier au « tribunal », il affûte les armes pour affronter l'administration coloniale en province. Son état d'âme traduit la hargne avec laquelle il s'en va en guerre contre le pouvoir du colon. Visage renfrogné, démarche saccadée, impuissant de tempérer ses émotions, Pualo martèle :

Mais enfin, quel est ce goût étrange qu'éprouvaient ces coloniaux de la Territoriale en s'amusant à contrarier les indigènes à tout propos et trop souvent mal à propos ? Ne comprenaient-ils donc pas qu'en causant tout le temps des ennuis aux indigènes, ils favorisaient l'éclosion de la haine contre leur domination ? Je me promis de dénoncer avec force ces agissements subversifs, dans un reportage percutant dans *La Voix du Congolais* dès mon retour à Léopoldville. Et tant pis pour les inévitables réactions des milieux officiels trop habitués à faire aveuglement crédit aux rapports tendancieux émanant de ces principaux fomenteurs de tensions. Je cracherai tout ; je ferai des commentaires « vitrioliques ». Adviennent que pourra ! On en a assez de ces tracasseries de l'autoritarisme et de l'intolérant boulatarisme (...). Il est temps d'ailleurs que soient tirées les sonnettes pour réveiller les consciences trop longtemps hibernées dans la poltronnerie en milieu indigènes : des évolués courageux doivent relever la tête. (Ng, 94).

Voilà qui traduit une lutte menée à brûle-pourpoint contre l'administration belge ; surtout là, à Libenge même, où Pualo M. extériorise une telle arrogance qu'il se croit chez lui à Léopoldville. Et même, il se permet de franchir le perron du Bâtiment colonial sans aucun égard, aucun « salamalec » vis-à-vis du soldat-planton qui remplit le rôle d'introducteur. Ceci témoigne à plus d'un titre qu'il (Pualo) ne cherche que la libération inconditionnelle (de ses frères).

Comme le vent de conscientisation pour une libération soufflait déjà en douceur à Léopoldville, il fallait qu'il conquît l'arrière pays. Si Mopodime semble jouer à ce jeu assez dangereux pour sa survie dans la province, en revanche, kôtiboh, le héros de *Violent était le vent*, opte pour une attitude plus conciliante que jamais.

Tel est son message- réplique à un groupe d'étudiants venus lui rendre visite, mais manifestant la même hargne que Pualo contre le Colon :

Je suis heureux de vous recevoir. Vous connaissez ma philosophie : l'homme est le frère de l'homme...J'ai confiance en la générosité des peuples. Notre chance réside dans la communauté franco-africaine ou belgo-africaine. Quand j'avais votre âge, je souhaitais, moi aussi le départ des Blancs. A présent, je désire collaborer avec tous les hommes, toutes les races, car l'amour, souvent, nous abrite contre la violence, les tempêtes (...). J'abomine la division manichéenne du monde. Nul n'est entièrement juste ou injuste.⁶²

Finalement, vers quel but court-il, cet « évolué » de Léopoldville ? Une conquête de la liberté ? Assurément, il y a toujours un prix à payer. Quelquefois, ce sont des périodes d'angoisse, de malaise moral, des incarcérations, des expériences de la mort, des privations de tout ordre. On se perd dans le peuple, on est vomé par le même peuple pour qui on voudrait être « réveilleur ». Néanmoins, Lomami Tchibamba fait prévaloir la voie de la « non-violence », chère à Martin Luther King et à Gandhi.

Le riche récit de la zone interdite à Ngemena est une phase préparatoire de la revendication, aussi bien de l'élan vers la libération. Autant de questions, demeurées sans réponses que le commis de Gougal s'est posées : Pourquoi les dirigeants de la Cotonco ou bien l'« Até-chef-commandant » de Territoire ne songeaient-ils pas à retirer de là et à prendre en charge le malheureux vieillard perclus (méchamment abandonné dans la brousse)? (*Ng* : 96).

En face de lui toutes ses réalités, Pualo M. jure de poursuivre ses investigations. « Je me promis de percer ce mystère pour essayer de voir un peu plus clair dans l'imbroglio de l'administration de ce patelin. » (*Ng*, 92).

Au fait, son métier d'écrivain le prédispose à ce genre d'enquête. Quand mal lui a pris, il pousse sa curiosité plus loin, ignorant résolument les conséquences déplorables à venir. Ne pas pouvoir dominer de pareils instincts, est un vilain défaut au Congo belge où se confondent aussi facilement que possible les notions de liberté et libertinage. Et pourtant, la liberté réclame le respect de l'autre et même de l'adversaire ; donc, elle a ses limites fermes et elle exige simplement un « fair play ».

Dans *Ngemena*, la petite expérience de Pualo le place à califourchon entre deux réalités : la prison ou le retour forcé (à Léopoldville).

⁶² Ibidem, 108

Par la force des choses, Pualo voudrait d'un coup libérer les consciences de tout Ngemena, sortir de ce périmètre inaccessible le vieillard perclus, Kashidi Mwan Inzal, récolter de la matière pour *La Voix du Congolais*, abolir sur toutes ses formes la peine de ngemena (rejet), probablement, se mettre en vedette, se faire « quelqu'un » enfin devenir un héros de rêve.

Pour lui comme pour Aimé Césaire : « Le nègre c'est aussi le juif, l'étranger, l'amérindien, le gitan, l'analphabète, l'intouchable, le différent, le voisin, bref celui qui, à priori, de par son existence même menace, est exclu, marginalisé, oublié, sacrifié. » (Propos recueillis à l'occasion des festivités des quatre-vingt dix ans de vie de Césaire).

En définitive, toutes les revendications dans *Ngemena* s'annoncent aussi passionnelles que violentes. Une affirmation de soi est l'ombre de la négation de l'autre. Par cette lutte, Pualo voudrait s'affirmer et devenir, pense-t-on, un autre « Martin Lutter, Ghandi... », tous les libérateurs qui ont inscrit leurs noms dans les annales de l'histoire.

CHAPITRE 4 : LES ASPECTS STYLISTIQUES ET LINGUISTIQUES

LA PLACE DU MERVEILLEUX

Une des caractéristiques des romans de la littérature africaine est de s'apparenter au conte oral. Ce monde merveilleux de la littérature orale se traduit aisément par l'usage des métaphores, des images (même obscènes), des redites, des comparaisons simples, des accumulations, des gradations, des ironies, des périphrases, des expressions du terroir etc.

Cependant, le roman *Ngemena* n'échappe aucunement pas à cet exercice qui passe pour une règle d'or, surtout dans la littérature négro-africaine. Ceci étant, le narrateur met en évidence les multiples rôles joués par les Colons dans la partie centrale de l'Afrique. Il semble que le Colon a longtemps occupé une place de choix dans le monde merveilleux des genres littéraires africains. Les contes, les légendes, les mythes, les épopées, bref toute la littérature orale traditionnelle l'a si auréolé qu'elle l'a apprivoisé et intégré au monde surnaturel. En filigrane, à travers l'extrait ci-dessous, nous pourrions entrevoir la place occupée par le Colon au cours de la période d'occupation territoriale.

Nos Civilisateurs étaient en effet convaincus que, d'une génération à l'autre, nous autres indigènes continuerons toujours à les prendre pour des surhommes, à les vénérer comme des dieux infaillibles investis de tous les droits découlant de la suprême volonté de Dieu le Père Tout Puissant. (*Ng*, 6).

Dans cette phrase, le merveilleux se révèle être les Civilisateurs qui sont, par comparaison métaphorique, des surhommes, des dieux réclamant tacitement un culte de vénération. Des courbettes, des suppliques ferventes, voire serviles faisaient l'affaire des Indigènes dans les lieux où trônait le Colon. Essayons de corroborer ce point de vue par un autre exemple tiré derechef, de l'ouvrage :

(...) Dès qu'approchait un Blanc, les bons enfants s'effaçaient avec promptitude et se tenaient respectueusement à bonne distance respectable tout en affectant l'attitude d'humilité et de soumission intégrale, autant de marques d'assurance même de la prospérité pour les *business* des colons-providences. (*Ng*, 22).

Etant donné que les Colons, grâce à leur bravoure, ont percé l'obscurité mystérieuse du monde africain (lieu propice de la sorcellerie, de la magie, des incantations variées), on leur attribue le titre de « Dieu- Souverain » : Tout-Puissant vainqueur de Lucifer et de ses démons. Ainsi bien inspiré dans leur nouvelle fonction, ils ont détruit toute la pharmacopée indigène en faveur d'un *modus vivendi* à l'européenne, cheval de bataille des aspirants-évolués.

Entre autres choses, à l'aurore de la deuxième guerre mondiale, le royaume de Belgique gisait sous l'occupation partielle des forces armées hitlériennes. Evénement qui a exigé le concours de la Force Publique selon le principe précédemment évoqué.

C'est dans le tintamarre de l'affrontement que transparait un autre merveilleux lié au phénomène de se maquiller la figure avant de passer à la contre-attaque.

Les officiers et sous-officiers de la Force Publique en le faisant (se maquiller), se confondaient aux farouches fantassins désignés par une onomatopée : les « Niams Niams ». Lomami explique cela de la manière que voici : « Avant d'attaquer l'ennemi, les officiers et sous-officiers (blancs) de la Force Publique se teignaient la face de charbon pour se confondre avec les « Niams Niams » tant craints par les *mussoliniens* ; ainsi maquillés, ils poussaient le cri de guerre héroïque : en avant. » (Ng, 13).

La couleur noire, selon les spécialistes (négro-africains) des contes populaires, marque une absence de couleur, voir un mystère qu'aucun commun des mortels ne peut sonder. Par métaphore, cette couleur insinue une invisibilité dans une nuit opaque d'attaque. Ainsi, en plus de vouloir devenir nègre par la couleur de la peau changeante, il y a un mystère caché derrière ce phénomène: l'invisibilité face aux multiples soubresauts de l'ennemi. En revanche, l'onomatopée « Niams Niams », autre appellation des soldats de la Force Publique, renvoie au bruit de croquer (manger la chair humaine) impitoyablement un ennemi quel qu'il puisse être. De là vient que par télescopage, le bruit « Niam Niam » désigne les redoutables fantassins de la Force Publique : une véritable machine broyeuse.

En définitive, le choix des mots dans l'art d'exprimer la littérature africaine d'après Lomami Tchibamba, confère au style un élan pittoresque et vigoureux. Si nous appréhendons, en passant, le vocable «évolué » ; nous verrons qu'au-delà de la valeur intrinsèque du mot, il se dégage un autre pouvoir, une vertu de : « sésame ouvre-toi ».

Faut-il vraiment y croire ? A vrai dire, au-delà de la métonymie comme forme stylistique, il charrie derrière lui une force, un pouvoir d'honneur, d'accueil. C'est tout un monde de rêve que le vocable trace comme contour dans le domaine imaginaire de l'intéressé. En ce temps-là, des questions fusaient de partout pour déterminer la réelle paternité providentielle du mot « évolué ». Outre cette dernière idée, ce mot donne-t-il de la joie. Ci-dessous, un extrait du roman nous explique :

L'euphorie où nous avait plongés la nuance bourgeoise de cette éblouissante dénomination nous empêchera de couper les cheveux en quatre et de promener notre esprit entre l'étymologie de cette expression et le généreux colonial qui en endossa la paternité. Le seul fait qu'elle venait opportunément aérer et vivifier notre climat moral, nous comblait et l'enthousiasme nous transportait. (Ng, 17).

Ce participe passé ou adjectif substantivé « évolué » était chargé d'une bonne dose psychologique qui procurait réellement de la jouissance aux seuls porteurs. Quoique son parcours fût une véritable école polytechnique, le rêve de le devenir, hantait l'esprit de plus d'un Congolais. Etre « évolué » était simplement synonyme de : « être décomplexé, désauvagé, réhabilité et dûment intégré dans la haute société de solennels coloniaux-civilisateurs (...) ».

(Ng, 10).

Cette énumération ascendante des participes passés à valeur adjectivale met en évidence les vœux pieux de la population indigène, même des fantassins de la Force Publique. Provenant du verbe « évoluer », il insinue qu'on quitte un état pour un autre supérieur au premier. A dire vrai, il fut plus utopique que réel. Il est d'une originalité coloniale. Cependant, les fantassins n'ont pas du tout étouffé leur comble satisfaction à entendre d'un de leurs officiers, les harangues dont le fond bannissait le complexe racial. Pour eux, il se levait un soleil d'espoir à l'horizon de la fin de la deuxième guerre mondiale. Tout le monde y croyait.

Le mot « évolué » avait fait l'effet d'une bombe dans le milieu indigène. Cette expression a une riche valeur intrinsèque. C'est pour l'illustrer que Lomami rapporte ceci :

Les immatriculés (les heureux pénétrants du statut des évolués) semblaient placés sous une surveillance étroite : leurs propos, leurs attitudes, la ponctualité au lieu de travail, l'attention et les soins pour le travail qu'ils avaient à faire...tout et tout chez eux était suivie avec une vigilance particulière, à la moindre défaillance ou incartade, ils étaient tancés avec une sévérité draconienne, abreuvés d'objurgations, menacés même de radiation et de déchéance...Ils étaient tenus de se conduire de façon brillamment exemplaire partout et à tout instant, de se surveiller étroitement à chaque heure du jour, de vivre dans une correction intégrale, surtout dans une tenue morale sans taches. (Ng, 19).

Ceci est un véritable *vade mecum* conservant tous les principes du *modus vivendi* de la classe intermédiaire indispensable à la vie disciplinée d'immatriculés dignes : triés sur le volet pour pouvoir entrer un jour dans « l'éden » que sera plus tard la communauté belgo-congolaise. Par ailleurs, la nouvelle société regorge ses exigences qui sont des privilèges pour un Nègre :

Les immatriculés auront la faculté d'élire domicile en ville, de loger dans les hôtels de concert avec les Européens, de manger côte à côte avec eux, de voyager en première ou seconde classe à bord de bateau-courrier et dans les wagons-lits et les wagons-restaurants de « trains Blancs », ils seront autorisés à devenir des Colons et bénéficieront des aides financières provenant du crédit au colonat belge, afin qu'ils puissent mettre en valeur pour leur propre compte des concessions qui leur seront accordées dans leurs territoires d'origine. (Ng, 20).

Le vocable « évolué » revêt un pouvoir « mystérieux » ; dans certains contextes, il devient un mot vidé de son contenu parfois ironiquement employé. On se moque de l'évolué et on lui retrace ses marches à tâtons vers l'euro-péanisation. Il n'est ni noir ni blanc : Les uns l'appellent *mundele ndombe* (un Noir aux masques blancs), selon l'expression de Sony Labou Tansi « l'enfant docile du Colon. »⁶³

Les cruels (certains indigènes) de l'époque coloniale sont devenus les tirailleurs violeurs de l'époque d'après l'indépendance. Ces derniers, à leur tour, sont remplacés par l'armée et la police.

⁶³ Sony Labou Tansi, Paris : Seuil, 1981

Il y a de l'exploitation du Noir par le Noir. Memmi appelle ce genre de phénomène une «pyramide des tyranneaux. » : «Chacun socialement opprimé par un plus puissant que lui trouve toujours un moins puissant pour se reposer sur lui et se faire tyran à son tour. »⁶⁴

Lomami semble impliquer en même temps dans ce cycle historique les comportements qui se répètent chez ceux qui sont au pouvoir.

En Afrique, lorsqu'un dirigeant s'empare du pouvoir, il fait des promesses merveilleuses. Lomami pense que l'avenir sort du passé. Sa vision a déjà été traitée par Ouologuem, dans *Le Devoir de violence* : les drames humains se répètent sans cesse.⁶⁵

« (...) Au besoin, il faudrait prêter la main forte à son patron au cas où cet *ivoliyé* (évolué) oserait riposter. » (Ng, 40).

La simple déformation du mot montre que le capitaine voudrait se moquer de Pualo. Il sait bien que son statut est une éternelle antichambre : Pualo ne verra jamais une évolution dans le sens attendu.

C'est dans ce sens que le narrateur s'exprime ainsi :

Vous vous leurrez, naïfs grands enfants, dans la sottise illusion de croire que vous formez une catégorie d'êtres exceptionnels ...Une aussi idiote prétention ne se voit qu'au Congo belge...En Afrique Occidentale Française, un grand nombre de Noirs se sont familiarisés avec la civilisation européenne. Mais on ne compte personne parmi eux qui se prétendrait « évolués »...par quel étrange processus, ô impayable *boula matari* ! Les indigènes du Congo belge, naguère encore tenus pour des créatures rétrogrades, se seraient-ils déjà installés au terminus du développement, pour se proclamer sans vergogne, évolués ? Allons, allons ! Niais pseudo-intellectuels, sachez que nous tous évoluons et que seule la mort arrête ce développement progressif qu'est l'évolution...Tous les animaux, dès leur naissance, évoluent et n'arrêtent d'évoluer qu'à leur mort. (Ng, 17).

Pour tout dire, le vocable évolué est perçu différemment par le Colon et le Colonisé. Le premier nourrit un espoir. Le deuxième envisage un *statu quo*. Deux images opposées, elles expliquent, cependant, la même réalité :

⁶⁴ Memmi, 1985 : 45.

⁶⁵ Ouologuem. *Le Devoir de violence*, Paris : Seuil, 1994 : 178

« Evolué » est une ironie, une métonymie, aussi une comparaison à un certain degré.

Au bout de l'analyse linguistique d'un des romans d'Ahmadou Kourouma, Makhily Gassama, un écrivain sénégalais, écrit ceci :

A l'instar des autres peuples d'Afrique, le peuple malinké utilise l'image comme l'un des instruments privilégiés de la communication ; voilà pourquoi l'abondance, ici, ne lasse pas ; elle ne lasse pas d'autant plus que l'image varie, se diversifie, se répand, telle une poudre magique, sur tous les êtres, sur toutes les activités humaines, animales et végétales. Elle soude les êtres, épars, les uns aux autres : elle rassemble.

66

Grâce aux images, Lomami traduit certains faits coloniaux. A travers l'expression « des trembleurs fils à papa » (Ng, 7), l'auteur nous renvoie directement au portrait des Colonisés dépendant des Colons, leurs pères.

Ayant bien peint ceci dans *Ngemena*, Lomami met en exergue l'attitude d'un fils [Indigène] face à son père [Colon]. Le premier doit au second une totale et parfaite soumission. Dans toutes les circonstances, la relation entre fils et père s'avère être une relation de « noblesse ». Entre les deux, il se traduit selon le narrateur ; et en dépit de quelques anicroches, un attachement indéfectible.

A cet égard, l'auteur rapporte ce qui suit : « En tant que bons grands enfants que nous étions, nous devrions tout supporter, les yeux fermés, la bouche close, même si nous avons le cœur ulcéré et les nerfs mis à vifs. »(Ng, 7).

Des expressions telles « Dieu le Père Tout Puissant »(Ng, 6), « Blanc chef de service »(Ng, 7), « la personne sacrée » (Ng, 9), « les donateurs »(Ng, 13), « les tuteurs »(Ng,14), désignent simplement le Colon et son attitude paternelle vis-à-vis de son éternel enfant. Par cet ensemble d'images, l'auteur témoigne de l'état d'enfance dans lequel se trouvait le Colonisé. Celui-ci méritait donc une attention soutenue pour éviter tout débordement dans la dixième province de la Belgique qu'est le Congo. Jusqu'à une période donnée, tout se déroulait normalement bien dans la colonie.

⁶⁶ Makhily, 1995 : 68

L'expression *Mondele mboka* signifie « les Blancs de ce pays » ou « les autorités locales ». Le narrateur recourt à cette expression du terroir quand il évalue négativement le comportement du *boula matari*. C'est une désignation teintée d'ironie d'autant plus que le Blanc est rarement originaire de l'Afrique centrale. Lomami dans la narration ironique, donne l'impression que le *Mondele mboka* a toute une identité congolaise. Il est « le faiseur des lois », le premier décideur dans « son jardin », le Congo.

« *Mondele mboka* n'avait donné aux « *ngemena* » comme moyens de subsistance qu'une machette. » (Ng, 82).

Un autre mot du terroir est *Belesi*. Celui-ci est vulgairement employé pour désigner « berceau » mais le contexte de *Ngemena* renvoie à l'idée de « centre nègre » ou « quartier indigène ». Les Noirs doivent être concentrés dans leur *belesi* (cité-dortoir) pour éviter un quelconque débordement dans la ville. Ce fait est aussi comparatif qu'ironique. Lomami insinue l'idée de dormir dans *le belesi* pour aller travailler à Kalina (cité blanche). Et ce va-et-vient incessant éviterait penser « politique », bien au contraire tout le monde s'attellera à sa petite vie quotidienne.

Aussi vive était son émotion à l'occasion de cette séparation d'avec tout ce qui faisait partie de son être intimement uni avec la vie de la cité indigène, le *Belesi* familial et familier, à la fois égocentrique et généreux, brutal et sympathique. (Ng,36).

Le phénomène du Kaléidoscope se rapporte au bateau colonial, Eendracht. A ce propos, le narrateur écrit ceci :

Ce kaléidoscope étalait sans interruption ses images réparties et accolées par l'invisible main d'un génie qui a su concilier la discordance des aspects contrastants de la nature et harmoniser les environnements qui s'excluent tout en se complétant par leurs différences mêmes. Tirées au cordeau tantôt rectiligne, tantôt sinueux, les deux rives délimitent sans faiblir la terre séparée en deux territoires immobiles entre lesquels, mouvant et fluant passe l'infatigable voyageuse qu'est l'eau toujours compacte, abondante, jamais tarie. (Ng, 49).

Grâce à ce géant voguant allègrement sur l'eau, les passagers ont eu le privilège de contempler la beauté du paysage de l'Afrique centrale. De l'intérieur, comme le confirme l'auteur, lui-même, un merveilleux film du paysage changeant se déroulait sur les deux rives du majestueux fleuve.

Le bien étrange kaléidoscope, encore une fois par métaphore, offre non seulement des images sensationnelles des deux rives, mais aussi des spectacles acrobatiques des multiples pirogues qui tournoyaient autour de lui (Eendracht).

Eendracht devient un moyen par lequel la beauté de la nature est exposée aux voyageurs sans distinction de classe sociale. Tous les passagers vivent ce spectacle avec en train et personne n'est indifférente à cela.

Pour le rendre encore plus riche : « Les pirogues venaient droit au bateau qu'elles abordaient avec des acrobaties audacieuses. » (Ng, 50). Par cette métaphore (certains littéraires diront, par synecdoque), il convient de considérer plus la fonction de l'instrument que l'instrument même étant donné que Eendracht remplit le rôle du « Kaléidoscope ». Les huit jours de parcours sur mer, entrecoupés par toutes sortes de merveilles, paraissaient fort peu. A croire l'auteur, la longueur du chemin n'était pas du tout ressentie.

Dans son autobiographie, Camara Laye décrit la même situation : quand il parle de la longueur du chemin séparant Tindican (le village maternel) et Kouroussa (le village natal de Laye) en Guinée Conakry. Lui et son oncle oubliaient donc sa longueur grâce aux distractions et merveilles sur le parcours (paysages et animaux).⁶⁷

Comme Laye sur le chemin vers Tindican ; sur le fleuve, le mal de mer fut totalement englouti par les innombrables spectacles riches en couleurs offerts par le « kaléidoscope mouvant » (Eendracht).

Le beau matin du huitième jour fatidique, quelques passagers debout à la proue lancent à tue tête : *Lisala ngombâââ !* (Ng, 51).

« *Ngombâ* » est un mot vernaculaire qui désigne une montagne. D'où la petite ville de Lisala est perchée sur un monticule.

⁶⁷ Camara Laye, 1953 : 66

L'auteur a de temps à autre recours aux expressions du terroir pour rendre aussi captivant que possible son récit. Accrocher davantage l'histoire à sa propre réalité africaine et à sa propre philosophie bantoue, demeure une des préoccupations des partisans de la Littérature négro-africaine.

Ici, il est question d'une image : Lisala reflète un petit monde des montagnes et des collines, le relief escarpé lui est tout un symbole et lui confère le qualificatif de *ngomba*. Lisala est aussi un milieu touristique.

Parlant de l'image, Makhily Gassama écrit ceci :

L'image est donc en même temps symbole, elle possède plusieurs dimensions : d'abord elle suggère la chose par des analogies frappantes ébrasant par-là tout le psychisme humain ; ensuite, elle explique l'univers à partir de correspondances et de signes, enfin elle éduque : la valeur didactique de l'image est manifeste dans la Littérature négro-africaine ». ⁶⁸

Comme valeur didactique : la coquette ville de Lisala qui sortait petit à petit de la brume du levant à la conquête de l'Eendracht, est une zone de haut relief prédominant. Lomami Tchibamba renforce cette image même par un pittoresque tableau comparatif. Vu du fleuve et de loin :

Lisala avait l'air d'une tortue juchée sur une éminence. Sur la rive, se trouvaient ça et là quelque deux ou trois boutiques de Portugais, un hangar servant à la fois d'entrepôt, de gîte d'étape pour transitaires indigènes, et de bureau d'agence de transport fluvial ; un peu en retrait, au flanc même de l'escarpement qui surplombait la rive, les bureaux de services postaux se calfeutraient dans le roc creusé comme une grotte ; des marches faites de briques rouges aidaient à escalader cet escarpement qui faisait la coupure entre le bord du fleuve et le plateau déclive vers l'intérieur du pays. Ainsi aperçue du fleuve, la face du talus confirmait le nom de *ngomba* (montagne) collé à Lisala. (Ng, 52).

Au reste, le mot du terroir rapproche la réalité de son milieu d'origine. Et ceci ajoute une dose de beauté à la description du narrateur.

⁶⁸ *Ibidem*, 1995 : 68

Le bagage lexical de Lomami est trop savamment conçu ; ci-dessous est mentionné un petit échantillon pour illustrer notre point de vue. Considérons cet extrait :

Par forfanterie, Pualo Mopodime se garda bien de démentir l'adage qui a longtemps établi qu'a beau mentir qui vient de loin. Riche en jactance dithyrambique, en effet, le fanfaron de Léopoldville monta en épingles d'imaginaires situations qui auraient été créées par le statut des évolués dont seuls les intellectuels de Léopoldville seraient déjà des bénéficiaires privilégiés. (Ng, 57).

De prime abord nous dégageons: Forfanterie, jactance dithyrambique, fanfaron et enfin l'expression « monter en épingles.»

Au demeurant, le vocabulaire est recherché à dessein pour traduire une réalité bien simple où Pualo en étranger qu'il était à Lisala et à Ngemena, aurait du mal à retracer les faits selon leur vérité.

Effectivement, il vient de loin et il pourrait relater une histoire sans avoir peur d'être contredit.

Lomami Tchibamba évoque l'expression de « test de maturité ». (Ng, 18).

Pour émerger de la masse et devenir « évolué », il faut réussir brillamment à « l'école polytechnique » des Colons.

Par comparaison métaphorique, ce test est bien une période psychologique par laquelle doit passer le potentiel « évolué » en vue d'arracher son vrai statut d'indigénat. Toute sa conduite (du potentiel évolué) est passée au peigne fin.

Le recrutement dans cette école « des évolués » est conditionné par l'obtention d'un certificat ou d'une attestation témoignant une conduite exemplaire vis-à-vis du Colon.

Pour Lomami, cela est moyennant : « bien entendu des courbettes et des suppliques ferventes voire serviles ». (Ng, 18).

En réalité, un pareil test provoquait de l'engouement chez le Colonisé.

L'onomatopé « bâôôôm » (Ng, 10) succède à l'harangue d'un officier supérieur belge pour susciter l'élan de guerre des fantassins de la Force Publique. Le bronze de Mars enflammé du feu sacré lance ce bruit afin d'aiguiser la colère des soldats. Ils sont tenus à s'engager dans la guerre sous la conduite des officiers et sous-officiers blancs.

Le narrateur essaie de reproduire le bruit pour rendre encore une fois, le fait plus proche de la réalité.

L'histoire littéraire nous a appris depuis longtemps que les « genres » ne sont pas des catégories naturelles ni universelles de la communication verbales, et qu'ils varient selon les cultures et les époques. On sait donc qu'il s'agit d'une réalité relative qui naît, vit, évolue et meurt. C'est au lecteur d'interpréter le texte, de trouver la vérité socio-politique que Lomami veut communiquer. Quoique la vérité promulguée par un auteur contienne forcément un élément de subjectivité, les buts de Lomami sont clairs, en dépit de « la polyvalence » de son roman.

A travers tout son roman Lomami critique, tantôt avec objectivité, tantôt avec subjectivité, des faits de la colonisation. Il est parmi les intellectuels africains les plus pessimistes. Kourouma, par exemple, l'est aussi, comme le montre un de ses commentaires. Il raconte un élément de sa vie quotidienne : « Je me plonge dans un sommeil bruisant de la bêtise des hommes qui enlaidit cette planète de tant d'horreur. »⁶⁹

Pourtant, ce pessimisme a atteint le cycle du pouvoir colonial caractérisé par la violence, la domination, la répression, qui pourraient aboutir à une image déprimante.

Mais Lomami ne fait pas preuve d'amertume. Il y a possibilité de vie pour l'Africain à la fin du roman.

Dans *Les soleils des indépendances*, le héros de Kourouma, Fama, considère même que le colonialisme et l'indépendance sont la même chose. « La colonisation, les commandants, les épidémies, les sécheresses, les indépendances, le parti unique et la révolution sont exactement des enfants de la même couche ». ⁷⁰

⁶⁹ Jeune Afrique. No.1906 : 83. 1997

⁷⁰ Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970 : 147.

A travers cette simple comparaison, la revue « *La Voix du congolais* » est prise pour « une soupape de sûreté aux intellectuels » du Congo belge. (Ng, 55).

C'est par cette voie certaine qu'ils s'emploient à faire prévaloir leurs idées et les faire savoir au Grand *Bwana* de Kalina (le Colon).

Cette revue dont la cordination revient aux Blancs, bénéficie de la plume de quelques intellectuels noirs. Etant la seule voie par laquelle les Noirs s'expriment, la revue est comparée à une soupape de sûreté.

L'expression « Grand *Bwana* de Kalina » : est une périphrase qui désigne monsieur le colon. Effectivement, il est un grand monsieur comme le dit « Grand *Bwana* ».

Bwana provient du Swahili ; le roi Baudouin premier était aussi appelé: *Bwana Kitoko* signifiant « un homme chiquement habillé ». Ceci s'explique par le fait que le Colon fut considéré comme un homme fort, puissant et riche.

Kalina est un toponyme désignant le plus beau quartier de l'époque à Léopoldville où vivaient les Blancs. De nos jours, ce même quartier porte le nom de « *Ngombe* » ; il abrite la majorité des riches, cette fois plus des Noirs que des Blancs. Le nom a changé mais le contenu est resté.

Les aspects stylistiques tels les accumulations, les images, les métaphores et autres font partie intégrante de *Ngemena*. Lomami en fait usage pour rendre le récit aussi vivant, captivant et original.

Les expressions du terroir que l'auteur emploie, justifie la nature de son lectorat : il fait usage du Lingala, du Swahili, parfois du Kikongo.

Finalement, nous considérons le discours narratif de Lomami, en tant qu'auteur bilingue et la façon dont il réussit à dépeindre la réalité africaine de son point de vue, il dément les images déformées de l'Afrique créées par des écrivains occidentaux.

Lomami change la langue française à sa guise. Gassama est d'avis que le Français doit s'adapter à la manière de penser et de parler des Africains francophones. Il propose une sorte de colonisation de la langue française.

C'est précisément les mots de France qui doivent se plier, se soumettre, pour épouser les contours parfois si sinueux, si complexes de nos pensées ; il faut qu'ils acceptent cette obéissance aveugle, qu'ils admettent des déviations, puisqu'ils ont pris le risque de traverser des mers ; il faut bien qu'ils acceptent de s'acclimater, ces mots qui nous viennent de France.⁷¹

Gassama remarque encore que depuis 1958 un néologisme «a connu une grande fortune dans les langues africaines : le verbe «politiquer », qui signifie «tromper », «escroquer », «employé comme verbe transitif direct. »

La nécessité d'adapter la langue française est expliquée encore par Koné. L'africanisation de la langue française

obéit à une nécessité de traduire la complexité de la réalité africaine qui est différente selon les perspectives sous lesquelles elle est vue, selon la culture à laquelle appartient le personnage qui voit et qui parle.⁷²

Lomami présente l'imaginaire africain dans sa langue maternelle (Lingala), il a recours à une langue qui est intimement associée à sa vie affective. Memmi commente les liens étroits entre la langue maternelle et la vie affective et note en même temps le manque d'importance accordé par les Colonisateurs aux langues des vaincus.

La langue maternelle du colonisé, celle qui est nourrie de ses sensations, ses passions et ses rêves, celle dans laquelle se libèrent sa tendresse et ses étonnements, celle enfin qui recèle la plus grande charge affective, celle-là précisément est la moins valorisée.⁷³

⁷¹ Gassama, M. *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*. Paris : Karthala et ACCT, 1995 : 22

⁷² Koné, A. *Bilinguisme et écriture du français : écrire deux langues à la fois*. Le Français d'aujourd'hui : une langue à comprendre 1992

⁷³ Memmi, A. *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*. Paris : Gallimard. 1985 (1957) : 126

La tâche de l'écrivain post-colonial est donc de traduire dans la langue du colonisateur sa vie affective, l'imaginaire et les réalités africaines, son identité culturelle. Une troisième langue est créée de l'interdépendance des codes linguistiques chez l'écrivain bilingue (McGuire) ⁷⁴

La réussite de Lomami réside dans le fait que la langue qu'il utilise arrive mieux que d'autres à traduire la réalité vécue, c'est-à-dire le biculturalisme que vit l'Africain depuis la période coloniale jusqu'à nos jours.

Ferdinand Oyono emploie un procédé semblable, dans *Le vieux nègre et la médaille*, où il fait parler parfois le petit nègre à ses personnages noirs, comme pour rappeler à ses lecteurs que la langue maternelle de ceux-là est le Mvema et que le Français qu'ils « parlent » dans le roman n'est qu'un outil de la narration.

Comment dit-on en Français : « J'ai mangé une orange » ?

- Moi sucé d'orange, répondit quelqu'un.
- D'orange moi sucé, répéta Meka. ⁷⁵

Il y a encore un problème associé à la traduction et à la communication qu'il faut considérer. Stone McNeece ⁷⁶ analyse le discours du colonisateur français dans *La Mémoire tatouée* de Khatibi. Selon elle, ce discours traduit la mentalité rationaliste de la culture des vainqueurs. C'est un langage sec, transparent, explicite et cognitif. Dans ce cas-là le vaincu, c'est l'arabe, mais le contraste entre la langue du vainqueur et celle du vaincu est valable aussi en ce qui concerne l'Afrique francophone, si on considère le fait que les langues africaines en général ne sont pas explicites ou transparentes.

⁷⁴ McGuire, J. Forked Tongues, Marginal Bodies : Writing as translation in Khatibi. *Research in Africa Literature*, 23 : 107-116, 1992 : 113

⁷⁵ Ferdinand Oyono, 1956 :15.

⁷⁶ Stone McNeece, L. Decolonizing the Sign : Language and Identity in Abdelkebir Khatibi's *La mémoire tatouée*. *Yale French Studies*, 83, vol.2 : 12-29, 1993 : 20

CONCLUSION GENERALE

Nous venons de voir que, dans *Ngemena*, Lomami défie les pouvoirs coloniaux et post-coloniaux africains ainsi que le comportement et les discours de ceux qui détiennent ces pouvoirs. Par implication, il défie ceux qui détenaient le pouvoir au Congo (*le boula matari*). Lomami révèle leur cruauté qu'il remplace par ses «vérités» et/ou sa vision des réalités historiques et contemporaines de son pays.

Il y a, cependant, une autre vérité ou point de vue qu'il veut indiquer à son lecteur: à son avis le pouvoir colonial et le pouvoir post-colonial sont tous semblables. Les fautes commises par le premier sont encore commises par le second. On ne pourrait aucunement juger le pouvoir colonial sans juger le pouvoir post-colonial. Ceci se laisse voir à travers des ressemblances entre le comportement de *boula matari* et celui des dirigeants congolais. Tout en faisant du pouvoir colonial une parodie du leader post-colonial contemporain, Lomami semble impliquer en même temps dans ce cycle historique les comportements qui reviennent souvent chez les détenteurs du pouvoir. En Afrique, lorsqu'un dirigeant s'empare du pouvoir, il fait des promesses merveilleuses (une redite).

Dans le roman, Lomami estime que ceux qui détiennent le pouvoir colonial (*le boula matari*), semble oublier les *désiderata* de l'indigène. Selon lui, le rôle du dramaturge africain (et sans doute du romancier aussi) est de ramener ceux qui sont au pouvoir à la réalité. Pour Lomami, donc, le rôle de l'intellectuel, de l'écrivain est de critiquer. C'est pourquoi, à travers Pualo, il nourrit l'espoir de raconter les erreurs de *boula matari* dans la revue *La Voix du Congolais*.

Ce qui est aussi frappant, c'est la manière dont Lomami Tchibamba relate les rebondissements de l'aventure du commis de Gougal. Plus d'une fois, le narrateur a été moins tendre envers le Colon. Nous l'avons senti surtout dans la préparation de la riposte de la communauté noire de Ngemena. En majeure partie, Lomami se dresse en agent de police contre la colonisation :

Il s'est fait le vrai combattant de la liberté car il sait ce que vaut un homme « enchaîné ». Kashidi le vieux perclus de Ngemena en est une illustration. « Il végétait donc là, comme ça, privé de tout, sans espoir de secours. La vibration de sa voix grave avait quelque chose de pathétique ». (Ng, 81).

C'est sur cette lancée qu'apparaissent tous les mouvements messianiques que Fanon a largement commenté :

(...) C'est cette voix aux accents sincères empreinte de moralisme où transparaît la passion de changer le monde (...). Etre moraliste c'est, très concrètement faire taire la morgue du Colon, briser sa violence étalée, en un mot l'expulser carrément du panorama. Le fameux principe qui veut que tous les hommes soient égaux trouvera son illustration aux colonies dès lors que le Colonisé posera qu'il est l'égal du Colon. Un pas de plus, il voudra se battre pour être plus que le Colon.⁷⁷

Quoique Pualo domine le roman, le personnage central est l'indigène. Ce dernier, aux premières heures de la colonisation, est présenté comme une personne « apathique ou amorphe ». Mais toutes les tribulations de la colonisation qu'il a connues (violence, actes d'atrocité, discrimination, brimade, etc.), le rendent révolté à la fin. Certes, les actes draconiens de l'époque coloniale ont influencé et conditionné la vie de Pualo. La seule chose qu'il a apprise de son voyage de « découverte » est « le comportement négatif » du Colon dans l'arrière pays, que nous pouvons interpréter comme étant la « répugnance de l'indigène par le Colon ».

En définitive, le Congolais de Léopoldville était un homme dangereux qu'il fallait bien conserver au sein de son enclos : le « Belesi » (Cité indigène) d'après le narrateur. (Ng, 36). Il est prêt à recourir à la redoutable arme de la violence. Celle-ci est loin d'être une arme bienfaitrice, au contraire, elle est une véritable puissance destructrice.

Si face à la colonisation, le narrateur a été trop dur, nous nous demandons ce qu'il aurait pu dire au regard de la situation actuelle du pays. En effet, non seulement celui-ci est confronté aux réels problèmes de décollage mais aussi il connaît des querelles multiformes.

⁷⁷ Frantz, 1961 : 23, 75

Le roi Baudouin premier de Belgique avait prédit la catastrophe du Congo. A l'occasion de la passation de pouvoir le 30 juin 1960, il était revenu sur les maux qui rongeraient le nouvel Etat indépendant, si on ne prenait garde. Voici un extrait de son discours : « (...) Le tribalisme, l'immaturation politique, l'influence extérieure, tels sont les fléaux qui contre-balanceraient les provinces scandaleusement riches du Congo Léopoldville, si le nouveau pouvoir se montrait faible ». ⁷⁸

Nous pouvons affirmer également que *Ngemena* raconte l'histoire de tout un peuple opprimé par les inégalités et les injustices sociales. L'indigène est le véritable sujet du roman de Lomami.

Dans notre premier chapitre nous avons mentionné que les notions de «l'autorité coloniale» sous-tendent *Ngemena*. C'est à cause de cette autorité que l'indigène reste toujours dominé. Le mot «colonisation» dans le contexte de *Ngemena* signifie oppression, violence et répression, ce qui nie les sens positifs du mot civilisation. Les inégalités et injustices sociales apparaissent même comme le thème principal du roman. Les vexations, les humiliations, la cruauté du pouvoir colonial, tout cela constitue autant de motifs qui alimentent le thème central.

Dans *Ngemena*, la représentation de la vie humaine de l'indigène est négative. Pourtant, nous avons considéré en conclusion l'étendue de ce négativisme dans le roman. La représentation du cycle du pouvoir colonial, violence, subjugation, répression, pourrait aboutir à une image déprimante.

Lomami croit fermement qu'on peut critiquer sans outrage et surtout en faisant une œuvre littéraire.

⁷⁸ Discours du roi Baudouin premier, informations recueillies sur Digital Congo net du 16 juillet 2003

C'est l'ironie qui allège un pessimisme extrême. Jankélévitch explique ce phénomène.

Plus souvent qu'enthousiasme, l'ironie nous demandera résignation, patience et très commune bonne humeur... Il y a dans chaque instinct, dans chaque passion de quoi nous briser le cœur... comment tiendront-ils tous dans notre poitrine ? L'ironie est pis-aller qui leur permet de se supporter mutuellement.⁷⁹

Une citation de Nicolas concernant *Les soleils des indépendances* serait ici tout à fait pertinente.

Mais l'ironie n'est pas le mode dominant de la dénonciation. Sa présence dans le livre constitue aussi un élément de la joie d'écrire. Si l'on songe que cette œuvre a été écrite par un homme qui peut légitimement s'estimer frustrer du fruit de ses luttes, qui a subi trois fois l'exil..., on juge de la force de libération de cet humour et de la puissance de cette personnalité.⁸⁰

Lomami critique tous les attributs coloniaux de l'évolué et de *boula matari*. Il les renvoie au tribunal de l'histoire de l'humanité, tout en espérant justice distributrice. Entretemps, la joie d'écrire est toujours évidente. C'est elle qui constitue la plus éclatante des victoires.

⁷⁹Jankélévitch, V. 1964. *L'Ironie*. Paris : Flammarion, 1964 : 176.

⁸⁰ Nicolas, J-C. Comprendre «*Les Soleils des indépendances* » d'Amadou Kourouma. Paris : Editions Saint-Paul. 1985 : 170

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES PRINCIPAUX

1. Brunel P. et Cie *La critique littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
2. Brunshwig H. *Problèmes coloniaux*, Librairie Armand Colin, 1929.
3. Chemanin R. *L'imaginaire dans le roman africain d'expression Française*, Editions : L'Harmattan, 1984.
4. Chevrier J. *La littérature nègre*, Paris : Armand Colin, 1984.
5. De Leuss H. *Afrique-Occident : Heurts et malheurs d'une rencontre*, Editions de l'Orante, Paris, 1971
6. Dumont R., et Mottin Marie F. *L'Afrique étranglée*, Paris : Seuil, 1982.
7. Fanon F. *Les damnés de la terre*, Editions Maspero, 1961
8. Koné, A. *Bilinguisme et écriture du français : écrire deux langues à la fois. Le français d'aujourd'hui : une langue à comprendre.* 1992
9. Ngandu Nkashama. P. *Ruptures et écritures de violence : études sur les romans et les littératures africaines contemporaines*, Paris : L'Harmattan, 1997.

Ngandu Nkashama. P. *Une lecture de : les soleils des indépendances*, Editions Silex, 1985.
10. Nokan C. *Violent était le vent*, Paris : Présence africaine, 1966.
11. Sony Labou Tansi. *La vie et demie*. Paris : Editions du seuil. 1979
13. Soret M. *Les Kongo Nord- occidentaux*, Paris : Presses Universitaires de France, 1959.
12. Vansina J. *Les tribus Ba-kuba et les peuplades apparentées*, London : International African Institute, 1954.
13. Zobel J. *Quand la neige aura fondu*, Paris : Editions Caribéennes, 1979.

OUVRAGES CRITIQUES

1. Hardy. G. *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français*, Librairie : Armand Colin, 1960.
2. Hountondji V. *Evénement littéraire et facteur de révolution*, Editions : L' Harmattan, 1993.
3. Ilunga. K. *The catastrophe of Belgian Decolonization in Decolonization and Africa Independence*, Yale University Press, London, 1988.
4. Koffi. A. *Littérature et politique en Afrique noire*, Bayreuth University, 1990.
5. Locha. M. *La littérature africaine et sa critique*, Editions Karthala, Paris : A.C.C.T., 1986.
6. Lomami T. *Ngemena*, Editions Clé Yaoundé, 1981.

OUVRAGES DE REFERENCE

1. Camara. L. *L'enfant noir*, Paris : Plon, 1953.
2. Cheik Hamidou. K. *L'aventure ambiguë*, New-York, 1969.
3. De Lacretelle. J. *Silbermann*, Paris : Gallimard, 1936.
4. De Lafontaine. J. *Fables choisies*, Paris : Larousse, 1934.
5. Dikshoorn. C. *Archimedes*, Princeton University Press, 1987.
6. Du Bois W. *The souls of Black folk*, New-York : Vintage Library of America, 1990.
7. Dumont. R. *L'Afrique noire est mal partie*, Editions Seuil, 1962.
8. Eza. B. *Ville cruelle*, Lyon : Editions africaines, 1954.
9. Halen. P. *Images de l'Afrique et du Congo / Zaïre dans les lettres françaises de Belgique et alentour*, Bruxelles : Editions du trottoir, 1993.
10. Gassama. M. *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le Français sous le soleil d'Afrique*, Paris : Karthala et A.C.C.T., 1995.

11. Jankélévitch, V. *L'Ironie*. Paris : Flammarion. 1964
12. Marran. R. *Batouala*, London : Heinemann, 1973.
13. Memmi. A. *La dépendance*, Editions Gallimard, 1979.
14. Ngandu Nkashama. P. *Citadelle d'espoir*. Paris : L'Harmattan. 1995
15. Oyono. F. *Le vieux nègre et la médaille*, Paris : Julliard, 1954.
16. Perryne. G. *Les yeux de l'éloquence, poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans : 1995.
17. Sadjı. A. *Maimouna*, Paris : Présence africaine, 1958.
18. Senghor. L. *Négritude et Humanisme*, Edition : Le seuil, 1964.
19. Sembene. O. *O pays mon beau peuple*, Paris : Presse, 1975.
20. Stendhal. *Le rouge et le noir*, Paris : Garnier, 1973.
21. Tirolien. G. *Balles d'or*, Paris : Editions caribéennes, 1990.
22. Zahan, D. *Religion, spiritualité et pensée africaines*. : Paris : Payot. 1970

PERIODIQUES - REVUES

1. *Cultures et authenticité*, Première année No 2, août 1975
2. *La voix du Congolais : Quelle sera notre place dans le monde de demain ?* No 4, Juillet-Août, 1945.
3. *La voix du congolais : Discussion du statut des évolués*, No 4, Juillet-Août, 1945.
4. McGuire. J. Forked Tongues, Marginal Bodies : *Writing as translation in Khatibi*. *Research in Africa Literature*, 23 : 107-116. 1992
5. Stone McNeece, L. Decolonizing the Sign : *Language and Identity in Abdelkebir Khatibi's La mémoire tatouée*. *Yale French Studies*, 83, vol.2 : 12-29. 1993.

DICTIONNAIRES

1. *Grand dictionnaire encyclopédique*, Larousse, 1982 (vol. 3), Paris : Librairie Larousse. 1984 (vol. 7), 1985 (vol. 10).
2. Middleton, *Encyclopedia of Africa*, South of Sahara, 1997.

3. Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue Française*, 1972.

University of Cape Town